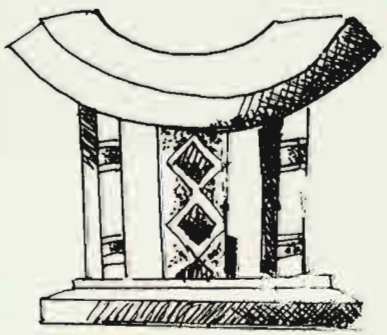
UNIVERSITE DU BENIN (Lomé)
DEPARTEMENT D'HISTOIRE

LE PEUPLEMENT DU TOGO

ETAT ACTUEL DES CONNAISSANCES HISTORIQUES

sous la direction du

Professeur Nicoué Lodjou GAYIBOR



Les Presses de l'UB

UNIVERSITE DU BENIN (Lomé)
DEPARTEMENT D'HISTOIRE

LE PEUPLEMENT DU TOGO

ETAT ACTUEL DES CONNAISSANCES HISTORIQUES

Directeur de publication :
Professeur Nicoué Lodjou GAYIBOR

Les Presses de l'UB

L'Agence de la Francophonie (ACCT) a contribué à la publication de cet ouvrage.

Les noms de lieux ou de personnes et leurs orthographes, les jugements de valeurs sur les hommes et les faits, les opinions, constatations, interprétations et conclusions exprimées dans cet ouvrage sont celles des auteurs et ne reflètent pas nécessairement les vues de l'Agence de la Francophonie ou des pays qui en sont membres. Les appellations employées dans cette publication et la présentation des données qui y figurent n'impliquent de la part de l'Agence de la Francophonie aucune prise de position quant au statut juridique des pays, territoires, villes ou zones ou de leurs autorités, ni quant à leurs frontières ou limites. L'Agence de la Francophonie ne garantit pas l'exactitude des données figurant dans la présente publication et n'accepte aucune responsabilité quant aux conséquences de leur utilisation.

© Les Presses de l'UB
ISBN 2-909886-31-X
Lomé, 1996

LISTE DES CONTRIBUTEURS

Sous la direction de
Nicoué Lodjou GAYIBOR
professeur à l'UB, historien

M. Louis Sényon ADOTEVI, assistant, historien
Mme Dola Angèle AGUIGAH, maître-assistant, archéologue
M. Zingan ALIHONOU, historien
Mme Zokia d'ALMEIDA-HOUNDEDOKE, historienne
MM. Kofi Antoine AKIBODE, maître de conférences, géographe
Yawo AMOUZOUVI, maître-assistant, cartographe
Jean-Claude BARBIER, chargé de recherche (ORSTOM), sociologue
Lébéné Philippe BOLOUVI, professeur, linguiste
Adovi Nbuéké GOEH-AKUE, maître-assistant, historien
Mme Chantal GUILMAIN-GAUTHIER, ethnologue, chargée d'enseignement à l'IUTB (Université de Bordeaux IV)
MM. Léon KABERUKA, historien
Komi KOSSI-TITRIKOU, maître-assistant, anthropologue
Kofi KPARAKI, historien
Yves MARGUERAT, directeur de recherches (ORSTOM), historien et géographe
Badjow TCHAM, maître-assistant, historien

Saisie informatique : Kafui Tsotso MENSAH
Mise en page : Raoul Nicoué AMOYI

Cartes réalisées par Mme Elisabeth AUBERTON-HABERT au laboratoire de cartographie du centre ORSTOM d'Ile-de-France, sous la direction de MM. PELTRE et MARGUERAT.

Cet ouvrage a été réalisé dans le cadre du projet CAMPUS
"*Mise en place et dynamique des peuples du Togo*",
financé par le Ministère français de la Coopération.

SOMMAIRE

Avertissement

LIVRE 1

LES PREMIERS PEUPLEMENTS DU TOGO : DES ORIGINES AU XIIè SIECLE

Chap 1 : Archéologie et préhistoire du Togo

Chap 2 : Les plus vieilles souches de peuplement du Togo

Chap 3 : Les premiers peuples spécialistes du travail du fer

Chap 4 : Les autres groupes de peuplement ancien

LIVRE 2

L'APPARITION DES PREMIERES FORMES ETATIQUES : DU XIIè AU XVIè SIECLE

Chap 5 : L'aire ajatado

Chap 6 : L'instabilité socio-politique du Gourma et ses conséquences sur le peuplement du Nord-Togo

LIVRE 3

LES MUTATIONS DU XVIè AU XIX SIECLE ET LEURS CONSEQUENCES

Chap 7 : L'époque de la traite négrière

Chap 8 : Les regroupements territoriaux issus de la traite négrière

Chap 9 : Le commerce caravanier et ses conséquences

Chap 10 : L'aire ajatado du XVIIè au XIXè siècle

Chap 11 : Les hégémonies de la région septentrionale

Conclusion

AVERTISSEMENT

L'histoire des pays africains, tributaires de l'oralité, reste à écrire. Mais l'approche n'est pas aisé, en raison des multiples difficultés qui jalonnent le chemin de l'histoirien.

L'une de ces difficultés, et non des moindres, demeure non seulement la difficile quête des témoins véritables et crédibles, mais encore et surtout l'accueil que les populations concernées réservent aux travaux issus de telles enquêtes. Les récits de migrations sont souvent des enjeux de pouvoir dans la mesure où, dans bien des cas, ils légitiment ou défont les prétentions des chefs en place et peuvent, en conséquence, occasionner de sérieuses perturbations dans les sociétés étudiées.

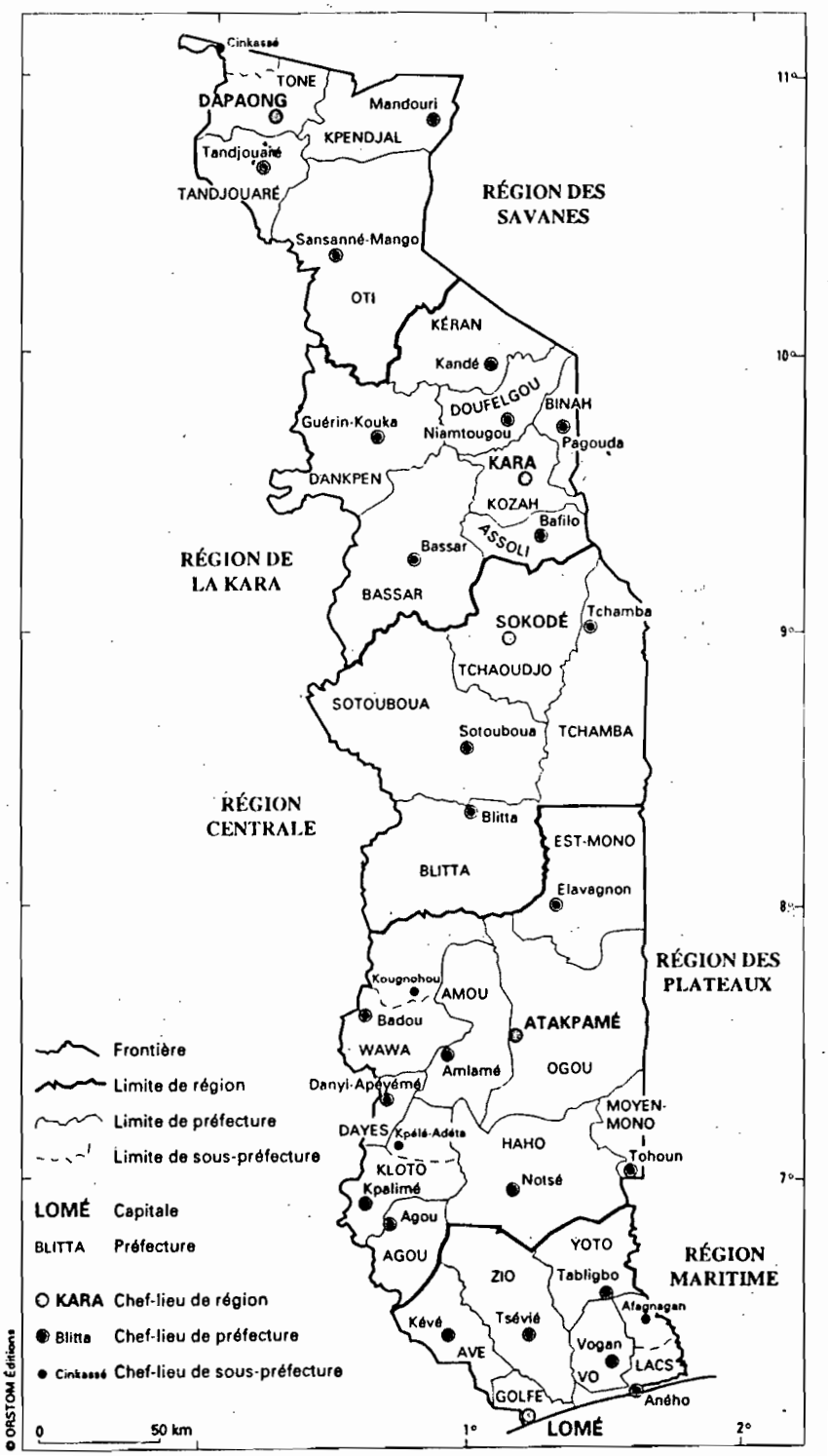
D'entrée de jeu, nous voulons insister sur le caractère "scientifique" de ce qui est présenté dans cet ouvrage : les auteurs n'ont fait qu'analyser et exposer, suivant une méthode critique qui a fait ses preuves, les résultats de leurs recherches, qui sont souvent le fruit de leurs entretiens avec des informateurs choisis dans les sociétés ou villages concernés. Ont-ils eu accès aux "vrais" informateurs ?, aux informations "dignes de foi" ? C'est là un débat que l'on peut poursuivre longtemps, étant donné que seule la confiance des détenteurs de sources orales peut leur permettre de recueillir des données fiables. Mais "données fiables" aux yeux de qui ? Y a-t-il unanimité sur les conditions d'élaboration, de conservation et de transmission de ce savoir ? Et les oublis inévitables, et les manipulations conscientes de ces données pour les mettre en phase avec les revendications actuelles ??? Autant d'interrogations qui incitent à la plus grande réserve dans ce domaine.

Aussi, l'intention des auteurs du présent ouvrage n'est-elle pas de légitimer tel pouvoir ou au contraire d'inciter au rejet de tel autre. Leurs objectifs pédagogiques sont clairement définis : doter enfin les enseignants de tous ordres d'un ouvrage de référence permettant d'enseigner l'histoire précoloniale du Togo sans trop d'erreurs. Mais il est évident que les autorités traditionnelles, pouvoirs locaux, chefs et les groupes de population étudiés éplucheront ce document dans ses moindres détails pour savoir ce qui est écrit sur eux. Nous les prions de ne pas prendre ce travail pour une bible, mais pour une étape de la recherche.

Certains informateurs remarqueront peut-être que ce qu'ils ont dit n'a pas été textuellement rapporté. Mais la reconstitution de l'histoire ne se limite pas à une simple transcription des traditions recueillies. Elle implique tout un travail de laboratoire avant la version finale livrée au public. Aussi, sommes-nous prêts à accueillir tous les commentaires pouvant nous aider à mieux cerner, dans les éditions futures, cette réalité très variée et très complexe que fut la vie des peuples installés sur le territoire qui deviendra le Togo à partir de 1884.

Les auteurs

Carte n° 1 : **Les préfectures du Togo en 1993**



NOTE SUR LES TRANSCRIPTIONS PHONETIQUES

Il existe certes un alphabet phonétique international mis au point par l'API[1] . Mais les difficultés techniques liées à sa pratique font que cet alphabet n'est pas utilisé en dehors du cercle fermé des spécialistes. Il demeure par conséquent une certaine licence dans ce domaine, où chacun fait ce qu'il peut, en l'absence d'un guide officiel (des toponymes, ethnonymes, glossonymes, hydronymes locaux) élaboré par les linguistes et imposé à l'usage de tous par les pouvoirs publics. Les auteurs du présent ouvrage, après avoir essayé, sans succès, d'adopter certains critères communs de transcription, ont décidé de suivre la tendance générale, en reprenant, lorsqu'elles existent, les graphies consacrées et imposées par l'usage[2] (comme Notsé, éwé, Kabiyè, Agou, etc.), même erronées dans leur forme, et de les simplifier à l'extrême là où aucune règle ne s'est imposée. Ils ont ainsi adopté l'accent grave (cas de Bè) ou aigu sur les *«e»* (comme les Ewé), le «ou» pour le *«u»*, le «tch» pour le *«c»*, entre bien d'autres, dans les termes vernaculaires utilisés[3].

Au total, ils s'excusent pour cette commodité qui risque de choquer les spécialistes mais, excipant des exigences pédagogiques de l'ouvrage, ils ont pensé que cette forme serait plus accessible à la grande majorité des lecteurs.

---

(1) Association Phonétique Internationale.
(2) En particulier sur les cartes géographiques disponibles dans le commerce.
(3) Cependant le x est gardé pour représenter le son inexistant en français (rendu par *ch* en allemand ou le *j* en espagnol), comme pour les peuples xwla et xwéda.)

INTRODUCTION

LES PEUPLES ET LES LANGUES DU TOGO

Malgré ses dimensions modestes, le Togo est habité par une mosaïque de populations que les sources estiment généralement à une quarantaine. Parmi elles, certaines forment de grands ensembles, regroupant plusieurs centaines de milliers d'individus, alors que d'autres sont des minorités de toutes tailles, parfois fort modestes.

A - LES PEUPLES DU TOGO

1. Les peuples du Togo septentrional

Cette région géographique est limitée, au sud par le pays anyanga et les monts Fazao. Le peuplement y est caractérisé par une très grande diversité quant à la composition et à l'origine des populations. Selon leurs affinités historiques et culturelles, on peut les regrouper en quatre grands ensembles :

a) Les populations "para-gourma"

Sous ce terme générique, on regroupe les populations apparentées aux Gourma et aux Mossi du Burkina Faso, entretenant de ce fait des affinités avec les civilisations soudanaises. Elles se subdivisent en différents groupes dont :

* le groupe moba-gourma (qui constitue la population principale de la région de Dapaong), composé d'une part d'un peuplement ancien, les **Moba**, et, d'autre part, d'immigrants en provenance des régions avoisinantes : il s'agit, des **Yanga**, des **Mossi** et surtout des **Gourma**, venus du Sud-Est du Burkina Faso et qui, convoyant avec eux l'organisation socio-politique de leur civilisation d'origine, donnèrent naissance à diverses chefferies. Des **Mamproussi,** venus du nord du Ghana, sont aujourd'hui presque entièrement assimilés aux Gourma.

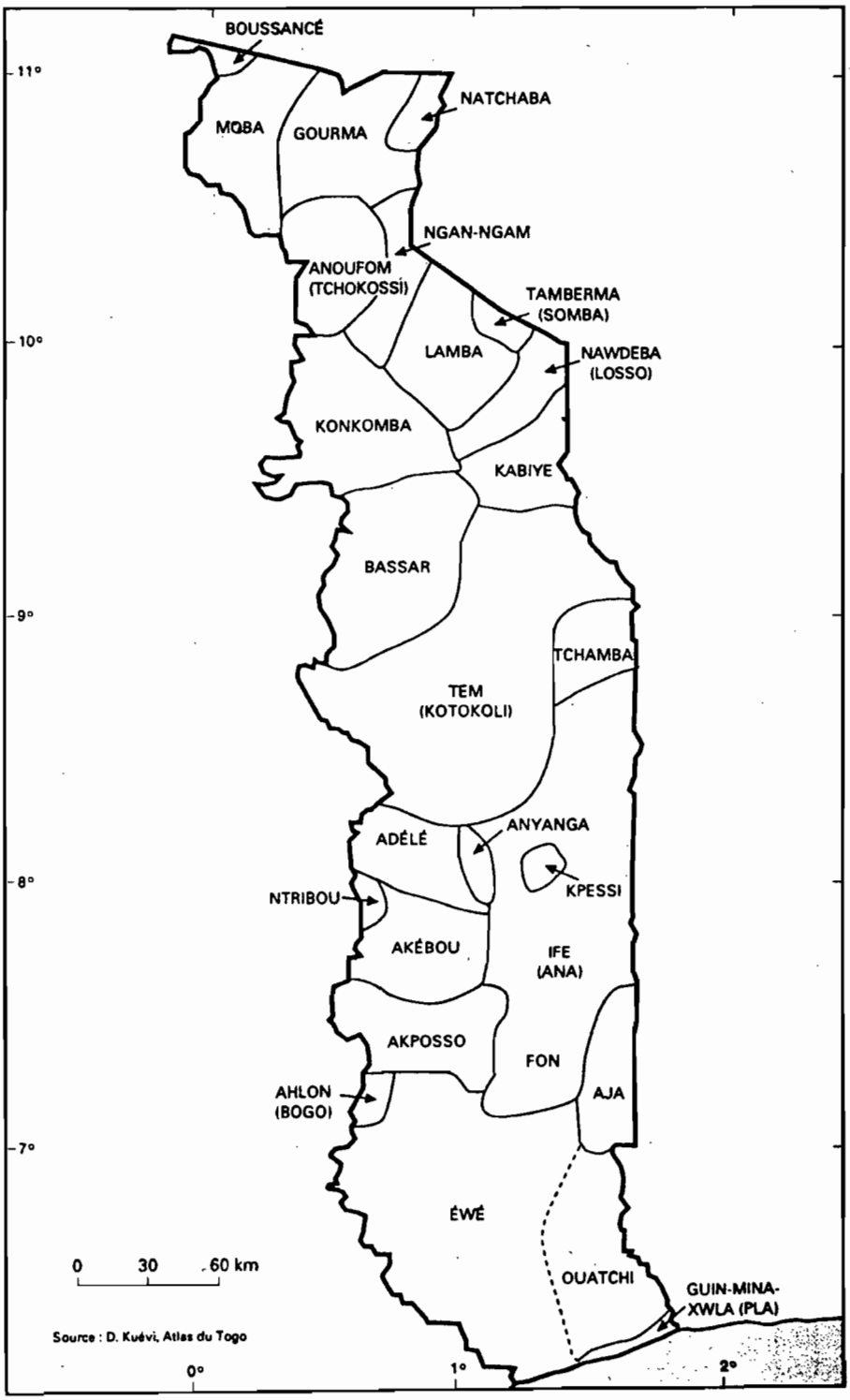
* les populations du bassin de l'Oti : elles se composent entre autres des **Natchaba**, qui vivent à l'extrême nord-est, des **Dyè** (encore connus sous l'appellation de Ngan-gam) et des **Konkomba**, beaucoup plus nombreux.

* les populations des monts Atacora : ce sont principalement les **Tamberma** (ou Betamaribè)[1] et les **Biyobè** (ou Sola).

---

(1) Connus comme Somba au Bénin voisin.

Carte n° 2 : **Schéma ethnique du Togo**



* On peut y ajouter les **Bassar**, qui sont composés d'un noyau originel (les Nataka, dont une partie s'affirme autochtone et l'autre venir du pays gondja) auquel sont venus se joindre des immigrants, dont des **Gonja** arrivés du Ghana voisin, qu'ils ont réussi à assimiler presqu'entièrement. Citons enfin les **Tchamba**, un groupe hétérogène composé de clans venant d'horizons divers, mais principalement d'origine konkomba.

Ensemble, ils forment à peu près 15 % de la population togolaise. Les Moba-Gourma (le groupe numériquement le plus important) sont des paysans vivant dans un habitat semi-dispersé, reposant sur une organisation clanique et de petites chefferies coutumières. Les Konkomba, aujourd'hui grands producteurs d'ignames, ont connu un passé de guerriers fameux, tandis que les Bassar combinent l'agriculture et l'artisanat : leur travail du fer a été jadis l'un des plus importants de cette partie de l'Afrique. Parmi les Tchamba, certains excellent dans la décoration des calebasses. La forme de l'habitat est partout la *"soukala"* : ensemble plus ou moins circulaire de cases rondes à toit cônique - sauf chez les Tamberma, célèbres pour leurs "châteaux-forts", fermes fortifiées dispersées abritant des familles patriarcales.

b) Le groupe kabiyè-tem

Ce groupe est un ensemble assez compact comprenant les Kabiyè proprement dits, les Logba, les Kotokoli et les Lamba.

Les **Kabiyè** vivent dans les montagnes du même nom et sur le piémont environnant (préfectures de la Kozah et de la Binah). Ils se considèrent comme des autochtones de la région. Ils constituent à eux seuls plus de la moitié de la population de ce groupe. Ce sont des cultivateurs connus pour leurs techniques intensives, avec utilisation d'engrais naturels et aménagement des pentes en terrasses soutenues par des murettes pour retenir la terre et l'empêcher d'être emportée par les pluies. Ces pratiques leur ont permis de faire vivre une population à forte densité. L'unité de base de l'organisation socio-politique est le *têto* (ou *têtou*), le groupement territorial, au sein duquel s'organisent les groupes sur une base lignagère. Le pouvoir religieux est aux mains des *tchotcho*(1).

Les **Logba** font partie des ramifications du groupe kabiyè, dont ils constituent les éléments les plus orientaux. Ils débordent sur le territoire du Bénin. Contrairement aux Kabiyè, ils ont une tradition assez claire de l'autorité politique centralisée, avec un chef élu.

Les **Tem** ou **Kotokoli** constituent, avec les Tchamba, l'un des groupes les plus islamisés du Togo. Ils sont composés de noyaux autochtones (apparentés aux Kabiyè non seulement par la langue, mais également par certains traits culturels), auxquels sont venus se joindre, à partir du XVIIè siècle, des immigrants provenant d'horizons divers. L'activité économique principale est l'agriculture, mais les Tem sont également réputés pour leur sens du commerce. Ils jouent aujourd'hui un rôle particulièrement important dans les professions liées aux transports.

Les **Lamba** se répartissent dans les monts et les vallées de Défalé et sur leur piémont immédiat, au début de la plaine de l'Oti. Comme chez les Kabiyè, leur activité principale est une agriculture de montagne intensive, qui n'a pas empêché un courant d'émigration particulièrement intense vers les campagnes du Centre et du Sud-Ouest.

---

(1) Grands prêtres desservant le culte dans les sanctuaires (en général nichés dans des bosquets subsistant sur les points hauts).

c) Les Nawdéba (ou Losso)

Les *Nawdéba* sont généralement connus sous l'appellation impropre de *Losso*. Ils habitent les plaines qui s'étendent entre les monts Kabiyè et la chaîne de Défalé, dans les localités de Niamtougou, Ténéga, Baga et Siou, nébuleuses de hameaux sous de superbes palmeraies. Vivant nombreux sur des sols médiocres, ils émigrent en masse, tout comme les Kabiyè, vers le Centre et la Région des Plateaux.

d) Les Anoufom (ou Tchokossi)

Ils constituent une population sans origine commune avec les autres formations de la région, mais qui a su y jouer un rôle dominant. Les **Tchokossi** habitent la région de Sansanné-Mango où ils se sont établis en conquérants au XVIIIè siècle, en provenance de Côte d'Ivoire. Ils sont en grande partie islamisés. Au plan linguistique, ils sont les seuls locuteurs d'une langue *kwa* (de la famille akan) dans tout le Nord-Togo.

2. Les peuples du Togo méridional

Contrairement à la partie septentrionale, le peuplement du sud est nettement plus homogène. L'histoire de ce peuplement explique, pour une grande part, ce caractère. Nous pouvons distinguer trois grands blocs.

a) L'ensemble ajatado

Il se subdivise en deux groupes principaux: les Aja-Hwé et les Ewé.

* Les **Aja-Hwé** habitent essentiellement la région des abords du fleuve Mono, autour de Tado, leur cité historique. Il s'agit d'un groupe de cultivateurs qui produit aujourd'hui, en plus des cultures vivrières, des arachides, du palmier à huile et surtout du coton pour l'exportation. Longtemps confinés dans leur région à l'écart des grands axes de communication au cours de la période coloniale, ils commencent à en sortir, et on les voit de plus en plus nombreux dans les villes, où ils occupent des fonctions diverses.

* Les **Ewé**, quant à eux, se proclament avant tout originaires de la ville de Notsé. Après leur exode, ils essaimèrent dans toute la régon méridionale comprise entre le Mono et la Volta où ils se regroupent en de petites unités politiques autonomes. Les Ewé sont des paysans qui pratiquent l'agriculture itinérante sur brûlis pour les cultures vivrières. Dans les régions de montagne, plus arrosées, ils ont créé des plantations familiales de café et de cacao avec l'aide d'une main-d'oeuvre métayère immigrée. Cette richesse précoce a permis une forte scolarisation dans toute la région de kpalimé.

La population éwé déborde en territoire ghanéen, où un effectif important habite la Région de la Volta. Avec les Aja, les Ewé constituent plus de 40 % de la population du pays. Ils se subdivisent en nombreuses communautés dont les plus importantes sont les Agomé, les Agou, les Danyi, les Kpélé, les Ouatchi, les Bè, les Togo, etc. Les Ewé occidentaux[1], vivant à proximité des Ashanti du Ghana, se sont laissés influencer par la culture et l'organisation socio-

(1) En particulier les Anlo (Ewé maritimes de l'estuaire de la Volta, autour de Kéta), qui ne sont présents au Togo que dans certains quartiers de Lomé, mais ont joué un rôle décisif dans l'histoire de la ville.

politique de ceux-ci.

b) Les minorités

Le Sud-Togo a été pendant longtemps une zone d'intenses migrations. Des groupes sont entrés dans l'aire culturelle ajatado ; d'autres en sont sortis. Les arrivants constituent aujourd'hui des minorités plus ou moins vigoureuses, qui ont été généralement assimilées par la culture autochtone. Nous distinguerons :

* **Les Guin/Mina** : les premiers sont arrivés du royaume gan d'Accra, dont ils avaient été chassés par des guerres dans la seconde moitié du XVIIè siècle. Ils ont peu après été renforcés par l'arrivée des seconds, des Fanti d'Elmina (mais les deux groupes ont aujourd'hui indissolublement fusionné). On les retrouve sur la bande côtière, de Lomé à Aného, ainsi qu'à Glidji, d'où ils ont rayonné jusqu'à Anfoin et Aklakou. Les contacts qu'ils avaient entretenus très tôt avec les Européens en ont fait des commerçants réputés et des auxiliaires privilégiés de la colonisation, très tôt scolarisés.

* Les **Adangbé** : l'origine de ce peuple se trouve également au Ghana, entre Accra et la Volta, mais selon des cheminements difficiles à déterminer avec précision. Ils sont arrivés dans l'espace togolais par des voies détournées. Aujourd'hui, on les retrouve principalement dans les villages d'Adangbé (préfecture du Zio), Essé Sogbadji (Yoto), Agotimé (Kloto), où ils sont dénommés *Agotimé*, et à Bassé (dans l'Akposso-sud). Ils ont généralement adopté la langue de leur milieu d'accueil (l'éwé), sauf dans les villages agotimé et à Adangbé, où ils sont bilingues.

* Les **Xwla-Xwéda**[1] : ils comptent parmi les populations de civilisation ajatado et ont -pour les Xwla du moins- émigré de Tado (entre les XIIIè et XVè siècles). Les Xwla sont aujourd'hui localisés dans la basse vallée du Mono et les lagunes autour d'Agbanakin. Célèbres par leur culte du python, ils sont d'excellents pêcheurs d'eau douce. Quant aux Xwéda du Togo, ils sont issus d'une migration en provenance de l'actuel Bénin au XVIIIè siècle.

* Les autres minorités : on trouve ainsi au Togo des **Fon** et des **Mahi** provenant de la région de Savalou, réfugiés au Togo au cours du XIXè siècle, lors des guerres de conquête du Danhomé. Ils habitent surtout dans les environs d'Atakpamé. Les **Ifè** (ou **Ana**) viennent du pays yorouba ; ils vivent aujourd'hui dans la région d'Atakpamé, dont ils constituent la principale population urbaine (avec des Ewé), et au sud de Tchamba. Dans la région de l'est-Mono, les **Kpessi** sont, selon toute vraisemblance, des Akim[2] du Ghana chassés par les Ashanti et aujourd'hui assimilés par les populations éwé, dont ils ont adopté la langue. Enfin, nous mentionnerons la présence des **Agouna** à la frontière du Bénin, à la hauteur d'Atakpamé, et des **Anyanga**, d'origine gouang, qui peuplent le bassin de l'Anié et la région autour de Blitta (Agbandi, Pagala, Anamanyé, etc.).

c) Les populations des plateaux du Sud-Ouest

Leurs zones d'habitation sont les montagnes de l'Ouest du Togo et les plaines fertiles avoisinantes. Les **Akposso**, les **Akébou** et les **Adélé** y possèdent de grandes plantations de café et de cacao ; ce sont des paysans relativement prospères. Il y a aussi les **Ntribou**, un petit groupe de parler kabyè-tem habitant les montagnes proches du plateau adélé. Les **Bogo-Ahlon** (de leur

---

(1) Autrefois dénommés Pla et Péda. (*X* prononcé comme le *ch* dur allemand).
(2) Encore appelés Akyem ou Atchem.

propre appellation *Bogo* - ce sont les Ewé qui les dénomment *Ahlon*), chassés du plateau akposso, se retrouvent aujourd'hui dans les vallées des plateaux de Danyi, où ils peuplent six villages.

3 - Les autres populations du Togo

Il existe enfin de nombreux petits groupes épars d'origines diverses, souvent assilimés par les populations de leur zone d'installation, mais qui gardent jalousement une partie de leur culture ancestrale, de sorte qu'ils se particularisent nettement. Nous citerons les **Yorouba**[1] et **Haoussa**, citadins et commerçants, et les **Peul**, éleveurs, éparpillés surtout au Nord, mais aussi dans les montagnes du Sud, où ils s'occupent des troupeaux des autochtones, les uns et les autres fortement islamisés.

B - LES LANGUES DU TOGO

Le schéma ethnographique qui précède n'est pas directement transposable au plan linguistique.

1 - Distribution générale

On considère généralement que la situation linguistique du **T**ogo est "relativement simple" par rapport à celle des autres pays de l'Afrique occidentale.

Les langues parlées au Togo appartiennent toutes au groupe **niger-congo** de la famille **congo-kordofanienne**. Elles se répartissent sur deux aires géo-linguistiques distinctes :

- une aire méridionale de langues de l'ensemble **kwa**[2] ;
- une aire septentrionale de l'ensemble **gur** ou **voltaïque**[3].

A ces deux ensembles typologiques numériquement dominants s'ajoutent les langues dites "résiduelles"[4], localisées toutes dans le centre-ouest du pays.

2- Différentes catégories

Les langues du Togo se répartissent en cinq catégories :

1 - les langues "**kwa**" ; 2 - les langues "**gur**" ; 3 - les langues "**résiduelles**" ; 4 - les langues "**exogènes**" ; 5 - les langues "**enclavées**".

a - Les langues kwa du Togo

Les langues **kwa** couvrent toute la partie sud du territoire, du littoral atlantique à la

---

(1) Dont les **Nago**, revenus de servitude au Brésil au XIXè siècle, fortement influencés par la civilisation portugaise.

(2) On regroupe sous la dénomination de **kwa** les sous-familles *éwé-twi, lagunaires, krou, yorouba, nupé, ibo, édo* et *ijo*, couvrant les régions méridionales ou littorales du Libéria jusqu'à l'embouchure du Niger, au Nigéria.

(3) Les langues **gur** ou **voltaïques** recouvrent, grosso modo, la partie septentrionale de la Côte d'Ivoire, du Ghana, du Togo et du Bénin, ainsi qu'une portion de la région méridionale du Mali et du Burkina Faso.

(4) Le terme de "résiduelles" est la traduction française de l'anglais *remnant*, lui-même traduit de l'allemand *Togorestsprachen*.

hauteur d'Atakpamé.

Ce groupe linguistique est représenté par une partie du "continuum" identifié sous les noms **gbe**, **tadoïde** ou **mono** suivant les auteurs : *adangbé*, *aja*, *agotimé*, *anlo*, *avatimé*, *guin*, *vè* (éwé, dont on peut encore distinguer plusieurs formes de parlers plus ou moins localement limités), *fon*, *hwé*, *kotafon*, *mahi*, *ouatchi*, *xwla*, *xwéda* parlés surtout en territoire béninois voisin, mais également de part et d'autre du cours inférieur du Mono, jusqu'à l'Atlantique.

Il faut ajouter à ces langues l'*anoufo* (ou *tchokossi*) parlé dans la partie septentrionale du pays, à Mango et dans les environs. En fait, l'*anoufo* est une langue ivoirienne de l'ensemble *baoulé-agni*, branche centrale du groupe *volta-comoé*.

b - Les langues gur du Togo

Les langues **gur** ou voltaïques recouvrent toute la partie septentrionale du pays, à l'exception, on l'a dit, de l'îlot kwa représenté par l'*anoufo*.

Elles se répartissent en deux groupes, comportant, l'un, trois sous-groupes, et l'autre, un sous-groupe :

* Groupe ***oti-volta*** :

- Sous-groupe oriental (*tanmari*) ;

- Sous-groupe *gourma,* comprenant principalement le *ntcham* (*bassar*), l'*akassélem* (*tchamba)*, le *konkomba*, le *gangan* (ou *ngan-gam* ou *dyè*), le *sola* (*miyobè*), le *tanmari* (*bétamaribè*), le *gourmantché*, le *moba* ;

- Sous-groupe *yom-nawdem* : *nawdem* (ou *losso)* et *yom* (parler des *yowa* du Bénin).

* Groupe **gurunsi**, dont le sous-groupe oriental est représenté surtout par le *kabiyè*, le *lamba* et le *tem* (*kotokoli*).

c - Les langues dites "résiduelles"

Les langues "résiduelles" constituent un ensemble hétérogène de quatorze langues réparties, en fait, sur la partie centrale de la zone frontalière Ghana-Togo :

* *ahlon*, *akposso* et *akébou* parlés exclusivement au Togo.

* *adélé*, appelé *gi-dere* par ses locuteurs, parlé au Togo et au Ghana.

* *likpé*, appelé *se-kpélé* par ses locuteurs, également parlé au Ghana et au Togo. Le *likpé* est plus connu sous les appellations éwé de ses principaux dialectes : *akpafou* (*siwui*) et *lolobi* (*siwou*).

* *Avatimé, nyangbo-tafi* et *logba*[1] forment un groupe localisé en pleine aire de langue éwé :

- la plus importante, l'*avatimé* (glossonyme éwé), est appelée *si-ya* par les locuteurs, qui s'identifient sous le nom de *kedane-ma* ;

- l'intercompréhension est quasi totale entre le *nyangbo* et le *tafi*, mais les locuteurs s'appellent respectivement *ba-trougbou* et *bagbo* ; et leurs langues *tou-trougbou* et *te-gbo* ;

- le *logba*, appelé *e-kpana* par les natifs, est parlé par une population peu nombreuse.

d - Les langues exogènes

Les langues "exogènes" du Togo sont celles qui, du point de vue génétique, n'appartiennent ni à l'ensemble kwa, ni à l'ensemble gur, et encore moins à l'ensemble des langues dites résiduelles, et dont les locuteurs togolais sont disséminés sur tout le territoire.

- Le *haoussa* est généralement parlé dans tous les "zongo"[2] des villes.
- Le *peul*, communément appelé *foulani*, est parlé par une population de pasteurs-bergers (en majorité semi-sédentarisés), moins nombreuse dans le Sud que dans les régions centrale et septentrionale du pays.

e - Les langues enclavées

Les langues "enclavées" appartiennent au groupe kwa, mais sont originellement localisées dans les pays voisins, Ghana et Côte d'Ivoire pour ce qui concerne le *krobo* et l'*anoufo*, Bénin et Nigéria, pour ce qui concerne le *nago*.

Le *krobo* est l'un des six dialectes traditionnellement reconnus du *dangme* ou *adangbé*, localisé au Ghana. Au Togo, le *krobo* forme un îlot (le village de Sè-Godzè), en pleine aire de parler éwé-ouatchi.

En dehors de l'*ifè* (dans tout le centre du Togo), qui se distingue d'ailleurs de la langue-mère par un certain nombre de particularités lexicales et syntaxiques, le *yorouba* est parlé au Togo -sous sa forme communément appelée *nago*- dans presque toutes les agglomérations urbaines, peut-être plus dans l'aire kwa que dans l'aire gur.

---

(1) Ne pas confondre avec les Logba du nord-est, qui appartiennent au groupe kabiyè-tem (Lama).
(2) Mot haoussa qui désigne à l'origine le campement d'une caravane, aujourd'hui le quartier où se concentrent les commerçants musulmans dans presque toutes les villes du Togo.

LIVRE I

LES PREMIERS PEUPLEMENTS : DES ORIGINES AU XIIè SIECLE.

Chapitre 1

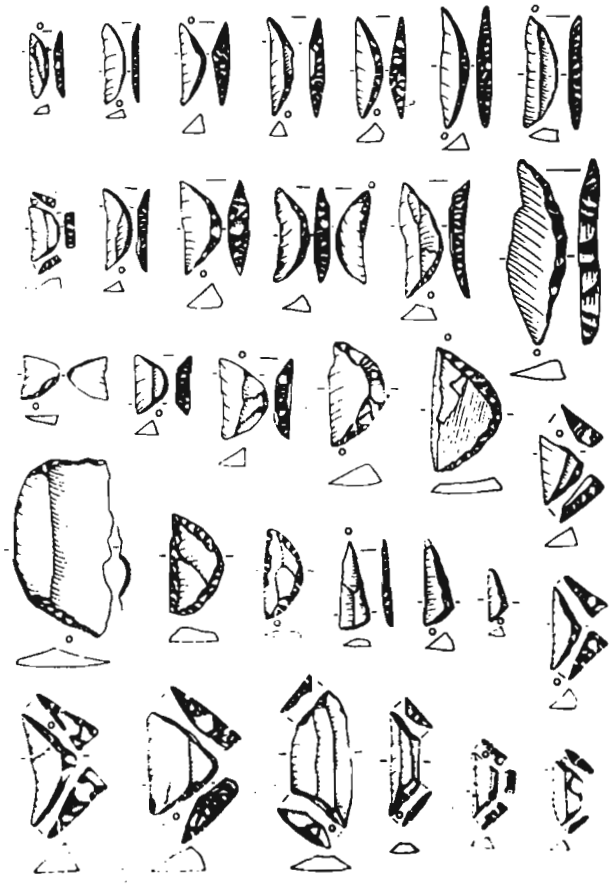
ARCHEOLOGIE ET PREHISTOIRE DU TOGO

L'archéologie, grâce aux moyens dont elle dispose (prospections, fouilles, étude des vestiges, archéométrie...), constitue la principale source pour reconstituer le passé des périodes lointaines comme des périodes relativement récentes, de trois millions d'années avant notre ère jusqu'au XXè siècle. D'après les résultats de récentes recherches dans ce domaine, il apparait certain que le territoire du Togo était habité depuis les temps néolitiques. Les traces de ce passé nous sont révélées par diverses catégories de vestiges humains.

I- LES INDUSTRIES LITHIQUES

Ces activités concernent l'utilisation de la pierre pour la fabrication d'objets usuels par l'homme. Les traces de cet usage sont nombreux sur tout le territoire. Citons par exemple :

Fig. n° 1 : **Industrie lithique (en silex) de Pana**



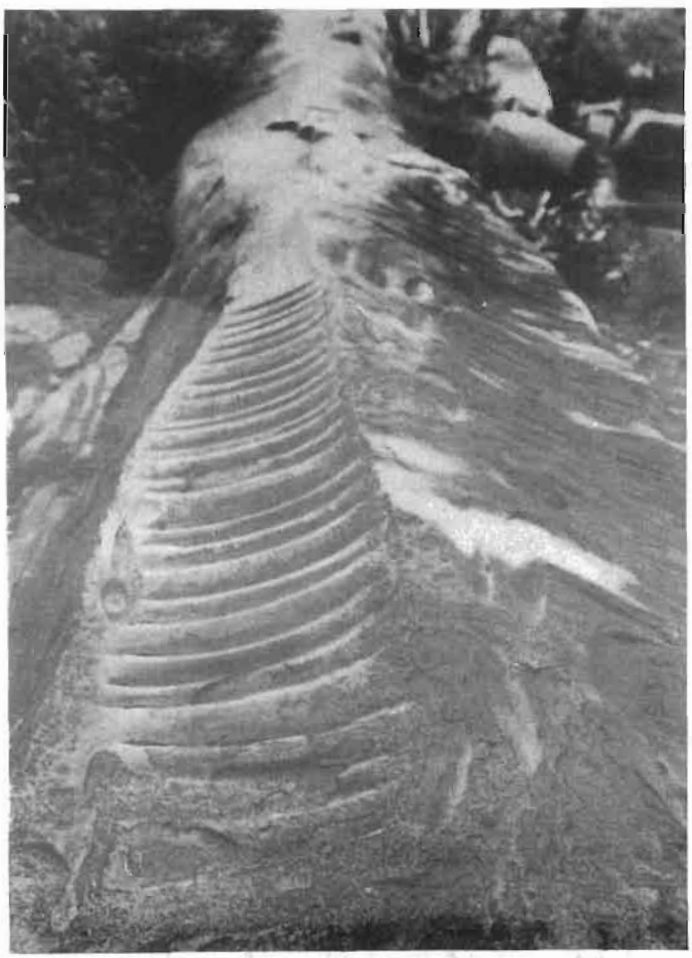
A. Les sites d'élaboration d'outils lithiques de Pana au S-S-E de Dapaong, dont certains vestiges microlithiques ont été datés de 2600-2120 av. J.C.

B. Les vestiges préhistoriques probables de la région de Tado

Il existe, vers l'un des bras du Mono (ou Monota), une zone de grands rochers superposés, dénommée *"Kpélékpédji"*[1], où aurait été installé un atelier de débitade des outils en pierre.

A Tado même, non loin du quartier Ahwétougbé, se dressent trois pierres levées en latérite, deux grandes et une petite. Les deux grandes sont hautes de 2,10 m et 1,80 m. Ce sont des mégalithes matérialisant les lieux d'inhumation de personnages de haut rang, à une période qui reste inconnue des habitants actuels.

Photo n° 1 : **Polissoirs de Kpévou**



(1) Littéralement : "superposition de pierres".

C. A Notsé, ont également été découverts des vestiges préhistoriques probables. Il s'agit de rochers comportant des milliers de polissoirs et des centaines de meules dormantes, découverts à Kpévou, à 4 km au sud-est de Notsé, à Kpota, à 2 km à l'ouest, et à Koussilonkpé, à environ 7 km au sud-ouest de Notsé. Les polissoirs sont des traces d'affûtage des outils en pierre ou en métal, tandis que les meules ont servi à écraser des grains.

D. Sur le plateau de Danyi, ont été répérés plusieurs sites importants, dont des structures d'habitat (cercles de pierre), des anneaux d'enceintes à Tinipé et Inénébia, et le "caveau"[1] d'Ahlon-Dénou. Certaines de ces structures datées, remontent, pour les plus anciennes à 1200 ± 250 avant J.C., et les plus récentes à 1280-1480 de notre ère.

II- LES PEINTURES RUPESTRES DE SOGOU ET DE NAMOUDJOGA (TÔNE)

Elles sont localisées dans les monts Sodjoual à Sogou, dans le canton de Naki, et les monts Namoudjoga. Sodjoual présente trois stations de peintures, réalisées sur des parois

Photo n° 2 : **Peinture rupestre de Sogou**

(1) Souterrain maçonné, long de 3 mètres, de forme rectangulaire, d'usage inconnu.

rocheuses. On trouve trois rangées de caractères morphologiques très nettement distincts : plusieurs traits horizontaux séparés par une médiane verticale. On peut difficilement remarquer quelques formes animalières. Il a été dénombré plus de soixante-trois groupes de signes composés de traits verticaux et horizontaux, de lignes de points, de cercles et des points isolés. On distingue aussi des cavaliers et des figures animales.

Le site de Namoudjoga se présente comme un rocher en forme de champignon abritant quatre groupes de représentations animales et humaines : le premier groupe est un cavalier, deux animaux, un homme et deux formes géométriques non clairement identifiées. Sur le deuxième groupe, on peut voir une scène de cavalier avec deux chevaux. Le quatrième groupe représente environ cinq cavaliers et une personne en station debout.

Les peintures rupestres de Maag-Djoal, de morphologies toutes particulières, sont des traits de dimensions variées, dont certains ressemblent à des griffes d'animaux sur les façades de trois rochers.

Les peintures de la région ont été réalisées à l'ocre rouge (oxyde de fer). Parmi les représentations rupestres, les figures humaines et animales sont rares ; par contre, les signes sont largement dominants.

III- LA MÉTALLURGIE DU FER

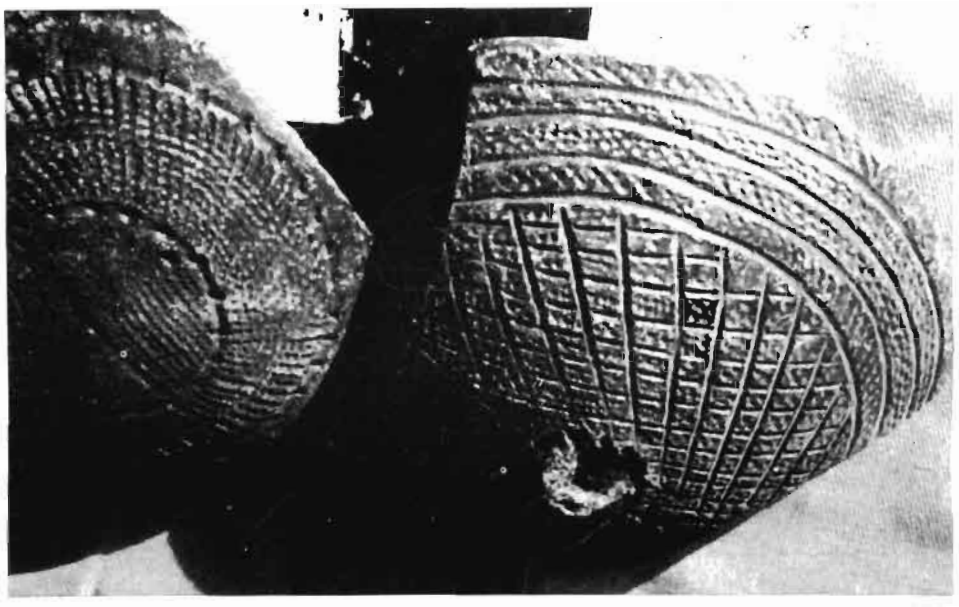
Des sites de métallurgie du fer, matérialisés par des ferrières (fragments de tuyères, de scories, de laitiers) et des débris de fourneaux ont été observés dans plusieurs régions, notamment dans les secteurs de Dapaong, Bassar, Tado. Cette production ancienne du fer a probablement commencé dès la fin du premier millénaire.

Photo n° 3 : **Fourneaux de Bassar**

IV- LA CÉRAMIQUE

Des vestiges d'ustensils à usages variés, fabriqués en argile cuite (céramique) ont été observés sur tout le territoire. Leur production, très ancienne, a atteint un haut degré de raffinement à Tado où ont été découverts des tessons artistiquement décorés, tel qu'on n'en fabrique plus de nos jours.

Photo n° 4 : **Tessons de poterie décorée de Tado**



V- L'AMÉNAGEMENT DU SOL

Le pavement est un revêtement de sol qui se présente comme une mosaïque qui a été réalisée avec divers matériaux (tessons, galets de quartz, cailloux, pierres, concrétions ferrugineuses, scories parfois, coquilles de mollusques), posés sur un lit argileux (cuit ou cru), sur une terre latéritique ou argileuse compactée. Les terres damées sont des aménagements de sol réalisés avec des remblais de terre latéritique, alluvionnaire ou argileuse.

On trouve à Notsé deux types de pavement, selon les matériaux employés, avec diverses variantes et deux techniques de pose :

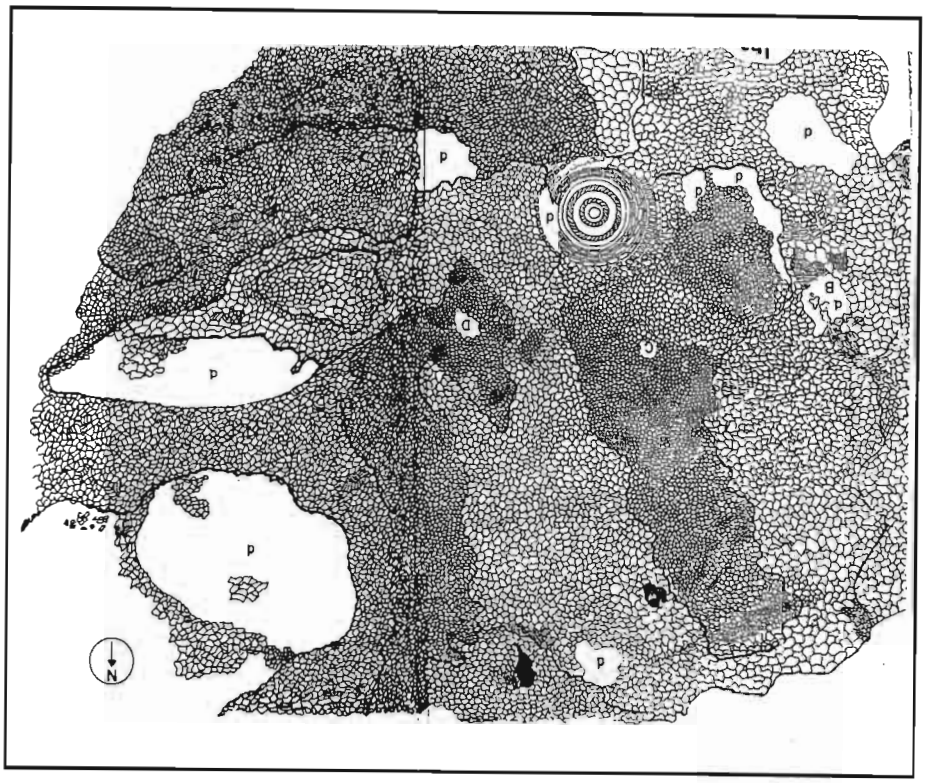
1) les pavements en tessons (les plus répandus et les mieux connus en Afrique),

2) les pavements en matériaux lithiques.

Les techniques de pose sont :

- la *pose sur chant* : les tessons sont disposés verticalement, jointifs les uns à côté des autres ;

Fig. n° 2 : **Pavement de Dakpodji (ancien quartier royal à Notsé)**



- la *pose à plat* : les tessons sont disposés sur leur surface plane.

Ces pavements sont encore réalisés de nos jours ; ils restent en usage dans les demeures des chefs ou dans certains lieux publics et rituels, comme à Tcharé, dans la Région de la Kara.

Technique d'ornementation, les pavements sont considérés au même titre que la décoration des portes, des poteaux, des fenêtres et des parois murales des maisons. Ils apportent des informations sur l'histoire de l'occupation de l'espace et son embellissement.

VI- LES ENCEINTES

Il existe de nombreuses enceintes entourant soit des agglomérations (Notsé, Tado), soit de simples abris (Tinipé), servant également parfois de poste de guet (Agbogboli). Les recherches dans ce domaine n'ayant pas été systématiques, on ne saurait augurer de leur nombre, ni de l'utilisation réelle de certaines d'entre elles. En général, elles sont soit en argile (Tado, Notsé), soit en pierres sèches (Agbogboli, Tinipé, Inénébia). Les deux enceintes les plus connues sont celles de Tado et de Notsé sur lesquelles porteront notre description.

Photos n° 5 et 6 : **Pavement en cours d'élaboration à Tcharé**

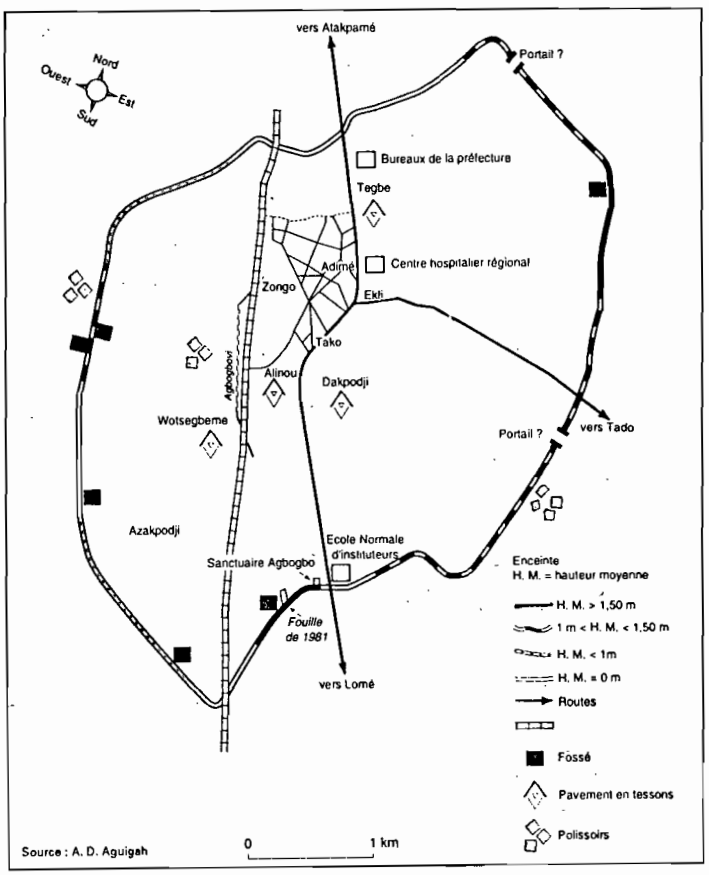
A. Tado

Les sources orales de Tado rapportent que la cité était entourée d'imposantes enceintes, dont la construction aurait débuté sous le roi Aja Kpondjin et continué avec ses successeurs. Les prospections ont révélé la présence de vestiges de plusieurs enceintes en terre battue qui, vraisembla-blement, entouraient des espaces anciennement habités. On pense qu'elles protégeaient principalement les trois premiers quartiers de Tado : Alou, Domé et Ajatchè, jusqu'à Kpéyi, et laisseraient en dehors le quartier Ahwétougbé, au nord-est du quartier Alou.

B. Notsé

Les recherches ont révèlé l'existence de deux enceintes, une petite et une grande. L'intérieur de la première : "*Agbogbovi*", la plus ancienne, était occupé par les palais royaux. La seconde, "*Agbogbo*", englobait à la fois des secteurs habités et des champs de culture. Cette dernière présente un aspect irrégulier, avec des courbes concaves et convexes ; elle disparaît et réapparaît sur des dizaines de mètres.

Fig. n° 3 : **Enceinte de Notsé**



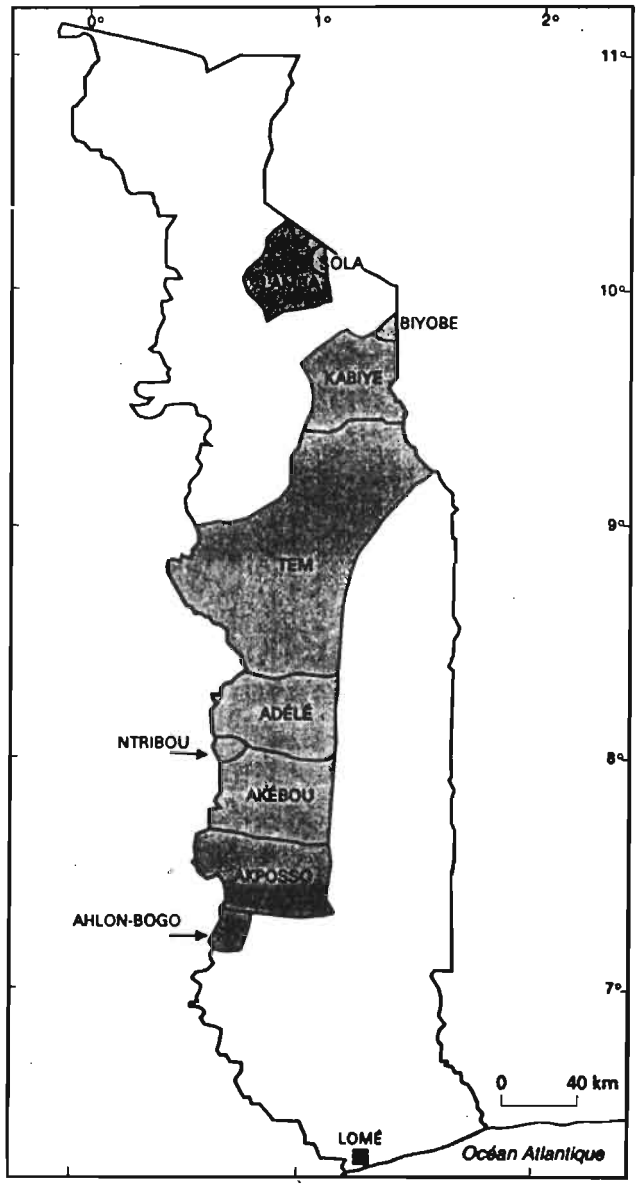
Ce bilan succinct des résultats des recherches archéologiques effectuées ces dernières années démontrent que le Togo possède des richesses indubitables dans ce domaine, capables de déboucher sur une étude rationnelle de la culture et de la vie matérielle des populations anciennes. Ces résultats ont, par ailleurs, confirmé certaines hypothèses : existence d'un peuplement ancien installé dans la région, au moins depuis le Néolithique, occupation ancienne (dès les premiers siècles de ce millénaire) de plusieurs sites, importance des acquis techniques (céramique, métallurgie ancienne du fer, enceintes, etc.) des populations de ces premières agglomérations de type urbain. Ces éléments, confrontés aux données de l'histoire orale et des archives, permettent de mieux cerner les contours du passé, en réduisant de façon sensible les zones d'ombre qui demeurent encore rebelles à la sagacité de l'historien.

Chapitre 2

LES PLUS VIEILLES SOUCHES DE PEUPLEMENT DU TOGO

En règle générale, l'origine des groupements qui se réclament autochtones est relatée dans les traditions orales par un récit mythique qui, soit fait descendre le ou

Carte n° 3 : **Les populations des reliefs**



les ancêtres éponymes du ciel, soit les fait surgir des entrailles de la terre, ou encore de nulle part. Pour l'historien, ces récits symbolisent l'occupation ancienne du territoire par les populations qui s'en réclament.

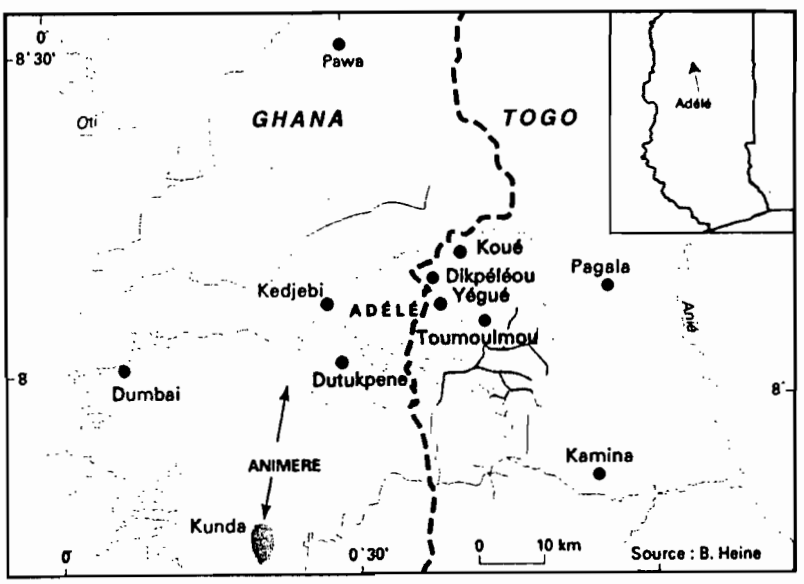
Dans l'état actuel des connaissances, les populations de la chaîne atacorienne sont parmi les plus anciennes du Togo. On peut établir une ressemblance entre les ethnies des montagnes atacoriennes, depuis les populations akposso, akébou, ntribou, adélé, en passant par les vieilles souches du pays tem, jusqu'aux pays kabiyè, lamba et Sola.

I - LES ADÉLÉ

Les Adélé se désignent eux-mêmes sous l'ethnonyme Bédéré, et leur langue, sous le glossonyme gédéré. Leurs villages sont au nombre d'une vingtaine dont six au Ghana et treize dans la partie la plus occidentale de la préfecture de Blitta au Togo.

Des données mythiques recueillies, il ressort qu'au village originel, Dibemkpa, Dieu - *Ouroubwaré*- fit descendre du ciel à l'aide d'une corde sept personnages : quatre hommes et trois femmes, les ancêtres des Bédéré, qui apportaient avec eux les techniques primordiales : poterie et filage pour les femmes, vannerie, forge et tissage pour les hommes, activités auxquelles s'ajouteront la culture de l'igname, du maïs et du fonio, la pêche et enfin la chasse. Par accroissement naturel et fusion d'éléments étrangers, la population s'accrut dans de telles proportions qu'une migration devenait l'ultime solution aux problèmes de promiscuité, d'insalubrité, de manque de terres fertiles et de famine.

Carte n° 4 : **Le pays adélé**



Les ancêtres auraient quitté Dibemkpa, pour aller à Dikpéléou où se situe le sanctuaire de la divinité Nayo, très célèbre dans toute la région vers le début du XIXè siècle. C'est à partir de là que les trois lignages constituant Dikpéléou essaimèrent, en fondant d'autres villages :

Les Bétémanblé fondèrent Katchenké, Koui, Toumoulmou, Nkonkoua ; les Bowélé furent à l'origine de la création de Yégué, Atsintsé, Tenchtro et Kélébo ; enfin Lalamila et Nkengbé virent le jour grâce aux Bégnangbalé. Les deux derniers villages, Mpoti et Assouma Guédémé, furent créés par des étrangers, le premier par un Dagomba originaire du Béwan (Ghana) et le second par un Adjouti, Assouma Ndéblé. Au Ghana actuel, on trouve les villages de Doutoukpéné, Dadiasé, Korentaï, Odoumasé, Kédjébi et Tchaï.

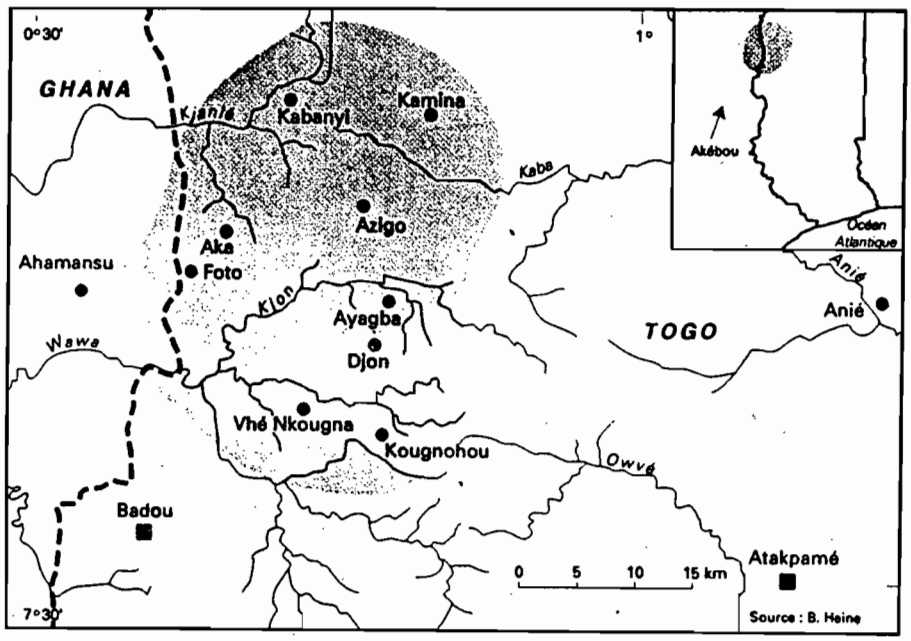
L'origine assez ancienne du peuplement adélé se remarque par l'originalité de son habitat : case ronde sans fenêtre, au toit de chaume soutenu directement par des piliers de bois plantés en dehors des murs d'argile.

II - LES AKÉBOU

Le pays akébou correspond à l'un des plateaux des montagnes atacoriennes du Moyen-Togo, accessible à partir de la route d'Atakpamé à Badou.

Plusieurs souches anciennes se sont développées à peu de distance les unes des autres dans la haute vallée de la Gbankparé. Chacune donna naissance à un village indépendant, affirmant son autochtonie et entretenant des sanctuaires où sont vénérées des divinités protectrices locales.

Carte n° 5 : **Zone de peuplement akébou**



Installés à Kpérow, Elika[1], Atchafé, Kétchenké, Namiré, Djitramé, Djon, Kotaré, Egbendé, ces souches autochtones devinrent nombreuses, d'autant plus que s'y ajoutaient des groupes "étrangers".

Un premier groupe éwé, conduit par un nommé Aké ou Eké, s'installa dans les environs de Lonfo à la fin du XVIIIè siècle. Ses descendants sont aujourd'hui disséminés dans les villages de Vé et de Kougnohou. Un autre groupe éwé, venu tardivement dans l'Akébou (deuxième moitié du XIXè siècle), après un séjour à Kpélé-Goudévé (dans le Kloto), occupa le village de Djakpodji, qui a essaimé pour donner Woedanyi, Kamina et leurs dépendances. Ces immigrations d'origine éwé introduisirent en pays akébou le mythe d'une origine par l'exode de Notsé, qui a contaminé, par extension, l'ensemble du pays Akébou.

Outre les Ewé, on y rencontre aussi des Anyanga, communément appelés Omoupé ou Koutchané. Leur arrivée dans l'Akébou remonterait à la deuxième moitié du XVIIIè siècle (ils seraient venus pour demander hospitalité auprès du chef de Lonfo ; ils créèrent le village de Kpalavé-Gbohoho), ou bien, plus récemment, après le raid kotokoli de mai 1893 contre les villages anyanga de la plaine centrale.

La dernière communauté ethnique ayant participé au peuplement du pays Akébou est celle des Ntribou, à la fin du XVIIIè siècle. Selon la tradition, ce sont les guerres incessantes que les Ashanti livraient aux Ntribou qui ont obligé ceux-ci à fuir vers les terres akébou. Leur exode se serait déroulé en même temps que celui qui conduisit vers Bréniassi les Ntribou vivant au Ghana. Ils mentionnent, comme différentes étapes de leur migration vers l'Akébou, Elélé, Efini, Abinake et Ayagba, lieux situés immédiatement au nord. Cette dernière localité a essaimé pour donner de nombreux autres villages, tels que Sérégbéné, Saraka, etc.

L'assimilation des nouveaux venus a été totale sur le plan linguistique et culturel, mais chaque groupe conserve le souvenir de son identité historique et forme des villages ou des quartiers distincts au sein de l'espace.

Afin de coordonner cet ensemble et d'organiser l'accueil des nouveaux groupes, les communautés déjà installées établirent une chefferie à Lonfo. Cet endroit prit de l'importance et devint le palais du chef akébou, le *plii*. Lonfo fut entouré d'une muraille de pierres, encore très visible de nos jours. Lonfo était seulement la résidence des chefs, autour de laquelle gravitait une ceinture de localités constituées par les huit clans qui formaient la nouvelle entité politique, à savoir Kpêrow, Ktaké, Kolon, Akomê, Djabalan, Afêmaké, Namiré et Gonêré.

Trois chefs se succédèrent à Lonfo : Dopou, qui venait du village autochtone de Kpêrow, Dankwa, habitant d'Akomé, enfin Akountsou, du village de Namiré. Après ces trois règnes, la chefferie se disloqua, sans qu'on sache très bien pourquoi. Les traditions orales rappellent la "tyrannie du roi" (sans doute Akountsou, le dernier à avoir régné).

Les traditions présentent le *plii* de Lonfo comme puissant. Il commandait à l'ensemble du pays akébou. Il était entouré de dignitaires *-omumumpé-* (représentant les différentes communautés villageoises constitutives de la chefferie), d'esclaves *-asompe-*, et de guerriers *-akontepe-*.

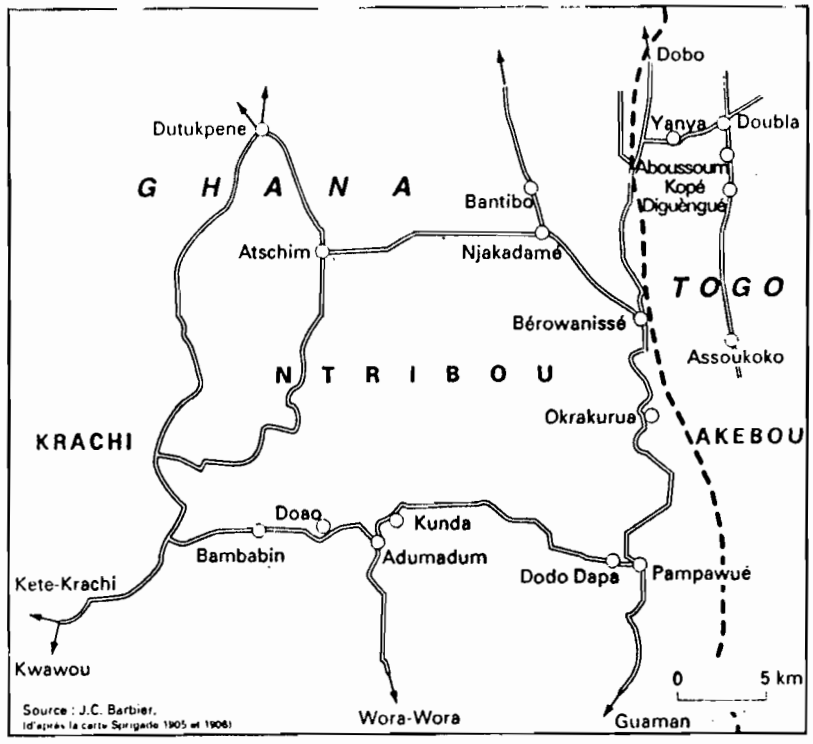
---

(1) Les gens d'Elika ont depuis rejoint ceux de Kpérow pour former la ville de Hohoè (au Ghana).

III - LES NTRIBOU

Les Ntribou sont représentés au Togo par deux villages, dans la partie méridionale du plateau de l'Adélé : Digingué et Obosomkopé. La plupart des Ntribou résident au Ghana, en contre-bas du plateau adélé, plus à l'ouest[1].

Carte n° 6 : **Zone de peuplement ntribou**



Plus au sud, en pays akébou, le village d'Ayagba est d'origine ntribou, mais là, les gens se sont assimilés aux autochtones. Par contre, à Diguingué et Obosomkopé, les villageois continuent à parler le délo, la langue des Ntribou, bien qu'ils utilisent également la langue des Adélé, avec lesquels ils vivent en symbiose. Les deux villages ntribou du Togo sont de taille très modeste : Diguingé compte 861 habitants au recensement de 1981, Obosomkopé 372.

Le village de Diguingué est constitué d'un seul patrilignage, dont les membres se réfèrent à un ancêtre du nom de Boïsa. Celui-ci résida au lieu-dit Budjoo, situé à peu près à 5 km à l'ouest de Diguingué, tout près de la frontière du Ghana. Manquant de place pour y développer son groupe, le patriarche transféra son village à Anyafatcho dans la vallée de l'Asoukoko, au niveau de l'actuel hameau de Nyonbo.

---

(1) Les Ntribou sont beaucoup plus nombreux au Ghana. Les limites de l'aire ethnique ntribou sont : au sud, la Wawa -Ahamansu non compris- ; à l'est, l'Oti avant sa confluence avec la Volta ; au nord, le village adélé de Doutoukpéné ; à l'est, les Adélé et les Akébou. Bréniasi est la localité ntribou actuellement la plus importante en taille.

C'est un descendant de Boïsa, Koti, qui remonta le village jusqu'à son emplacement actuel, dans la vallée de la Yégué, en amont de celle de l'Asoukoko. Les descendants de l'aïeul se retrouvent dans plusieurs villages : Diguingué, Djobo, Obosomkopé et Domabêm[1].

Le prêtre-doyen dessert les deux lieux de culte qui se trouvent au sein de l'aire habitée : Dékasambré et Gomé ; également Gablapané, non loin du village, sur la rive gauche de la Yégué. Le prêtre-doyen est l'animateur par excellence de la communauté. Aucune réunion importante ne peut se tenir sans sa présence. Le chef administratif a un rôle externe, qui lui a été donné par la colonisation : recevoir les étrangers et servir d'intermédiaire entre l'Administration et la population. Il est en général choisi dans une génération plus jeune (et dans une autre lignée) que celle du prêtre-doyen, afin de répartir les pouvoirs. C'est dire que son existence ne date que de la période coloniale et qu'il cède la présidence des séances dès l'arrivée du prêtre-doyen.

IV - LES AKPOSSO

On relève chez les Akposso deux traditions d'origine : l'autochtonie et une immigration à partir de Notsé.

La version de l'autochtonie, que l'on retrouve surtout dans le canton Iogbo, fait d'Agbogboli le lieu d'origine de Ida, l'ancêtre des Akposso. Situé entre les monts Logbo et Haïto, Agbogboli est un site fortifié. Il s'agit d'un ouvrage de défense construit par des populations pour le moment non identifiées. Les Akposso quittèrent ensuite Agbogboli pour Akposso-Koubi, en pays bouem (aujourd'hui au Ghana).

La seconde tradition -beaucoup plus répandue de nos jours- explique la migration des Akposso de Notsé par la prétendue tyrannie du roi Agokoli. En se dirigeant vers l'ouest, ils atteignirent Akposso-Koubi, qui deviendra, avec l'afflux d'autres lignages, une enclave akposso en pays bouem.

Le nom Akposso-Koubi semble être lié à une bataille sanglante où les Akposso auraient remporté une brillante victoire sur leurs voisins kwahou (ou, plus vraisemblablement, akwamou), alors en pleine expansion dans la région dans cette seconde moitié du XVIIè siècle. Cette pression akwamou a certainement été à l'origine de la migration d'Akposso-Koubi, cette fois-ci vers l'est, en plusieurs vagues.

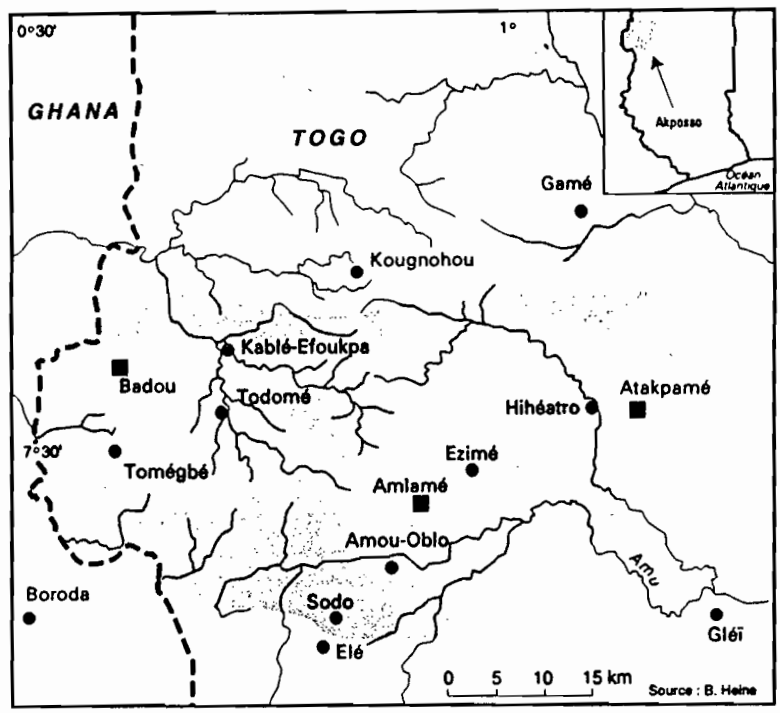
La première vague, constituée de ceux que nous appelons aujourd'hui les Logbo, comprend les groupes Itémé, Enawa, Itadi, Igbowu, Wakpa, Tchakpali. Elle s'installa sur les monts Ibofo. Ce groupe descendra par la suite dans la plaine ou sur les flancs de la montagne, pour fonder respectivement les villages suivants : Témédja, Ebéva, Avédjé et Adogli, Owlouka (actuel Kpatégan), Wakpa et enfin Ogoumévou.

La deuxième vague quitte Akposso-Koubi sous la conduite de l'ancêtre Tchoklobi. Après la mort de ce dernier, ses deux fils se séparent. Le premier, Isso, ira fonder Sodo (Oumé en akposso) sur la montagne. De Sodo, partirent les lignages Ouma, qui créèrent les villages d'Amou-Oblo, Emla, Agadji, Ussitsè (Ezimé), Ayomé, Idifou et Ekéto.

---

(1) Au Ghana, sur la piste de Kete-Krachi.

Carte n° 7 : **Zone de peuplement akposso**



Le second fils, Enouli, fonda Oudjè. Ita, son fils, quitta ce lieu pour fonder Aféyi, d'où sont issus plusieurs villages de l'Akposso-Plateau. D'autres groupes quittèrent également Oudjè pour fonder les villages tels que Idifou, Idifiniwou (Dédomé), Koutoukpa, Adiva, Adina, Gobé, etc.

Le dernier groupe à quitter Akposso-Koubi fut celui des Litimé, conduit par Yalou. Après une halte à Tomégbé (Idibé), ils se séparent et fondent les villages de Ebéti (Badou), Odomi, Mipassem, Akpafougan, Lolobi, Ilelé, Okoutsèfo, etc.

L'ensemble de ces migrations se serait déroulé sur deux siècles environ. Dès le début de la seconde moitié du XVIIIè siècle, le pays akposso était occupé.

La société akposso se compose de cinq groupes :

- le groupe litimé, avec ses principaux villages : Badou, Kessibo, Anonoé, Idibé (Tomégbé), Kpété-Maflo, etc. ;

- le groupe ouwui, qui comprend Doumé, Gobé, Béna, Okou, Bénali, Ekéto, Klakè-Apégamé, Oga, etc. ;

- le groupe ikponou : Iwounabé, Imoussa, Yalla, Démé-Yalla, Didokpo, Otadi, Idifiou, Iwassi, Okpahui, Ougbo, Hihéatro, etc. ;

- le groupe logbo : Témédja, Ebéva, Adiva, Elavagnon, Yao-Aga, Kpétégan (Owlouka), Olowui, Onyawlou, Oulatsè, Wakpa, Tchakpali, etc. ;

- le groupe ouma : Sodo, Amou-Oblo, Agadji, Emlawou (Amlamé), Adjahun, Oussitsè (Ezimé), Ouyo (Ayomé), Idifou, Idifiniwou, Koutoukpa, etc.

Les Akposso parlent une langue, l'akposso. Cette langue a cependant subi des transformations au contact des divers groupes auprès desquels séjournèrent les Akposso. Les différenciations linguistiques sont dues à ces multiples contacts. Aussi distingue-t-on trois dialectes akposso :

- le dialecte ikposso, parlé par les Ouwi et Ikponou,

- le dialecte logbo, un ikposso comprenant beaucoup d'interférences éwé et Ifè,

- le dialecte ikpana, parlé par les Ouma et Litimé : un ikposso comprenant beaucoup d'emprunts *"ikowui"* (ashanti).

A ces dialectes, il faut ajouter le bassè, parlé par les Bassè : un mélange d'ikposso et d'éwé.

L'organisation politique en pays akposso était fondée sur une souveraineté diffuse, détenue par les descendants de l'ancêtre fondateur du village, dont le pouvoir était plus religieux que politique. Chargés d'intercéder auprès des divinités au nom de la population, ils ne s'occupaient guère de politique. Chaque lignage plaçait à sa tête son *"olouka"* -vieillard- chargé de régler les litiges familiaux.

Le contact avec les Akan durant leur séjour à Akposso-Koubi, ainsi que les dangers d'agression, donnèrent plus de consistance à ce régime. Le chef sera assisté d'un conseil de vieillards et surtout d'un chef de guerre (*asafotsé*), sans l'avis desquels il ne peut rien décider.

Le pays akposso n'ayant donc jamais formé une unité politique, il est fort difficile d'établir quelque liste de chefs que ce soit. Ce n'est en effet qu'avec la colonisation que l'on assistera à la centralisation du pouvoir avec un chef supérieur (*owli*), comme les Ihou à Témédja.

Politiquement divisés, les Akposso étaient cependant très liés sur le plan culturel. Ils vénéraient en effet à Akposso-Koubi un dieu protecteur : Kolissa, que le groupe Imoussa emportera dans sa fuite, obligeant les autres groupes akposso à venir accomplir leurs rites chez eux. Le sanctuaire de Kolissa sera par la suite déplacé à Idifiou. A Kolissa étaient offertes les prémices du fonio (*ova*) avant la célébration, par chaque village, de la fête *"Eyebouelé"* (fête de réjouissance après les récoltes du fonio), actuellement appelée *"Ovazou"*.

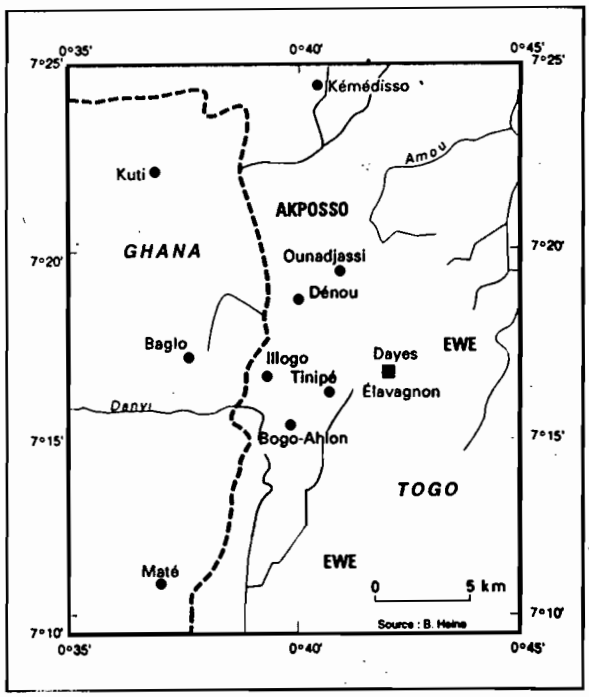
V - LES BOGO DES HAUTES VALLEES DU DANYI

Le peuple bogo[1], connu aussi sous le nom d'Ahlon, forme une population d'environ 6 000 âmes (y compris la diaspora).

---

(1) Il faudrait dire : le peuple ogo, ogo étant le singulier de bogo et donc l'adjectif à employer. Afin de simplifier, nous utiliserons l'ethnonyme Bogo comme adjectif.

Carte n° 8 : **Les Bogo**



Il est pourtant l'héritier d'une riche civilisation (jusqu'ici très mal connue) à cause de son site originel enclavé dans les plateaux de Danyi, ouvert davantage sur le Ghana, en contact avec les populations du Bouem (Akpafou). Le site originel est Ahlon-Bogo, où réside le chef de canton, et d'où se sont éloignés à la fin du XIXè siècle et du début du XXè des colonies de Bogo qui peuplent aujourd'hui quatre anciennes fermes, devenues ainsi les principaux villages du canton : Ahlon-Sassanou, Ahlon-Dénou, Ahlon-Awounadzassi et Ahlon-Tinipé.

Des nombreuses traditions recueillies à travers les cinq agglomérations, il ressort que le peuple bogo serait issu du métissage entre un fond ancien -le clan des Issassoumè, représenté de nos jours par deux familles- et une (ou plusieurs) migration(s) dont les points de départ sont difficiles à identifier. D'aucuns les font venir d'Ilè-Ifè, en pays yorouba, avant d'atteindre Inénibia, sur le plateau, qu'ils abandonnèrent ensuite pour créer Okokotibini (Ahlon-Bogo) il y a six générations environ. D'autres, comme ailleurs, prétendent venir de Notsé, par Yokélé, Agou ou Elé.

Les Bogo se regroupent aujourd'hui en trois clans, subdivisés chacun en trois sous-clans. Ce sont :

- les Boloè, composés des sous-clans Isobido, Apadoudo et Lafado ;

- les Bougli regroupent les sous-clans Adolido, Afatoudo et Bouziyèdo ;

- les Bonoè formés des Bokpedo, Bouyiè et les Bou Noébi.

A ces trois clans s'ajoute celui des Issassoumè, assimilé aux Boloè. Les Issassoumè, bien qu'actuellement réduits à deux familles, sont cependant reconnus par tous comme les "propriétaires de la terre".

Le pouvoir politique s'est fondé sur un consensus entre les différentes composantes de la société.

Du fait de la primauté d'installation sur le nouveau site, la chefferie appartient aux Boloè. Les Bonoè détiennent les regalia ; ils sont en partie responsables de l'exécutif et fournissent les assesseurs du chef. Les Bougli, pour la plupart d'origine akan, fournissent le corps des *asafo* (soldats ou gardes).

Quoiqu'il en soit, il n'y a pas de sacre des chefs bogo sans l'assentiment des Issassoumè, qui ont l'exclusivité de fournir l'onction de la consécration : une argile spécifique, remise entre les mains des Bonoè au cours des cérémonies de l'intronisation.

La vie socio-religieuse constitue aussi une illustration de ce consensus.

Les Issassoumè vénèrent la rivière Danyi sous le nom de Ossiné, signe de leur appartenance à la terre et symbole de la fécondité d'un peuple d'agriculteurs ; ils ne s'occupent pas des autres divinités qui sont plutôt d'origine étrangère.

Le dieu Odo, dont le sanctuaire trône toujours au vieux village, à Inénibia, est desservi par le clan des Boloè. Ce sanctuaire est entouré d'une enceinte en pierre sèche et comporte une case ronde couverte de paille ; cette paille est renouvelée périodiquement, tous les deux ou trois ans en moyenne[1]. Les traditions rapportent que les chefs continuaient leur séjour après leur décès au sanctuaire de Odo, site aujourd'hui couvert d'une végétation dense, difficilement accessible, qui cache encore de nombreuses murailles de pierre.

VI - LE PEUPLEMENT KABIYÈ ET LES GROUPES APPARENTÉS

Le peuplement lama regroupe les Kabiyè et les peuples apparentés, les Kouhama, Logba et Lamba.

A. NAHORI, ORIGINE DES KABIYÈ ET DES GROUPES APPARENTÉS

Selon les traditions de Farendè, le premier lama, Koumbéritou, serait *"descendu du ciel"* au lieu dit Eyou Nahori ou Yorou-Nahori[2]. Après bien des pérégrinations, il se fixa à Kanangatè, où il mourut. On y édifia par la suite un sanctuaire où se succédèrent 21 prêtres[3], dont voici la liste :

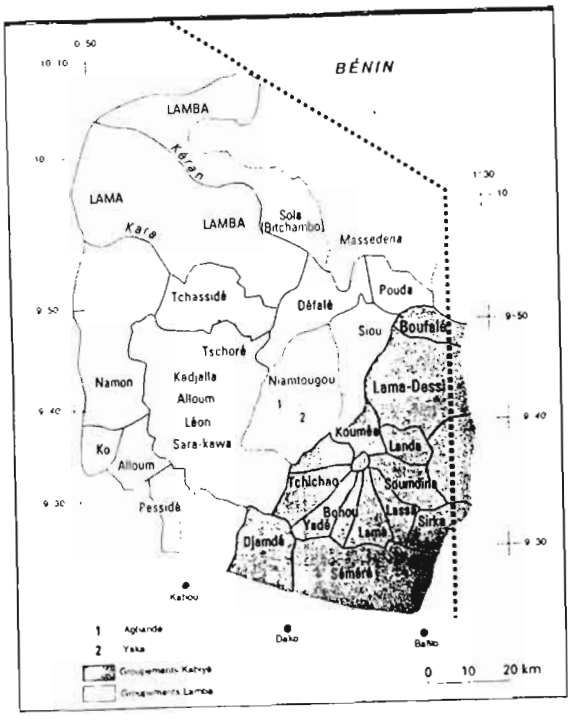
---

(1) Cette divinté, selon la tradition, ne doit pas être exposée aux intempéries, au risque de voir la sécheresse s'abattre pour longtemps sur le pays.

(2) Mot à mot : *"le pied de l'homme"* ; en fait : l'empreinte de l'homme.

(3) Chaque prêtre est représenté à sa mort par une stèle plantée en terre. On en comptabilise 20 depuis Koumbéritou.

Carte n° 9 : **Le pays lama**



1 : Koumbéritou. 2 : Nampé. 3 : Awotchao. **4** : Naolé. 5 : Dawing. 6 : Pataaninim. 7 : Matemtilova. 8 : Pataasi. 9 : Pityilam. 10 : Ataanintou. 11 : Kumberitéma. 12 : Aléki. 13 : Léyéraawaa. **14** : Tchasiyi. 15 : Téya Atipa. 16 : Akawou. 17 : Pinayanka, dit Kaaka (décédé en 1941). 18 : Kuisang Paroo (décédé en 1961). 19 : Pataahou (décédé en 1986). 20 : Calinambri (décédé en 1988). 21 : Awoki Pawéli.

Cependant d'autres sites, également réputés lieux de "descente" du premier homme, sont signalés à Soumdina, Sahoudè, Bohou et Pya.

Outre les mythes, les indices archéologiques et les relations lignagères, le fait que certains lignages de Saoudè, Karé (Kouméa), Soumdina, Lassa se rendent à Farendè en cas de calamités, pour y interroger les augures, et que le coup d'envoi de certaines grandes cérémonies rituelles[1] est donné à partir du Lama Dessi, puis étendu progressivement au reste des

(1) Il s'agit de : Tchimouw, Dérou, Assassa, Sankareng, Lélassi.
- *Cimuw* est la fête des semailles, généralement célébrée avec les premières pluies (mois d'avril). Elle donne le coup d'envoi de toutes les autres fêtes traditionnelles du pays Kabiyè.
- *Deru* correspond au passage du grand prêtre du clan Kumbéri (clan fondateur de Lama Dessi). Lors de ce passage, il annonce la fin des semailles et le début de l'initiation des jeunes filles akpéma.
- *Assassa* : C'est une danse rituelle de passage de classe, celle des ésakpa, la dernière étape avant l'initiation de Waah.
- *Sankareng* célèbre la fête des moissons ; elle constitue le coup d'envoi du rite quinquennal d'initiation des kondona (*Waah*). Après Lama Dessi, suivent dans l'ordre, du nord au sud, les groupements kabiyè (Kozah), Kétao, le pays Logba. Peut-on y voir l'ordre dans lequel leurs fondateurs ont quitté Farendè ?

groupements, semblent confirmer cette région comme lieu des origines, au moins pour les populations kabiyè.

Photo n° 7 : **Un *tchotcho* du pays kabiyè**

Depuis quand ces populations occupent-elles leurs montagnes ?

La mesure du temps historique, en pays lama, s'effectue par rapport au *Waah*[1], la grande initiation des *kondona*, qui a lieu tous les cinq ans. Grâce à ce rituel, on peut situer certains événements importants, ainsi que l'âge des gens. On dira par exemple qu'il y a tel nombre de *Wasi* (pluriel de *Waah*) que tel fait s'est produit. Cependant, cette fixation du temps, si elle s'avère utile pour l'âge des individus et des événements récents, se révèle incapable d'aller au-delà de quatre ou cinq générations. En général, lorsque les témoins directs ont disparu, la précision du souvenir s'estompe très vite.

B. L'EXTENSION DES LAMA

La dynamique du peuplement ayant rapidement saturé la montagne, les descendants de Koumbéritou essaimèrent dans la plaine, fondant Koukoudè, Karé, Wazilao, Saoudè, Asséré, Terrawouda, Sekoudè (en pays logba), Kantè et Sirka. La diaspora de Farendè, enrichie par une population autochtone, aurait occupé l'ensemble des montagnes et des plaines du centre et du nord-est du Togo pour donner ce que nous convenons d'appeler l'aire de peuplement lama, de Fazao jusqu'à la Kéran, essentiellement dans les massifs montagneux qui traversent le Togo du

(1) Le *Waah* désigne aussi la période intermédiaire entre deux initiations des *kondona*, qui donnent accès au groupe des hommes adultes.

sud-ouest vers le nord-est. La montagne étant bien arrosée (ce qui n'est pas le cas des plaines environnantes), on peut comprendre qu'elle ait été occupée très tôt par l'homme.

Cette aire se subdivise en trois éléments suivants le relief et le dialecte :

- les groupements du massif nord, qu'on désigne sous le nom de Lama, dans les localités de Lama Dessi (Farendè), Tchiou-Kawa, Wazilao, Somdè ;

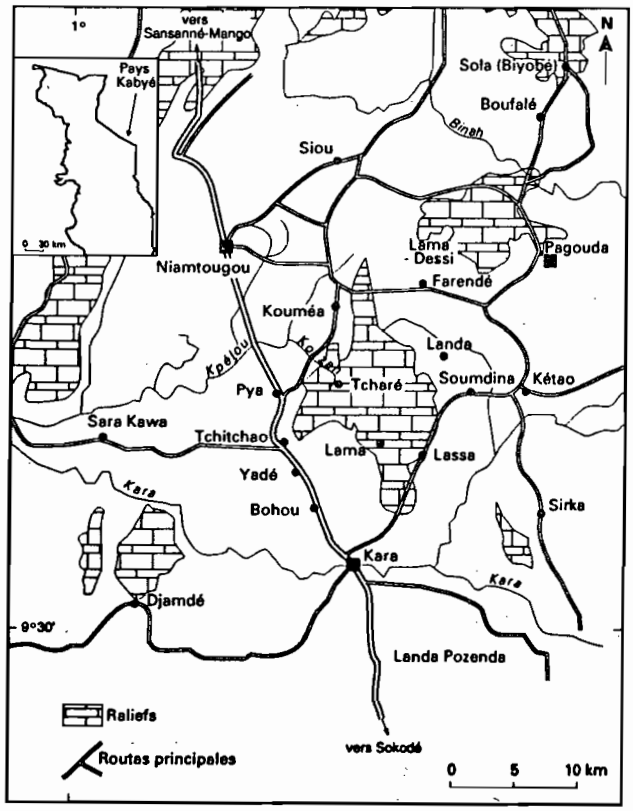
- ceux du massif sud, à qui l'appellation de Kabiyè s'applique plus particulièrement, avec les groupements de Kouméa, Pya, Tchitchao, Lama, Lassa, Soumdina, Bohou, Yadé, Tcharè, Laou, Djamdè ;

- enfin les Logba (avec les groupements de Koumérida, Wakkedè, Boumdo), qui habitent Kétao et Sirka, sans oublier, au Bénin, le plateau latéritique de la région de Djougou et de Séméré.

1. Des Lama aux Kabiyè

L'ethnonyme "Kabiyè" est un produit de l'histoire récente : à l'origine, chaque groupement avait son nom propre, celui du territoire habité. La conquête du massif kabiyè par le colonisateur s'étant faite à partir du pays tem, le terme que ces populations employaient pour désigner leurs voisines du nord, *"kabrè"*, fut adopté.

Carte n° 10 : **Le pays kabiyè et ses massifs**



2. Les Kouhama

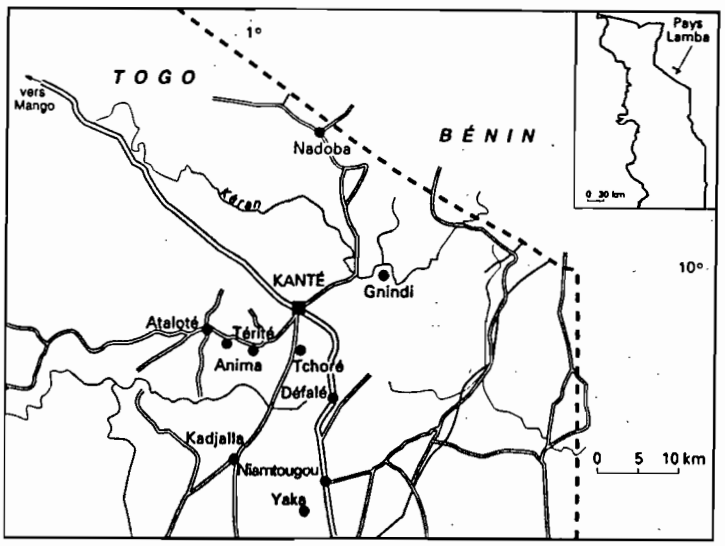
Le pays kouhalo est situé au nord-est des massifs Kabiyè, à environ 15 km de Pagouda. Il s'étend, de nos jours, de la préfecture de la Binah au Togo à une partie de la région d'Anandana au Bénin.

Les Kouhama durent subir les raids des cavaliers bariba et djerma, envahisseurs venus de loin appelés ici *"samsi"*.

3. Les Lamba

Les Lamba[1] habitent les préfectures de la Kéran (groupements de Kanté, Ataloté, Pessidè, Helota) et du Doufelgou (Défalé, Kadjalla, Léon, Alloum, Pessidè, Yaka, Agbandè, Sarakawa et Namon). En réalité, seuls ceux de la Kéran se nomment Lamba. Les autres s'identifient par rapport à leur groupement ; ainsi est-on Défalé, Kadjalla, Alloum, etc.

Carte n° 11 : **Le pays lamba**



Le pays lamba se situe dans une zone de montagnes et de plaines assez pauvre. D'après leurs traditions, les Lamba seraient venus de Lama Dessi (Farendè), en transitant par le pays nawda (Niamtougou) et Défalé. Ils auraient trouvé des populations sur place (probablement des Dyè) qu'ils refoulèrent ou assimilèrent.

Le peuplement de Kanté s'est effectué par trois lignages : Adjaradè, Tarèdè et Teloudè. Il n'y avait pas de pouvoir politique centralisé avant l'arrivée du colonisateur. En revanche, il existait un chef de guerre et un chef religieux. Les chefs de famille réglaient les conflits qui pouvaient survenir entre les différents membres de leur communauté. Adjaradè se verra confier

---

(1) L'ancêtre éponyme du lignage fondateur de Kanté s'appelait Lamou, dont la déformation donnera l'ethnonyme lamba : *lamou* au singulier, *lama* ou *lamba* au pluriel. Les Lamba parlent le lamin.

la chefferie coloniale. Ce premier chef s'appelait Oussi Tessatè. Depuis lors, le pouvoir politique est resté dans ce lignage.

En dehors de Kantè, il faut citer les groupements de Réoutè, Gnantè, Atétou, Anima, Awonda, Téritè et Tchastè. D'après leurs traditions, ils seraient venus de Défalé ou de ses environs. Mais, dans la plupart des cas, Défalé n'a formé qu'une étape après le pays nawda, et leurs origines se situent dans le Lama Dessi. Le départ du Lama Dessi a sans doute eu lieu très tôt, avant l'institution de l'initiation et de certains rituels pratiqués en pays kabiyè, inconnus à Kantè.

4. Les Logba

Les Logba, qui représentent le groupement le plus oriental du groupe lama, habitent les localités de Kémèrida au Togo, Wakedè, Boumdo et Badjoudè au Bénin. Certains de leurs lignages affirment être venus du nord-ouest, du pays lama. Cette tradition, qui vient appuyer le mythe de Farendè selon lequel un des fils de Koumbéritou aurait fondé Sekoudè (Logba), tend à prouver qu'il s'agit d'une migration ancienne. Mais ce peuplement d'origine lama s'est mélangé à d'autres groupes d'origines diverses, tout en gardant sa langue.

Photo n° 8 : **Danseurs lamba de la région de Kantè**

Les Logba atteignirent au XVIIè siècle les abords immédiats de Djougou, où ils se mêlèrent aux Yowa. Progressivement, à partir de 1700, sous la pression des chasseurs d'esclaves bariba, ils furent repoussés vers l'ouest, vers le pays logba actuel, à la fin du XVIIIè siècle.

Les Logba, contrairement aux autres Lama, ont créé des structures politiques. Ils n'étaient certes pas parvenus à organiser une véritable chefferie, mais disposaient d'une autorité

politique reconnue et acceptée de tous. L'ensemble des groupements reconnaissait en effet une certaine prééminence à un personnage choisi alternativement à Boumdo et à Koumdè, fondés jadis par les ancêtres venus du pays lama. Celui-ci n'était évidemment qu'un arbitre ; il symbolisait néanmoins le groupe, si bien qu'on peut, grâce à lui, parler d'un peuple logba. Le titre qu'il porte semble significatif de ce point de vue : *logba-oulao* ("Celui qui appelle les Logba").

C. LES CARACTERES ORIGINAUX DU MONDE KABIYÈ

1. L'organisation sociale et politique

L'ensemble du pays lama est constitué de plusieurs groupements sociaux et territoriaux appelés *têto* (ou *têtou*), que l'on peut traduire par "terre" ou "terroir". Le *têto* représente l'espace à la fois géographique et social propre à un groupe humain organisé.

Photo n° 9 : **Le *kondo* dans son accoutrement de cérémonie**

Sur le plan social, on note une prééminence du pouvoir religieux, avec à sa tête le *tchotcho*, chef spirituel, mais capable de mobiliser toute la population contre un ennemi commun si les circonstances l'exigent. Cependant, son pouvoir est limité et ne lui permet pas d'imposer une quelconque théocratie. Il existe d'autres autorités, comme les doyens de lignage, les *sosa*,

chargés de maintenir l'ordre au niveau de leur groupe et à l'intérieur du *têto*. Enfin, lorsque la sécurité du *têto* est menacée de l'extérieur, les *kondona* (guerriers) doivent le défendre et, de ce fait, participent à la direction de la cité.

Ce morcellement de l'autorité politique a empêché l'émergence de tout pouvoir individuel, ou d'un groupe capable d'imposer sa volonté à tout le *têto*, voire aux groupements territoriaux voisins. Il existe cependant des alliances traditionnelles entre certains *têto* : par exemple Yadé et Bohou, Lassa et Soumdina.

Le *têto* étant la véritable unité socio-politique, ses membres se sentent solidaires. Il formait, au moins à l'origine, une communauté homogène. Chaque *têto* comprend plusieurs lignages, appelés *lila* (*lire* au singulier), subdivisés en lignages mineurs *-tchadjayouré-* et enfin en *dessi* ou *ressi,* c'est-à-dire les familles.

Ce système politique décentralisé est renforcé par le rôle des classes d'âge, qui déterminent la place hiérarchique des hommes dans la société. Les hommes d'une même classe sont égaux en droit. Par le biais des initiations, on accède aux différents degrés de l'activité sociale en passant d'une classe d'âge à une autre. Avant l'initiation des *évala* et *akpéma*, on distingue les *biya*, c'est-à-dire les enfants ; à l'âge de 13 ans, les garçons sont appelés *awasa* (êtres utiles) et les filles *bèla* (singulier : bèlè). De 18 à 20 ans, le garçon subit sa première initiation : *éfatou* et devient *évalo*. Il restera dans cette classe d'âge pendant trois ans au cours desquels il devra participer périodiquement à la lutte ou à l'épreuve du fouet (*hiling* chez les Logba). Il devient alors *sankayou*, puis *ésakpa*. L'accès à ces deux classes ne donne pas lieu à un rituel particulier ; ce qui n'est pas le cas pour la classe des *kondona*, l'étape suivante. En effet, le candidat doit se soumettre à un rituel qui se déroule tous les cinq ans.

Cette initiation, par son importance et sa signification, marque la fin des rites de passage des classes d'âge. Après cinq ans, il devient *ékoulou* (ou *egoulou*) et servira de guide et de conseiller aux *kondona*. Enfin, il atteint le sommet de la hiérarchie sociale en accédant au rang de *soso* ou sage.

La direction de la société, à ses différentes strates, incombe aux plus vieux. L'âge et la génération sont en effet les instruments d'évaluation et d'assignation des diverses responsabilités au sein de la société. Il faut donc signaler l'importance des *sosa*, ou "anciens", qui, par leur expérience, sont les gardiens de moeurs et coutumes laissées par les aïeux. Par leur sagesse, ils constituent l'élément-clé qui dirige la société. Ils sont membres du conseil de leur *têto*, l'organe politique suprême qui préside à la bonne marche des affaires intérieures et extérieures de la communauté.

Les classes d'âge des femmes ne comportent qu'un degré d'initiation : les *akpéma*. Lorsque la jeune fille *-bèlè-* est pubère, on la prépare à cette initiation : *Kpésou*. Ce rituel commence chaque année en juillet et s'achève en novembre au *Kamou*, quand les jeunes filles sont "enlevées" par leur mari.

2. Les activités économiques

L'agriculture est l'activité principale à laquelle s'ajoutent, à une échelle plus réduite, l'artisanat et le commerce.

a) L'agriculture est remarquablement perfectionnée. C'est d'elle, et surtout des techniques de construction de murettes pour retenir la terre sur les flancs des montagnes, que le Kabiyè tiendrait son nom. En effet, pour éviter l'érosion des sols, on construit des terrasses ou des murettes aux alentours des habitations. Contre l'épuisement des sols, on utilise toutes sortes d'engrais (fumier, cendres, ordures). La rotation des cultures est également pratiquée, notamment avec certaines légumineuses dont les feuilles sont soigneusement enterrées après les récoltes, pour enrichir le sol. Sur cette terre cultivée intensivement, le Kabiyè arrive par son art à faire pousser surtout le sorgho, le petit mil hâtif, le haricot, le taro, l'igname. Le palmier à huile, le néré et le baobab, qui poussent naturellement, sont disséminés à travers le paysage agricole. Ces arbres jouent un grand rôle dans l'alimentation.

b) L'élevage (ovins, caprins, et surtout volailles) ne joue qu'un rôle secondaire au plan économique. Il tient cependant une place importante dans le domaine social et religieux. Le bétail est signe de prestige et permet d'honorer dignement ses morts par des sacrifices.

c) L'artisanat se caractérise par une faible spécialisation, sauf pour la forge. Les femmes tissent, font de la poterie, du savon, tandis que les hommes s'occupent de la forge et de la vannerie. La poterie est pratiquée dans les groupements riches en gisements de terres argileuses : Tcharé, Kouméa, Pya, Yadè, Bohou, Tchitchao. Les femmes de Tcharé sont des potières, tandis que celles de Tcharé Wiyamdè excellent dans la technique de pavements en tessons. Les cours sont pavées, notamment la concession du chef. Le travail de fer, connu depuis longtemps par les Kabiyè, est actif à Tcharé et Bohou.

Photo n ° 10 : **Cases rondes et cultures en terrasses en pays Kabiyè**

d) Le commerce n'était pas inconnu. Contrairement à ce que les premiers explorateurs ont affirmé, le pays kabiyè n'était pas renfermé sur lui-même. Il entretenait des relations économiques avec ses voisins, notamment avec Djougou (*Law* en kabiyè), Kabou, les pays nawda et tem. La plupart des échanges internes avaient lieu sous forme de troc, tandis que le commerce extérieur était dominé par le cauri, introduit depuis le littoral.

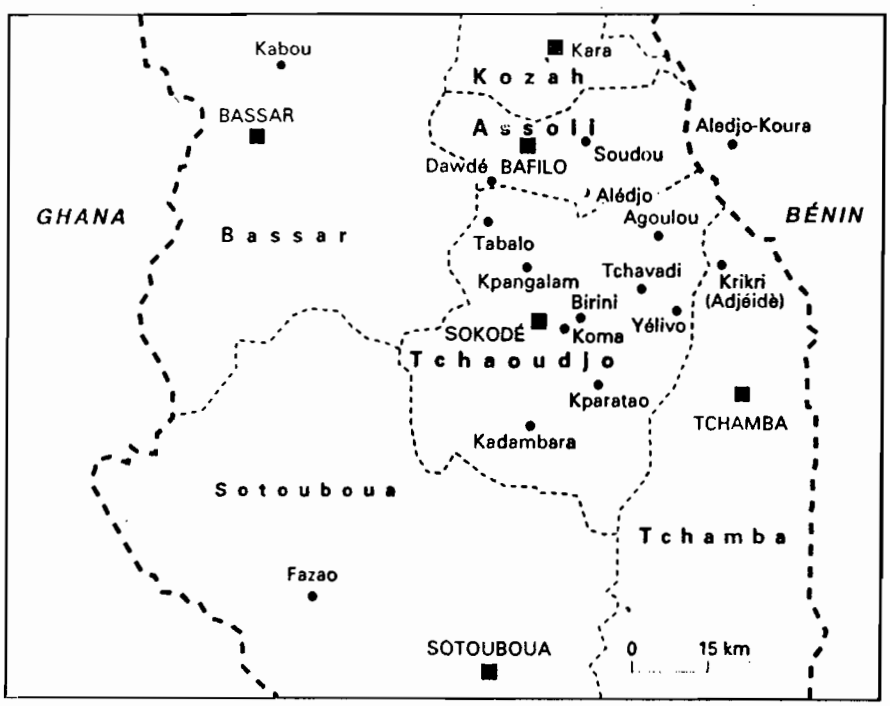
Il existait, pour le commerce extérieur, un courant d'échange nord-sud. Tous les territoires ou agglomérations situés au sud-ouest ou sud-est étaient fréquentés par les Kabiyè : Kabou, Bandjéli, Dako ou Dawdê, Bafilo et Djougou. Ces localités constituaient des centres actifs de commerce négrier. Le pays kabiyè et l'ensemble des populations non organisées de la région étaient l'objet de razzias de négriers voisins, qui les revendaient sur ces marchés. Certains groupes Kabiyè ont aussi participé à ce trafic.

En dehors du "bois d'ébène", les Kabiyè exportaient d'autres produits tels que des objets en fer (couteaux, flèches, houes, grelots). En contrepartie, ils importaient du fer, du sel, des produits européens (perles, barres d'étain) et enfin des céréales. Kabou était le principal marché qui alimentait le pays kabiyè.

VII - LES TEM

Par Tem (ou Temba), nous désignons des populations parlant une langue du même groupe que celle des Lama et qui. dès avant la fin du XVIè siècle (c'est-à-dire avant l'arrivée des

Carte n° 12 : **Le pays tem**



Gourma qui formèrent le clan Mola), occupaient toute la zone montagneuse au sud de la rivière Kara. La communauté culturelle avec les Lama *stricto sensu* est évidente, sans que l'on puisse, dans l'état actuel de la recherche, affirmer dans quel sens s'établit la filiation.

Au XVIè siècle, certains clans se rencontraient sur place : les Koli, Kozi-Nawo, Nekèrè, Ourouma, Bogum, Kpandé et Daro. A ces groupes, dont certains se prétendent autochtones, vont s'ajouter, à partir du XVIIè siècle, les Mola, venus du pays gourma, qui s'installèrent à Tabalo. Ils apportèrent à ces populations, peu intéressées à la chose politique, l'embryon d'un pouvoir étatique sous forme de chefferies.

Ils se sont cependant assimilés linguistiquement aux autochtones en adoptant leur langue, le tem. Très tôt, sans doute pour des raisons économiques et stratégiques, les Mola, suivis de certains clans, ont essaimé à travers la plaine, vers l'est et le nord. Ils y ont fondé les chefferies de Kpangalam, Dawdè et Kégbafoulou (Bafilo). De cette fusion entre Tem et Gourma naîtra une confédération de sept chefferies, à l'origine du royaume du Tchaoudjo, comme on le verra plus loin. Ces transformations vont modifier en profondeur le peuple tem (ou, désormais, "kotokoli").

Chapitre 3

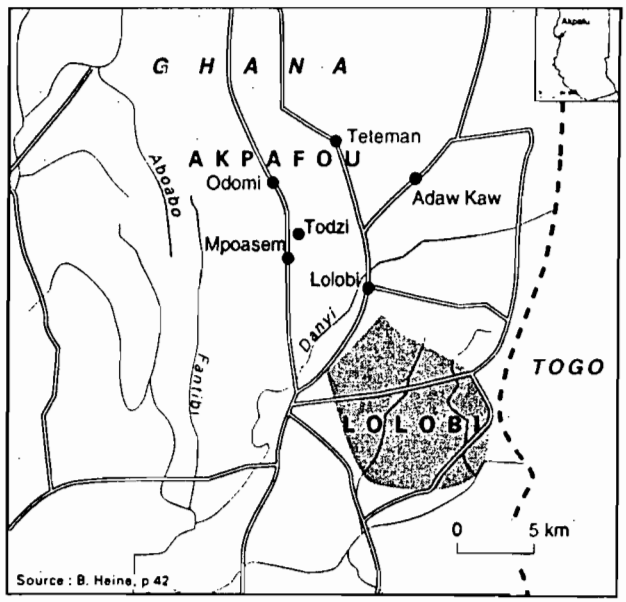
LES PREMIERS PEUPLES SPECIALISTES DU TRAVAIL DU FER

Ces populations se signalent par la renommée qu'elles ont acquise comme spécialistes du travail du fer. Elles s'occupaient essentiellement de l'extraction et de la fonte du minerai, qu'elles revendaient ensuite aux autres populations de la région. Au début, elles fabriquaient également les objets en fer qu'elles commercialisaient. Cependant, avec l'accroissement de la demande, elles se spécialisèrent dans la vente du fer brut, laissant aux autres le soin de s'en servir pour fabriquer les armes et les outils.

I - LES AKPAFOU

Ayant d'abord habité les plateaux de Danyi, les Akpafou se seraient ensuite constamment déplacés à la recherche du minerai de fer jusqu'à la fin de l'ère pré-coloniale, qui les aurait

Carte n° 13 : **Zone de peuplement akpafou**



surpris dans leur site actuel (au Ghana), où ils furent obligés de se sédentariser. L'influence des Akpafou, qui dérive de leur travail du fer, s'est étendue à travers toutes les régions situées entre la Volta et le Mono, des régions montagneuses du Danyi jusqu'à la côte, qu'ils ravitaillaient en fer, en même temps que les Alou de Tado.

II - LES ALOU

A Tado, les Alou se disent autochtones et conservent jalousement quelques bribes de souvenirs concernant leur passé étroitement lié au travail du fer. Leurs traditions d'origine rapportent, en effet, que l'ancêtre fondateur du clan, Eyrou, "*descendit du ciel*" dans une localité dénommée Ayro[1], le marteau et l'enclume en mains, connaissant déjà le secret de la fonte du fer. Cet ancêtre est actuellement vénéré à Tado comme dieu de la forge sous le nom de Gâgli. Ils virent successivement arriver, puis s'installer auprès d'eux dans la région les Za (ou Azanou) et les Yorouba. Ils se désintéressèrent du pouvoir politique, forts de la puissance magique et du prestige que leur conférait le travail du fer. Plusieurs immenses tas de scories -vestiges de ces activités- sont visibles dans la campagne autour de Tado, notamment à Ahwétougbé. Les descendants des Alou affirment aujourd'hui ne rien savoir de précis concernant ces tas de scories.

III - LES BASSAR

Le pays bassar a été très tôt occupé, notamment par des clans et lignages installés dans des agglomérations qui se prétendent autochtones. Il s'agit de Dikpakparé, Bikpassiba, Kankoundi, Kibédipou, Nangbani (Tchadoumpou et Ouboudoumpou), Langondi, Tabalé et Bidjomambé.

Sur ces noyaux de présumés autochtones, se sont greffés des éléments linguistiquement très proches venus soit du Gourma, soit du bassin de l'Oti (Ngan-gam), sans doute à partir du XVIè siècle. Dans ce creuset déjà linguistiquement homogène, vinrent ensuite se fondre des éléments d'origine lamba (Kadjalla, Alloum), kabiyè (de Djamdè, Tchitchao), anoufom (à Kodjodoumpou) et des clans qu'on retrouve à la fois en pays bassar et en pays kotokoli (koli, daro) ; des éléments venus de l'Ashanti, du Dagomba et du Gondja complètent ce tableau pour donner naissance à l'ensemble bassar.

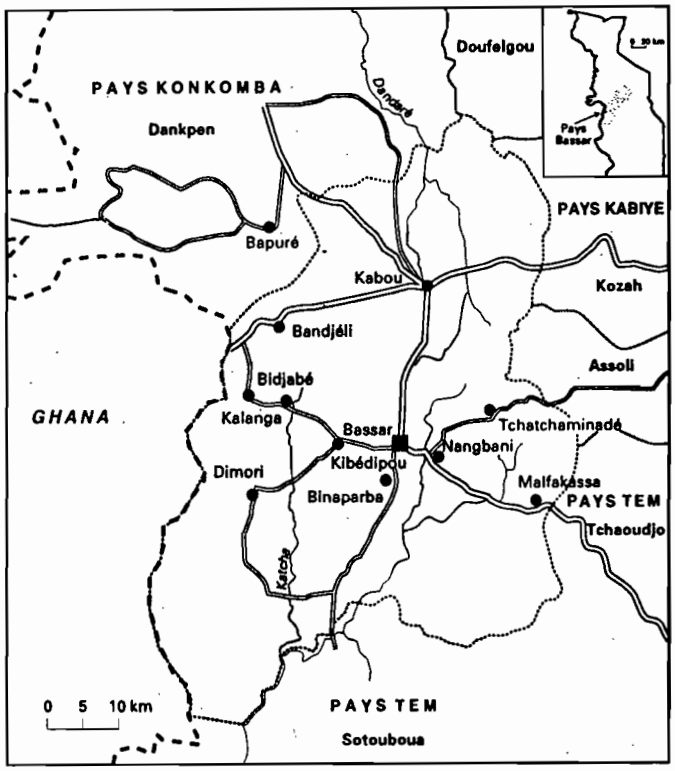
Les Bassar font partie de ces peuples d'Afrique au sein desquels la métallurgie du fer s'est développée plusieurs siècles avant la période coloniale. Mais cette activité ne concerne que certains lignages habitant les sites ferrugineux, dont les plus importants sont concentrés à Bandjéli. On note l'existence d'autres sites moins importants et moins riches à Kabou (Sara) et à Nangbani (Bassar).

Trois groupes peuvent être considérés comme détenteurs de la métallurgie et du travail du fer : les Tabalé, les Bissib et les Koli.

---

(1) Non identifiée.

Carte n° 14 : **Le pays bassar**



- Les Tabalé (à Bandjéli), qui s'affirment autochtones détiennent la technologie de la fonte ; du coup, les deux autres groupes de fondeurs (Bissib et Koli) viennent les consulter symboliquement avant toute opération de fonte.

- Les Bissib représentent un groupe de fondeurs venus du nord (au nord de Kabou, peut-être du pays lamba), d'où ils se dispersèrent vers Bandjéli, Sara (Kabou), Bikoutchabé (Bassar), Bitchabé. Ce clan passe pour être le plus important en matière de fonte dans la région de Bandjéli.

- Les Koli de Bitchabé, avant tout spécialistes de la forge, seraient venus de l'ouest, pour la plupart de Méghou (Ghana). Ils s'établirent en pays bassar, notamment à Bitchabé et Binaparba. Toutefois, on les retrouve aussi en pays tem et kabiyè (où ils sont également forgerons).

En dehors de ces trois groupes spécialisés dans la métallurgie du fer et localisés en pays tapou (Bandjéli, Bitchabé), il faut signaler les fondeurs de Nangbani (Bassar), Sara (Kabou), et les forgerons de Binaparba (Bassar) et Bikoutchabé (Bassar).

Photo n° 11 : **La danse du feu (*Tibol*) en pays bassar**

La production métallurgique du pays bassar dans son ensemble connut un développement important. En effet, à une époque où son activité restait encore intacte (fin du XIXè siècle), on dénombrait 700 hauts-fourneaux. Au début du siècle, le Dr Kersting, commandant du cercle de Sokodé, en comptait encore 500 rien qu'aux alentours de Bandjéli. Cette production donna naissance à d'intenses activités commerciales. Sur un plan interne, les échanges s'effectuaient avec les agriculteurs, mais aussi avec les forgerons de Binaparba, qui complétaient ainsi la production de Nangbani, de moins bonne qualité.

Avec l'extérieur, les échanges se pratiquaient à Kabou (principal marché du fer), en direction du nord jusqu'à Mango, à l'ouest en pays dagomba, au sud jusqu'à Kété-Krachi et même Atakpamé, à l'est loin à l'intérieur du Danhomé.

Possédant la technique du fer, les Bassar formaient un peuple d'agriculteurs et de riches artisans respectés, dont on se ménageait l'alliance. Les conflits extérieurs ne se produiront que plus tard, lorsque les armes d'importation européenne permettront de s'affranchir de leur industrie et aussi sans doute lorsque Bandjéli s'opposera au souverain de Bassar et facilitera de la sorte les interventions des envahisseurs étrangers.

Chapitre 4

LES AUTRES GROUPES DE PEUPLEMENT ANCIEN

I - L'AIRE MÉRIDIONALE

A. LES AUTOCHTONES

Il y a toute une série de groupes ethniques, éparpillés sur le territoire, qui se proclament également autochtones. Ce sont :

- Les Nyogbo -"Nyangbo" du côté ghanéen-, d'Agou-Nyogbo, du village de Zagbléfémé ;

- Les habitants du quartier Tégbé, à Notsé, qui affirment que leurs ancêtres avaient occupé les lieux bien avant l'arrivée des Ewé ;

- Les Agomé de la région de Kpalimé soutiennent de leur côté que leurs ancêtres avaient rencontré sur place une population autochtone, les Yo ;

Cette liste est cependant loin d'être exhaustive, car des recherches monographiques en cours permettront sans aucun doute de recenser d'autres groupes ethniques affirmant également leur autochtonie.

A côté de ce peuplement ancien, s'infiltrèrent cependant très tôt d'autres groupes, qui se mirent en place avant les grandes migrations historiques aja.

B. LES MIGRATIONS PRÉ-AJA

1. Les Adangbé

Ils constituent l'un des premiers groupes de migrants qui pénétrèrent dans cette aire. Installés dans la plaine de Lolovo, à l'ouest de la Volta, probablement aux alentours du XIVè siècle, après des péripéties fort complexes, les Adangbé, regroupés en un lieu dénommé Takologo, ne purent éviter des conflits internes, souvent liés à des questions de pouvoir. Les divers lignages durent se séparer pour essaimer dans un premier temps dans la région comprise entre les monts Akwapim, la Volta et la mer. C'est alors qu'ils créèrent le pays adangbé formé des onze "Etats historiques" suivants :

- La, Prampram, Kponé, Ningo, Lekponguno, Ada, sur la côte ;

- Shai, Osudoku, Asutsuara, Krobo Yilo et Krobo Manya, à l'intérieur des terres.

Ils franchirent ensuite la Volta en plusieurs endroits ; ils s'étendirent le long de la côte et

entrèrent en contact avec les Xwla, déjà installés à Aflao. Vers le nord, au sud de Péki, certains s'établirent à Boso, d'autres à Avatimé, aux alentours des sources du Todjin, et sur les contreforts du mont Agou. Un autre lignage, conduit par l'ancêtre Ga, s'en alla fonder les villages de Gapé et Gamé après en avoir, semble-t-il, demandé la permission au roi de Notsé. Les grandes migrations adangbé vers le territoire de l'actuel Togo se dérouleront fin XVIIè - début XVIIIè siècle, consécutivement aux bouleversements politiques de la Côte de l'Or.

2. Les Za (Azanou)

La toute première migration dans les régions de Tado et d'Agbomé semble avoir été celle des Za (ou Azanou). On les rencontre en effet à l'est d'Agbomé, dans la région de Zakpota, et à Tado, où ils ont réussi à imposer leur nom au petit hameau où ils habitaient avec les Alou avant la migration yorouba : Azanmè ("*chez les Azan*"). A Tado, les Za forment le clan royal, Azanou, et assurent avoir des liens de parenté avec le clan royal des Ashanti à Kumasi, sans toutefois être capables d'en déterminer l'origine. Quoiqu'il en soit, les traditions de ce groupe sont trop fragmentaires pour qu'on puisse bâtir des hypothèses sérieuses sur leurs origines.

Telles furent, dans ses grandes lignes, les composantes du peuplement ancien de cette aire avant les migrations historiques de Tado et Notsé.

Tout un faisceau de faits et de preuves convergent donc pour confirmer l'ancienneté de l'occupation de l'aire ajatado par des peuplements épars disséminées sur toute l'étendue de la région. Ces différentes communautés, dont les membres exerçaient des activités multiples, ont profondément marqué la nature et le sol de leur présence. En effet, bien qu'elles aient été submergées, voire phagocytées en maints endroits par des vagues d'immigrants d'origine essentiellement aja depuis sept siècles (sinon plus), les traces de leur passé n'en demeurent pas moins discernables pour qui sait les chercher.

II - L'AIRE OTI-VOLTA

L'aire Oti-Volta regroupe des populations parlant des langues d'une même origine et s'étendant, d'est en ouest, sur le bassin supérieur de l'Oti au Bénin et au Togo, et celui des trois Voltas (Volta Blanche, Volta Rouge et Volta Noire), au Burkina-Faso et au Ghana.

A. L'ATACORA ET SES ENVIRONS

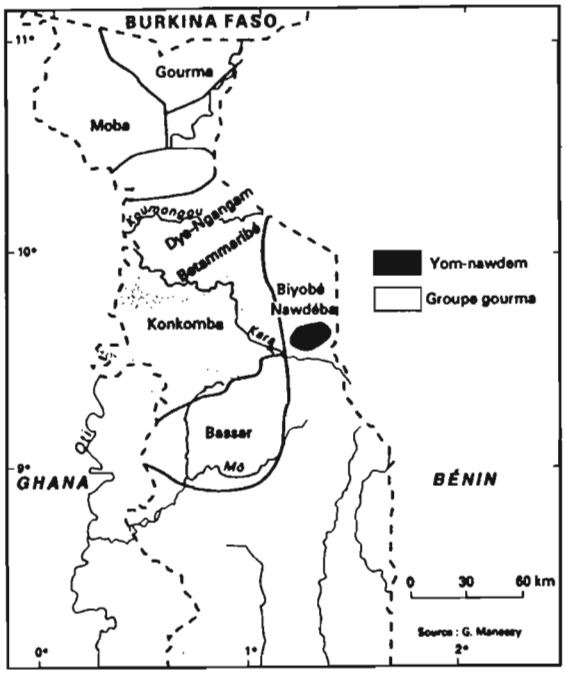
L'Atacora, tout comme les plaines environnantes, abrite un certain nombre de populations linguistiquement très proches les unes par rapport aux autres. Certains de ces groupes se retrouvent effectivement en situation d'isolement par rapport à ce qui fut sans doute le groupe d'origine. Se rangent dans ce cas : les Sola, certainement les Nawdéba (aujourd'hui en plaine, mais dont tout porte à croire qu'ils proviendraient du versant oriental de l'Atacora) et enfin les Bétanmaribè ou Tamberma, beaucoup plus nombreux au Bénin, où ils portent le nom de Somba.

1. Les Bétanmaribè (ou Tamberma)

L'ethnonyme qui sert à désigner cette population dérive de son architecture. Celle-ci, qui se caractérise par des constructions fortifiées appelées *tata* et que l'on compare aux maisons-

fortes du Moyen-Age européen, répondait à une nécessité de défense. *Tamberma* ou *Tambarma* est en réalité une déformation de *Bétanmariba* (*Outanmari* au singulier) qui signifie "*ceux qui construisent bien avec le banco*" ; autrement dit, "*les bons maçons*".

Carte n° 15 : **L'aire Oti-volta**



Le pays tamberma est situé au nord-est de la préfecture de la Kéran (canton de Nadoba) et à Koutougou, dans la préfecture du Doufelgou ; il referme au total une vingtaine de groupements villageois. Ceux de Nadoba disent venir d'un lieu appelé Dinaba, qu'ils situent à côté de Tanguiéta (Bénin). Ils seraient arrivés en plusieurs vagues, à la recherche de nouvelles terres et à la suite d'une famine au pays d'origine.

Les premiers à s'installer seraient ceux de Nadoba, dont la dénomination véritable est *Kounadookou-Nadoba* : "*pays de ceux qui cultivent les mains nues*".

2. Les Sola

a) Les Bitchambo

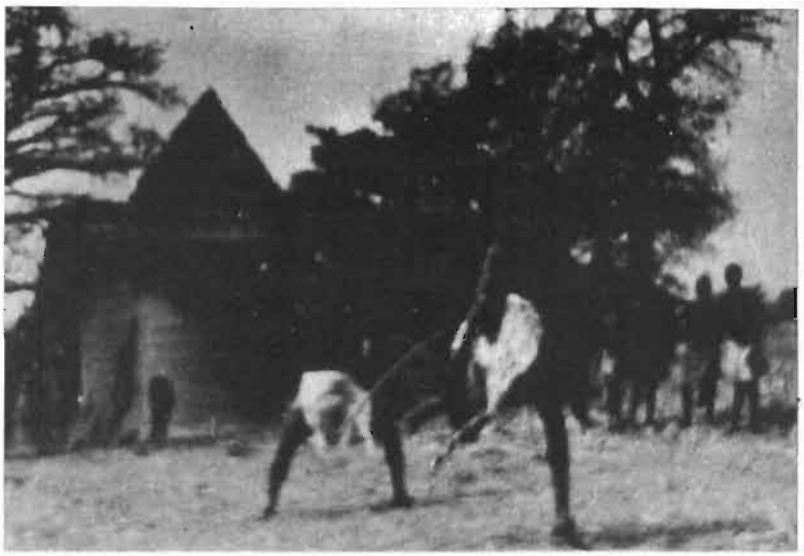
Plus connus sous l'appellation lamba de Sola, ils se désignent eux-mêmes par le nom de *Bitchambo* (Singulier *Outchambo*). Ils habitent le sud du pays tamberma, de part et d'autre de la rivière Kéran. Ils pratiquent la pêche, favorisée par leur situation de part et d'autre de la Kéran. Les rives de la Kéran constituent aussi le lieu des origines du peuple Outchambo. De cette rivière, en effet, serait sorti l'ancêtre, en un lieu sacré appelé Têeli.

b) Les Biyobè

Les Biyobè (Sola au Togo) sont appelés Sorouba par l'Administration, nom que leur donnent les Bariba. Ils parlent le miyobe, langue très proche du Ngan-gam. Mais la proximité des

Kabiyè a entraîné une situation de bilinguisme telle qu'on confond les deux groupes.

Photo n° 12 : **Architecture traditionnelle (*tata*) en pays tamberma**



Ils habitent le canton de Sola ; il s'agit des communautés Kouyolo, Kouyala, Déhoré et Koudjindjinê dans la montagne, leur habitat ancien. Kouyoria et Koudjia sont, par contre, totalement descendus en plaine. Des Biyobè se trouvent également au Bénin, notamment dans le canton voisin d'Anandana. Ils se déclarent autochtones.

3. Les Nawdéba (ou Losso)

Le pays des Nawdéba se situe dans la plaine qui s'étend entre les massifs Kabiyè et la chaîne de Défalé. Il est limité au sud par la rivière Kpéhélou, à l'est par les Biyobè, à l'ouest par le pays bassar et au nord par les Lamba, avec lesquels l'administration coloniale les a souvent confondus en les nommant tous "*Losso*". Sur cet ethnonyme, différentes hypothèses ont été émises sans que, jusqu'ici, la moindre certitude ait été apportée sur sa signification. A moins que cette appellation n'ait primitivement servi à désigner tout le pays habité par les Nawdéba ; c'est ce qui ressort de l'appellation *Lossutu*[1], appliquée aux Nawdéba par les kabiyè.

Les Nawdéba constituent les groupements de Niamtougou, Koka, Baga, Ténéga et Siou. Ils partagent leur territoire avec ceux d'Agbandé et de Yaka, dont les ressortissants seraient venus du pays lama. Les groupements de Massédena et de Pouda sont en partie formés de populations nawdéba issues de Ténéga ou de Siou, qui ont émigré à la recherche de terres de cultures.

Les Nawdéba ne seraient pas tous originaires du pays qu'ils habitent actuellement.

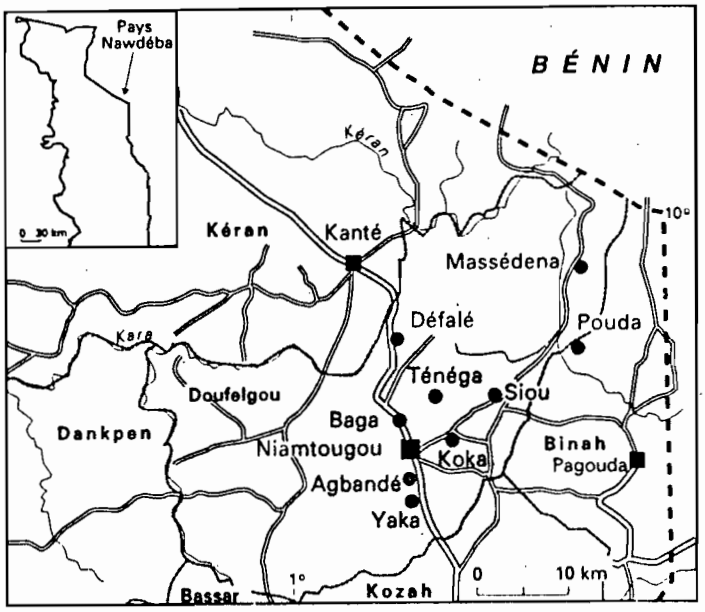
---

(1) *Lossutu* signifie en effet "celui qui est originaire du pays Losso".

Ainsi le groupement de Niamtougou aurait-il été fondé par Kégidimgbada, venu de l'est avec son épouse Iya. Cet ancêtre fondateur serait aussi l'initiateur à Niamtougou du *Samberm* ou *Santem* (rite d'initiation) .

Les ancêtres fondateurs de Baga et de Siou se proclament autochtones. Mais d'après une autre version, vraisemblablement influencée par les auteurs de l'époque coloniale, Siou proviendrait d'une localité située dans la région de Djougou, au Bénin.

Carte n° 16 : **Le pays des Nawdéba**



Sur leurs marges, les Nawdéba ont dû lutter contre leurs voisins lamba, et certains de ceux-ci ont été refoulés vers l'ouest. Il s'agit essentiellement de ceux d'Aloum, de Sarakawa, de Léon, de Pessidé[1]. Avec les Kabiyè, persistaient également des points de discorde, pouvant déboucher sur des conflits (c'était surtout le cas avec Kouméa). Mais, en dehors des périodes conflictuelles, des relations tout à fait normales s'étaient établies entre les deux peuples : commerciales et même culturelles, comme en témoignent certains emprunts mutuels.

L'organisation sociale et politique, comme chez les Kabiyè, repose sur l'âge et l'initiation au *Santem*. Ce rite remplissait plusieurs fonctions : sociale et politique, spirituelle et religieuse, militaire enfin. Ce sont les *santeba* qui dirigent la société. Ils forment, avec à leur tête le *sama* (doyen des initiés au Santem), un corps social dont le rôle est des plus importants dans la société nawda.

L'importance politique du santa apparaît de manière évidente après sa formation de dix ans, lorsqu'il devient *gwêtia*, c'est-à-dire "le sage". Désormais, en collaboration avec ses collègues, il participera au gouvernement de la cité. Les *gwêtiba* constituent, avec les chefs de

(1) C'est ce qui ressort de certains toponymes qu'on trouve en pays nawda : *Dabira*, c'est-à-dire "ruines", ou *Lamkpam*, qui signifie "champs des Lamba".

lignages et de familles, le conseil des anciens, instance suprême dans les mains de laquelle se trouve l'autorité de la cité nawda.

Sur le plan spirituel, le sama, prêtre sacrificateur, est le garant de la fécondité, de la fertilité et de la prospérité du pays.

Photo n° 13 : **Danseurs nawdéba**

B. LES AUTOCHTONES DU BASSIN DE L'OTI

Très tôt, le bassin de l'Oti semble avoir été occupé par des populations conquises par la suite par les Gourma, puis par les Anoufom. Il s'agit des Moba, des Natchaba, des Dyé (ou Ngan-gam), des Konkomba, des Bassar.

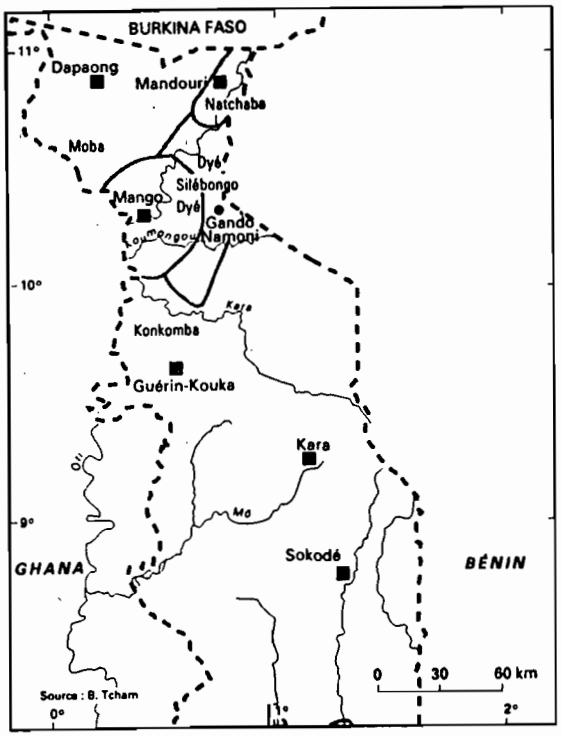
Ces groupes de populations prétendent s'y être anciennement établis, sans que l'on sache exactement à partir de quel moment.

1) Les Dyé (ou Ngan-gam)

Ils habitent l'est du bassin de l'Oti, notamment les cantons de Mogou, Tchanaga, Païo et Djé Gando.

Les Dyé constituent un peuplement assez mal connu. La profusion de noms que les uns et les autres usent pour les désigner en est une preuve. Pour Cornevin, que ce soit sous le nom de Bou-Konbomg, Bou-Bankan ou Dyé, il s'agit du même peuple, connu aussi sous l'appellation "Tchokossi de Ngan-gam". En réalité, ce sont les ethnonymes des différents clans. Ceux du canton de Djé Gando se nomment Dyé ou Djé[1], terme qui a fini par s'étendre à tous les autres clans.

Carte n° 17 : **Les autochtones du bassin de l'Oti**



Les Dyé se disent autochtones. Ils occupaient, avant l'arrivée des Anoufom, Kondjogo et toute la rive gauche de l'Oti. Ils en ont été chassés ou assimilés. Kondjogo fut rebaptisé Mango par les Anoufom, en souvenir de leur pays d'origine. Les Dyé aujourd'hui, soutiennent que Djébouri, à côté de Djé Gando, est leur village matriciel. C'est de là, en effet, que seraient partis les fondateurs des autres localités. Leur dispersion, qui donna lieu à la création de nouvelles implantations, s'est produite sous la pression conjointe des Gourma et des Anoufom à partir du XVIIè siècle.

2. Les Natchaba

Ils peuplent la haute vallée de l'Oti, notamment la région de Mandouri ; sous la poussée des Gourma, les Natchaba reculèrent vers le sud, notamment Nagbéni et Tchanaga, d'où ils refoulèrent à leur tour certains clans dyé. Aujourd'hui, les Natchaba sont un mélange de dyé et de gourma.

---

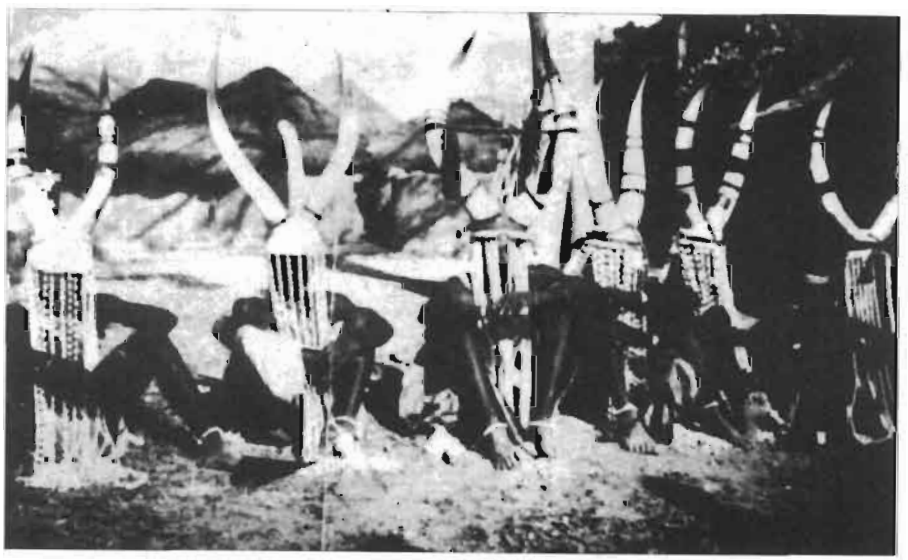
(1) *Dyé* ou *Djé* au sing, *Bidjieb* au pluriel ; nous emploierons de préférence l'appellation Dyé, consacrée par l'usage.

3. Les Konkomba

Les Konkomba, ainsi appelés par l'Administration, se nomment eux-mêmes *Bi Kpamkpambé* (Sing. : *Ou Kpamkpamdja*).

Ils sont à cheval sur le Togo et le Ghana. Ceux qui nous intéressent habitent la zone comprise entre la rivière Kara au sud, le Koumongou au nord et la rive gauche de l'Oti. Il s'agit des Komba ou Bi-Kouomb, des Tchaboba ou Bi-Tchabob, des Man-Kpimba ou Bi-Mankpimb, trois des cinq grands clans qui constituent l'ethnie konkomba, dont la plus grande partie vit au Ghana.

Photo n° 14 : **Danseurs konkomba**



Ceux qui sont au Togo viennent, d'après leurs traditions, de certaines localités du Ghana, en particulier de Yendi et de ses environs. Les clans qui se prétendent autochtones, comme les Bi-Kombong et Bou-Bankamb, sont en fait issus de brassage de populations anciennes, comme les Dyé et les "vrais" Konkomba.

On peut estimer la présence des Konkomba dans l'actuel territoire du Togo dès le milieu du XVIIIè siècle pour les premiers immigrants. Les derniers s'y seraient installés vers la deuxième moitié du XIXè siècle. Mais en réalité, les migrations konkomba se sont poursuivies jusque pendant la période coloniale, en dépit de l'apparition des frontières. Les premiers immigrants déclarent avoir trouvé le pays vide, mais reconnaissent dans la plupart des cas avoir constaté sur place les vestiges d'un passé humain : objets en terre cuite, bracelets en fer, flèches, lances et scories.

4. Les Moba

Les Moba (Moab, Mwaba, Bimwaba) occupent tout l'angle nord-ouest du Togo, principalement la préfecture de Tône et une partie de celle de l'Oti. Soumis par les Gourma ou les Mamproussi, ils ont en grande partie perdu leur originalité et adopté certains traits de leurs dominateurs. C'est le cas dans les cantons de Pana et Bidjenga pour les Gourma ; de Tami,

Lotogou, Warkambou, Nano, Dioukpourgou et Lokpano pour les Mamproussi. En revanche, Nanergou, Biankouri, Pampamdia, Nioukpourma, Dapaong, Goundoga, Bogou, Loko, Nandoga, Tamong et Bombouaka seraient restés indépendants et purement moba. Mais en réalité, si l'unanimité semble se faire sur le caractère autochtone du peuplement moba, la question de leur indépendance et de leur "pureté" dans certains cantons reste pour le moins hasardeuse.

5. Organisation sociale et politique des Dyé, Konkomba, Moba

Les Dyé, les Konkomba et les Moba appartiennent à des sociétés de type segmentaire à prédominance clanique, déterminées par une forte solidarité entre les lignages qui se reconnaissent une parenté. Le clan est l'unité sociale et politique la plus importante. Il comprend des limites territoriales bien déterminées et connues. Sur cet espace, cohabitent plusieurs lignages ou segments lignagers. Le pouvoir est détenu par les anciens : doyens de lignage, maîtres de la terre.

Chez les Konkomba, il existe des clans unitaires(1) et des clans composites(2) ; le pouvoir est partagé entre deux chefs de lignage ou de segments lignagers : c'est l'*ounikpil*, le doyen du lignage le plus ancien (ou majeur), et l'*outidan*, le maître de la terre. Le premier contrôle le pouvoir temporel, le second exerce le pouvoir religieux. L'outidan reste le personnage le plus important du lignage. Quand les circonstances l'exigent -calamités naturelles, guerres-, les chefs de famille se réunissent, sur convocation de l'ounikpil, chez l'outidan, pour prendre les mesures qui s'imposent. Il n'existe pas de classes d'âge comparables à celles des Lama.

Chez les Moba, le pouvoir était partagé entre le prêtre de la divinité protectrice du groupement et un chef de lignage choisi par le conseil des anciens pour sa richesse et l'importance de sa famille. Il était ensuite investi, après une retraite de sept jours, dans le sanctuaire de la divinité protectrice.

Il existe des cérémonies d'initiation, à but social, politique et militaire pour les jeunes gens, moral pour les jeunes filles. Ce rite réunit périodiquement des garçons de 16 à 20 ans, sous l'autorité d'un maître, par groupe de dix ou de vingt. L'initiation de la jeune fille consiste en une réclusion de quatre mois. Pendant ce temps, on lui trace des scarifications rituelles et on lui donne un nouveau nom. Bien nourrie, elle n'exécute aucun travail et apprend une langue rituelle. Sa sortie constitue l'occasion d'une fête au cours de laquelle la fille, richement parée, tient à la main une queue de cheval, puissant protecteur magique. De telles initiations se pratiquent aussi chez les Dyè.

---

(1) Constitués par un seul lignage, divisé lui-même en segments majeur et mineur.
(2) Composés de deux lignages principaux.

LIVRE II

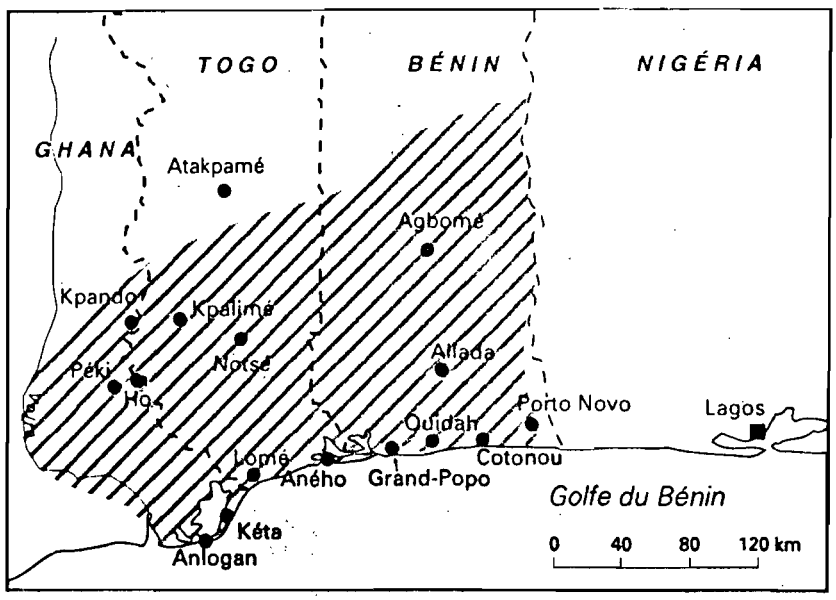
L'APPARITION DES PREMIERES FORMES ETATIQUES DU XIIè AU XVIè SIECLE.

Chapitre 5

L 'AIRE AJATADO

L'aire culturelle ajatado est géographiquement délimitée par les cours inférieurs de l'*Amugan* (la Volta en éwé) à l'ouest et de l'Ouémé à l'est. Elle s'enfonce, vers l'intérieur, sur une profondeur variable de 150 à 200 km au contact des populations akpafou, ana et sa. Elle s'ouvre, au sud, sur l'océan Atlantique. Les populations qui habitent la région ainsi délimitée sont majoritairement d'origine aja, d'où le terme ajatado[1] pour désigner cette aire.

Carte n° 18 : **L'aire culturelle ajatado dans le Golfe du Bénin**



Les différentes populations concernées peuvent être singularisées en neuf groupes linguistiques (l'aja, l'éwé, le fon, l'ayizo, le xwla, le gun, le guin, le sahwé, le xwéda), répartis entre le Togo, le Bénin et le Ghana. Ces distinctions ne sont en fait que conventionnelles ; tous ces parlers provenant de l'aja, il subsiste une intercompréhension de proche en proche entre eux. De plus, certains sont fractionnés en dialectes, tel l'éwé en ouatchi, anlo, bè, danyi, agou, et d'autres encore.

(1) Composé de "aja" (le peuple) et "Tado" (sa capitale historique). Aja se prononce toujours "Adja".

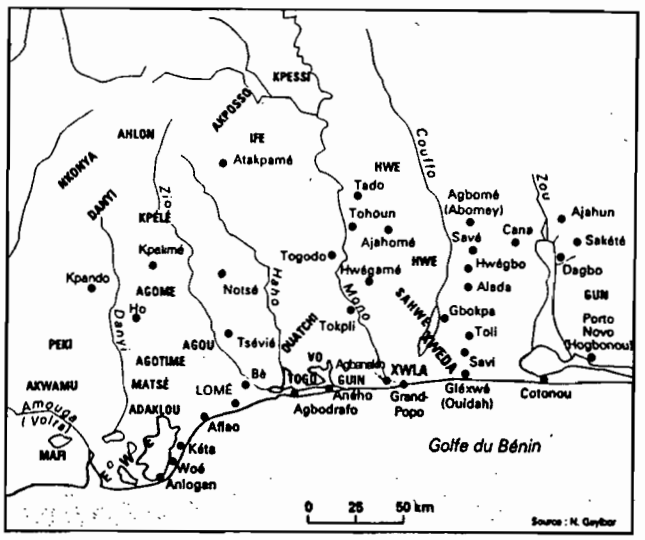
I - LE TEMPS DES ORIGINES : XIIè-XVIè SIECLES

A. L'ASCENSION DE TADO

1. Les migrations légendaires

A Tado, les traditions populaires rapportent que les ancêtres des Aja seraient venus du pays yorouba. Togbé-Anyi, prince d'Oyo, aurait immigré à Kétou avec un groupe important ; il en repartit plus tard pour finalement élire domicile, vers le XIè siècle, auprès des Alou à Azanmè, petit hameau des bords du Mono, qui deviendra Tado. Quant aux traditions d'Oyo, elles rattachent les Aja à la descendance d'Odoudouwa (Ancêtre mythique des Yorouba), dont l'un des petits-fils sera sacré *olupopo*[1].

Carte n° 19 : **Cités et peuples ajatado et leurs voisins**



Bien que certaines traditions aja et éwé désignent Kétou comme lieu d'origine, celles de Kétou en revanche ne mentionnent aucunement un quelconque groupe éwé ; de là, la supposition que les ancêtres yorouba des Aja et éwé, à leur passage dans cette localité, ne revêtaient pas alors une identité particulière méritant de retenir l'attention.

2. La migration vers le Mono et la fondation de Tado

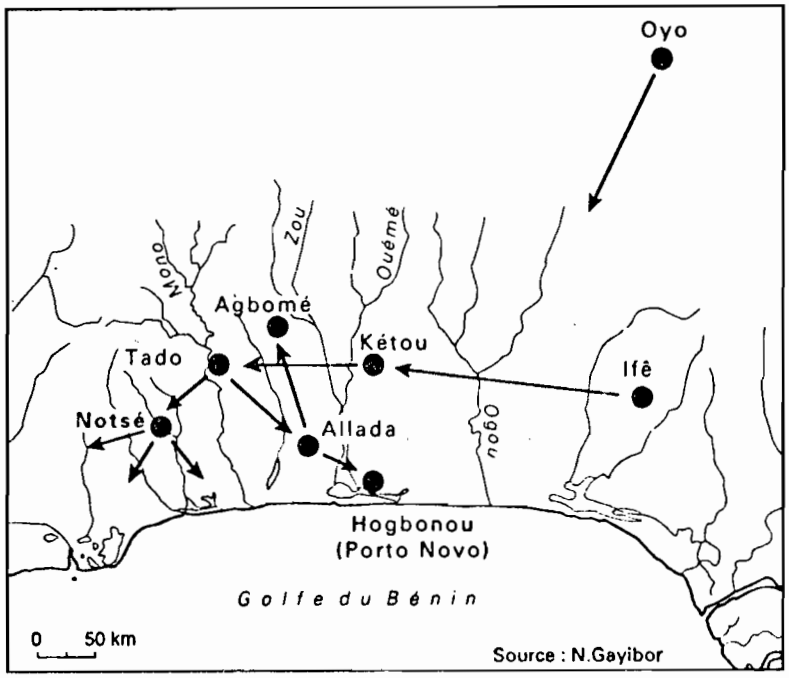
A leur arrivée à Azanmè, les immigrants -rapportent les traditions- entendirent le bruit assourdissant des marteaux résonnant sur l'enclume, signe de l'activité des forgerons alou. Y était

---

(1) "Roi des Popo" ; l'ethnonyme popo est l'appellation générique que les Yorouba utilisaient pour désigner les peuples ajatado. Il fut popularisé par les premiers commerçants européens ayant sillonné la Côte des Esclaves et attribué particulièrement aux Xwla (Grand-Popo) et Guin (Petit-Popo). L'origine de cet ethnonyme a fait couler beaucoup d'encre. Il semble désormais acquis qu'il dérive du yorouba *kpokpo*, "benjamin", prononcé *popo* par les Européens (Oloukpokpo aurait été le benjamin des petits-fils d'Odoudouwa).

également installé le clan des Azanou, détenteurs de l'autorité politique. Ces derniers prétendent avoir immigré d'un "Nord" indéterminé.

Carte n° 20 : **Les migrations ajatado**



L'alliance conclue entre les deux clans -celui des Azanou et celui des nouveaux venus- permit à Togbé-Anyi (ou du moins à ses successeurs immédiats), de monter sur le trône. Cet abandon du pouvoir politique entre les mains de ces immigrants a sans doute été librement consenti, car il fut assorti d'une condition expresse : les traditions de Tado rapportent en effet que "Aza" -le chef des Azanou- n'accepta de céder le pouvoir à Togbé-Anyi qu'à condition que celui-ci prenne ses sept fils pour ministres. Ceux-ci sont donc choisis dans la descendance d'Aza et forment le clan des Siko, alors que les rois, les *anyigbafio*, le sont dans celui de Togbé-Anyi.

Quant aux Alou, ils sont chasseurs, agriculteurs, mais surtout fondeurs et forgerons. Les vestiges de cette activité sont représentés par les tas de scories et de laitiers (*aguinkpé* en aja) disséminés dans la brousse aux alentours de Tado. Les Alou, forts de la puissance mystique que leur conférait le secret de la fonte et de la forge, ne se souciaient guère, relatent les traditions, des intrigues politiques.

B. LE ROYAUME DE TADO

1. Culture et vie matérielle à Tado

Le développement rapide de la cité est dû en partie à sa situation géographique privilégiée. Situé non loin du Mono, à l'orée de la zone forestière, Tado fut en effet un carrefour commercial important dans la région, réputé en outre pour ses travaux de forge. Les forgerons alou fabriquaient des flèches, des lances, toutes sortes d'outils et surtout de longs couteaux à lame recourbée -dénommés *akadrakpou*- très recherchés dans la région. Ils échangeaient ces

produits, par une sorte de commerce muet fondé sur le troc, avec une population voisine désignée sous le nom de *Ashikégodui*[1]. Cette activité a dû pourtant être interrompue assez tôt, suite à la décadence de la ville et à l'importation massive, dès le XVIIIè siècle, des barres de fer d'Europe en provenance de la côte le long de l'axe fluvial du Mono ; les Alou, en effet, ont de nos jours perdu le secret de la fonte du fer et déclarent ne rien savoir concernant les tas de scories et de laitiers découverts autour de Tado.

Pourtant, au cours de son âge d'or, que l'on peut estimer entre les XIVè et XVIIè siècles, Tado a certainement joué le rôle de grand foyer "industriel" de toute cette région, en relation bien entendu avec les centres akpafou au nord-ouest, et peut-être avec Bassar, plus au nord. Vers le sud, il entretenait des relations commerciales suivies par le Mono, avec les agglomérations de la côte. Cette situation privilégiée favorisa le développement économique, l'éclosion d'activités multiples et, par voie de conséquence, l'élaboration d'une civilisation originale, dont les seuls vestiges à présent sont d'énormes quantités de scories, de tuyères et de pipes artistiquement décorées, ainsi que des débris de pavés en tessons de céramique posés sur chant ou à plat.

Les échos de cette renommée dépassaient largement le cadre régional. C'est ainsi qu'au début du XVIIè siècle, un jésuite espagnol, Alonzo de Sandoval (1627), décrivit le royaume de Tado comme *"un royaume puissant s'étendant sur un territoire immense à l'intérieur, avec une zone côtière de cinquante lieues*[2] *de longueur où se trouvait un port sûr, gouverné par un Noir appelé Eminence".*

Cette renommée survécut longtemps à la période d'apogée de la ville, et même jusqu'au XIXè siècle. Norris (un voyageur anglais) écrivait en effet en 1789 : *"Ajira [Aja] était jadis une grande ville très peuplée... C'est même aujourd'hui encore un lieu assez considérable".* Recueillant en 1817 l'opinion des Aja et des Ewé de la côte à propos de Tado, Bowdich (ambassadeur anglais à Kumassi) renchérissait : *"Tadou [Tado] est considéré comme le plus grand royaume de Kerrapay"*[3], tandis que Robertson (un autre voyageur anglais) décrivit à la même époque Tado et Notsé comme étant toutes deux de grandes villes.

Mais cette renommée et cette richesse attirèrent très tôt la convoitise de populations voisines. C'est ainsi que les traditions de Tado rapportent plusieurs attaques survenues de l'est, perpétrées par les cavaliers yorouba d'Oyo et par les guerriers fon d'Agbomé, probablement au cours des XVIIè et XVIIIè siècles. Tado dut donc s'entourer de remparts, sans doute autant pour répondre aux traditions architecturales des villes yorouba, que pour se prémunir des attaques ennemies.

2. Le pouvoir royal à Tado

Aux origines, le pouvoir politique était détenu par les chefs de clan, chacun administrant son groupe. Les différents clans étaient fondamentalement indépendants les uns des autres, tout en entretenant des relations de bon voisinage.

Cette situation évolua avec l'arrivée de Togbé-Anyi qui, on l'a dit, parvint à imposer son autorité aux clans pré-existants. Cette réussite fut scellée par son alliance avec les Azanou,

---

(1) Il s'agit probablement du peuplement ancien du plateau d'Agbomé.
(2) De l'ordre de 200 km.
(3) Ou Kreppy, c'est-à-dire les Ewé.

alliance qui lui permit d'imposer son autorité suprême apparemment sans heurts. Il organisa alors le pouvoir politique, et le dota d'un véritable appareil gouvernemental.

a) L'*anyigbafio*

L'*anyigbafio*[1], grâce au caractère exceptionnel conféré à lui par son intronisation[2], est objet de culte pour ses sujets, qui ne peuvent même pas l'entrevoir : il vit cloîtré dans son palais, d'où il ne sort pratiquement jamais, sauf la nuit, à l'abri des regards indiscrets. Ceux qui vivent dans son entourage immédiat, ainsi que les grands dignitaires de la cour -les *tashinon*- ne peuvent l'approcher qu'en rampant et en se couvrant de poussière[3]. Afin de conserver intact son fluide magique, qui lui permet de contrôler les forces occultes de la nature, ses pieds ne doivent pas entrer nus en contact avec le sol : il marchera toujours chaussé des sandales royales. Son palais est en outre entouré de murailles qui l'isolent du monde extérieur. Cette puissance rejaillit sur les personnes qui vivent dans son intimité : ses épouses. Aucune personne, aucun dignitaire, quel que soit son rang, ne peut les regarder de face. Il fallait s'écarter précipitamment du chemin si, d'aventure, on venait à croiser une de ses épouses sur la route. Les traditions d'Agbomé rapportent en outre que les personnes obligées de passer sous les murailles du palais royal devaient ramper en ces lieux pour ne pas être tentées de jeter un coup d'oeil par-delà les enceintes et surprendre les épouses royales dans leur intimité[4].

Il est évident que le caractère sacré de la personne royale est à la base de la royauté dans le monde aja. On le retrouvera d'ailleurs dans les grands États issus de Tado : à Allada, à Notsé, à Agbanakin et à Anlogan par exemple. Seul le royaume fon, dont les fondateurs rejetèrent les vieilles institutions pour mieux asseoir leur autorité monarchique, échappe à cette règle : il devint un État puissamment centralisé autour de la toute-puissance du souverain.

L'*anyigbafio* détenait en principe le pouvoir politique et religieux. En raison de sa réclusion dans son palais, se produisit cependant très tôt un partage des pouvoirs entre ses conseillers -les *tashinon*- et lui.

C'est un roi thaumaturge : le premier devoir du roi envers son peuple lui est imposé par ses pouvoirs ésotériques, qui lui permettent de canaliser les forces occultes régissant l'univers afin de les utiliser pour le bien-être de la société. Il lui échoit donc l'écrasante tâche de veiller à la prospérité du pays, d'assurer la pluie et l'abondance des récoltes, d'éloigner les calamités de toutes sortes. Pour ce faire, il dispose d'une canne magique, symbole de son pouvoir : l'*edotsi*, capable d'accomplir des prodiges. Mais de tous ces dons, la population reconnaît surtout en sa personne le *"faiseur de pluie"*, capable de commander aux éléments de la nature et de provoquer la pluie en temps de sécheresse afin de féconder la terre. L'*anyigbafio* est en même temps un devin, capable de prédire l'avenir afin de neutraliser les malheurs pouvant s'abattre sur la population. L'*anyigbafio* est, de ce fait, le grand prêtre des principaux cultes du pays aja, en particulier de celui rendu à l'ancêtre Togbé-Anyi dans son sanctuaire de Togbuihwé.

---

(1) Littéralement : le *"roi de terre"*; en réalité le *"roi-prêtre de la terre"*. La succession au trône, héréditaire quant au lignage (celui de l'ancêtre fondateur), est cependant élective quant à la personne choisie.

(2) Elle a lieu à Togbuihwe, le palais de Togbé-Anyi, partiellement restauré pour la circonstance.

(3) Seuls les Alou, du fait de leurs liens familiaux avec le clan royal (ils sont les oncles utérins du roi) sont dispensés de ce cérémonial.

(4) D'où le verbe *sa* ou *ta*, qui veut dire ramper. Par ailleurs, muraille se dit *do* ou *ado*, d'où le toponyme Sado ou Tado.

b) Les *tashinon*

Ainsi perpétuellement sollicité pour régler des problèmes d'ordre religieux, l'anyigbafio n'avait guère le temps, ni surtout la possibilité, de remplir pleinement des fonctions politiques. Ce rôle échoit donc traditionnellement à ses conseillers, les *tashinon*[1]. Ils sont choisis dans les clans Azanou, Siko, Zafi, Fiayi et Honoukwè. Ils gouvernent de concert avec les *ahoviwo*, princes de sang, parmi lesquels est désigné un représentant qui siège à leur conseil, mais sans voix délibérative. A ces grands dignitaires, appartient la réalité du pouvoir politique : ils jugent, commandent et décrètent. L'*anyigbafio* n'assume en fait que la pérennité du système.

c) L'administration royale

Deux clans semblent avoir été principalement affectés au service royal : les Siko et les Awanou. Les Siko occupaient traditionnellement les hautes charges de l'Etat : ministres et hauts fonctionnaires de tous genres. Quant aux *Awanou*[2], également fonctionnaires royaux, mais de rang subalterne, ils s'occupaient des tâches mineures. Les Siko légiféraient, décrétaient et commandaient ; les Awanou exécutaient les ordres et sentences des *tashinon*.

Le service militaire était organisé sur le même principe de la répartition des rôles entre Siko et Awanou. les Siko formaient un corps d'élite : la garde royale chargée du maintien de la sécurité tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de l'État. Cette garde était divisée en unités cantonnées aux divers points névralgiques du royaume, comme à Kpéyi et à Sagada, sur les rives du Mono, que contrôlait, semble-t-il, un poste douanier. Les Awanou constituaient les hommes de troupe de l'armée commandée par des officiers Siko. En temps de guerre, cette armée était renforcée par des soldats levés dans tous les clans.

3. Extension territoriale de Tado

Le royaume était divisé en provinces, principalement constituées par des colonies créées à partir de Tado : celles des Néglékpé d'Afanyan, des Hwé, des Xwla et des Ayizo, dont l'expansion s'effectua principalement en direction de l'est et du sud, vers la mer, le long de la voie fluviale du Mono.

a) Les Néglékpé d'Afanyan

L'une de ces premières colonies semble avoir été celle des forgerons Néglékpé, créée sur le site de l'actuel Afanyan. Cet établissement a dû être fondé afin de répondre aux besoins en outils en fer des populations de cette région, où les Néglékpé introduisirent le culte de Togbé-Anyi sous le nom de Togbé-Nyigblen.

b) Les Hwé

Ce fut ensuite le tour des Hwé qui, selon certaines versions, auraient été les premiers à quitter Tado sous le règne d'Aja Foufoulili, l'un des premiers successeurs de Togbe-Anyi, sous la conduite de Zonou, frère du roi. Ils s'établirent entre le Mono et le Couffo, autour de deux

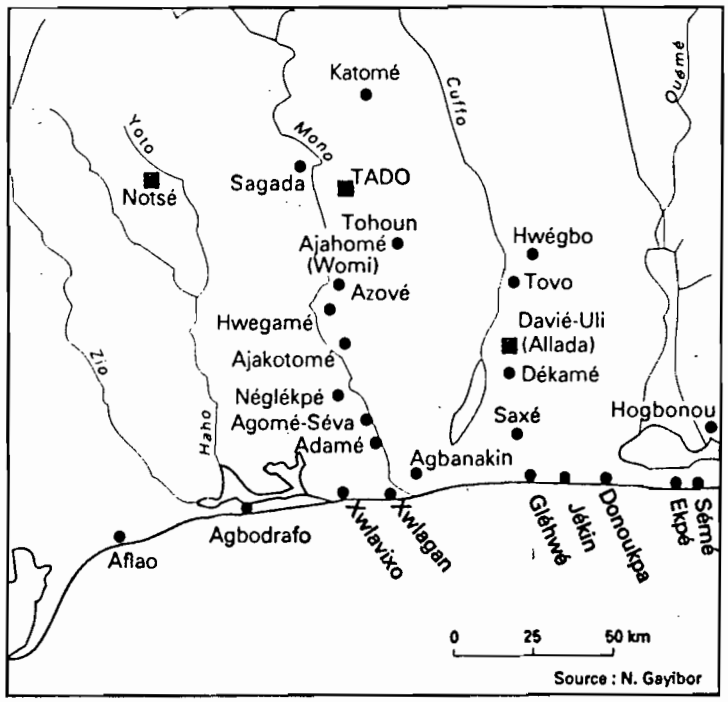
---

(1) Les "tantes paternelles" ; à Tado, ce terme sert à désigner les hauts dignitaires du royaume, sans considération de sexe.

(2) Descendants des prisonniers de guerre yorouba.

grands centres : Hwégamé et Ajahomé, encore appelé Womi. Mais selon une autre tradition, toute cette région aurait été administrée au nom de l'*anyigbafio* de Tado par deux gouverneurs résidant respectivement à Ajakotomè et Jikpamè. Excellents agriculteurs, les Hwé contribuèrent à répandre efficacement l'influence de Tado dans la région.

Carte n° 21 : **Zone d'influence de Tado**



c) Les Xwla et les Xwéda[1]

Ils auraient quitté Tado sous le régne d'Aja Ho, troisième successeur de Togbé-Anyi, pour émigrer vers le littoral, mais se séparèrent en traversant la zone marécageuse -le *Ko*- autour du lac Axè (Ou Ahémé). Ils s'établirent sur la côte entre le Mono et le lac Nokwé.

Les Xwéda -dont les véritables origines sont loin d'être élucidées- élirent domicile autour du lac Axè, à Guezen, puis s'étendirent vers Saxè et Gléhwé (Ouidah). Par la suite, quelques lignages émigrèrent à Glidji, dans le sillage du roi Assiongbon Dandjen du Genyi (royaume de Glidji), lors des conflits avec le Danhomé au cours de la seconde moitié du XVIIIè siècle.

Quant aux Xwla, ils s'avancèrent vers la mer et s'établirent à l'embouchure du Mono sous la direction de l'ancêtre Avlèkpon. Ils créèrent successivement, le long du Mono, Agome-Séva, Adamé, Agbanakin et enfin Xwlagan (Grand-Popo), sur la côte. Au début du XVIIè siècle, le peuplement xwla s'étendait sur toute la Côte des Esclaves, de la Volta à Gbadagri[2] ; ils furent

(1) Naguère appelés Pla et Péda (Popo pour les Européens)
(2) Entre la frontière du Bénin et la ville de Lagos.

Photo n° 15 : **Aja Kanoumabou, *anyigbafio* de Tado**

en effet à l'origine de la création des cités comme Aflao[1], Abrée[2], Xwlavixo[3], Glidji, Jeta, Jeken, Donoukpa[4], Ekpen[5] et Sèmè. A partir d'Agbanakin, devenue leur capitale, les Xwla pratiquèrent une politique impérialiste. Ils dominèrent toute cette région en y créant un véritable royaume côtier, ainsi que le confirmait en 1659 le RP José de Najara en visite à Allada : *"Le roi de Popo avait été autrefois un vrai empereur, car il percevait le tribut de plusieurs royaumes de cette côte qui se sont actuellement levés contre lui"*.

---

(1) Ou Aplao (aujourd'hui frontière du Ghana et du Togo).
(2) Site d'Agbodrafo.
(3) Site de la future ville d'Aného.
(4) Site de la future ville de Cotonou.
(5) Où aboutissaient au XVIIIè siècle les caravanes venant d'Oyo.

Cette expansion n'a pourtant été possible qu'après que les Xwla eussent rejeté avec succès l'autorité de Tado. Les rois d'Agbanakin avaient mis sur pied un appareil gouvernemental pour s'occuper de l'administration du royaume. Les plus importants postes étaient détenus par le *kpamegan* ("ministre des traditions de la cour" : chef du protocole), le *togan* (ministre des eaux) et le *gbéto* ou *gbétodèyè* (ministre des forêts).

Les Xwla et les Xwéda vivaient de pêche, mais surtout de la vente du sel[1] -dont le grand marché était Xwlagan, par où il était convoyé à travers le Mono vers Tado et les régions environnantes- et des perles -*fouti*- extraites localement ; ces perles, très recherchées -les fameuses pierres d'aigry, d'acori ou de Popo-, rendirent la région célèbre.

4. Les rois de Tado

De la confrontation et de l'analyse des diverses sources, il ressort que, dans l'état actuel des recherches, la liste "chronologique" des rois de Tado pourrait en fait s'établir comme suit : Togbe-Anyi, Baja, Soji, Foufoulili, (....), Kpondjin, (...), Asimadi, (...), Kpengblin, Katon, Tosogbe, Atanvon, (...), Akpamagbo (?), Mavon (?), Vivi, Atsidekou, Alowou, Kpoyizou, Alokpeto, Kanoumabou[2].

II - LA CITÉ-ÉTAT DE NOTSÉ

1. Les origines

Le royaume de Tado a été affecté par de sérieux bouleversements au début du XVè[3] siècle car, au cours de cette période, se déroulèrent d'importantes migrations, qui aboutirent à la fondation d'Allada, au sud-est, et à celle de Notsé, à l'ouest. Les causes de ces exodes, mal connues, sont souvent rattachées aux conflits politiques relatifs à la succession au trône ou à la recherche d'espace vital. Les traditions de Notsé, dans leur grande majorité, rapportent que les ancêtres fondateurs n'auraient passé qu'un bref séjour à Tado, préférant aller fonder leur propre ville plus loin, libre de toute attache.

Le groupe des migrants aurait quitté Tado sous la conduite du chasseur Afotsè ou Ndétsi, ou encore de l'ancêtre Noin ou Da, selon les versions. Les migrants traversèrent la région forestière en direction de l'ouest, sur près de soixante-dix kilomètres à vol d'oiseau, avant de s'arrêter à Tako, sur le site de la future ville de Notsé, après avoir franchi le Mono et le Yoto. Ils élirent domicile auprès des habitants de Tégbé déjà présents sur les lieux.

---

(1) Ce sel était extrait, selon une méthode artisanale, de la terre saumâtre des régions marécageuses de la côte, principalement dans les zones de Djéta et Djégbadji.

(2) Les (...) indiquent une importante interruption dans la liste ; les (?) signalent l'absence de garantie dans l'ordre de succession. Les six derniers noms (les rois qui se sont succédé depuis le déplacement de la capitale à Tohoun jusqu'à nos jours) sont dans l'ordre chronologique.

(3) Il est très difficile, on s'en doute, de trouver des repères chronologiques fiables en l'absence de documents écrits. Le début des mouvements migratoires vers Allada et Notsé a été fixé au XVè siècle sur la base des investigations concernant le début de l'occupation du site d'Allada par les Agasouvi. Les éléments pris en compte pour cette analyse sont, d'une part, la liste des rois d'Allada-Togoudo et, d'autre part, le premier document écrit faisant mention du même royaume par trois missionnaires portugais en poste dans la ville de Bénin (Nigeria actuel) en 1593.

2. La formation de la cité et les quartiers de Notsé

Très vite, le petit hameau prit de l'importance, avec l'arrivée de nouvelles vagues d'immigrants venues de Tado et de Dogbo[1]. De l'avis de certains informateurs, la population, très nombreuse, se répartissait, à l'apogée de la cité, en 36 quartiers. Ce nombre, s'il est exact, fut considérablement réduit après l'exode des Ewé : la plupart de ces quartiers, désertés par leurs habitants, se sont dépeuplés ; du coup les rescapés furent forcés de se regrouper autour du noyau ancien. Les quartiers originels, au nombre de sept, sont : Tégbé, Tako, Ekli, Agbaladomé, Anakpé[2], Adimè ; des quartiers et lieux publics désertés, on se rappelle encore : Wotségbéme[3], Soujaféme[4], Gbédékondji[5], la place du marché[6], Azakpodji[7].

3. La vie matérielle à Notsé

a) L'habitat et la vie quotidienne

De quelques dizaines d'individus peut-être à ses débuts, la population s'accrut par la suite dans d'importantes proportions par accroissement naturel et par immigration de lignages étrangers -tels les Dogbo- attirés par la renommée de la ville.

L'extension de l'habitat a incontestablement été plus importante qu'elle ne l'est aujourd'hui. Cet habitat, au sein de la ville (tout comme d'ailleurs à Tado), était constitué de petites concessions familiales, comprenant un ensemble de cases, parfois entouré d'une clôture en branchages ou en paille. Le sol des cases, dans les demeures des personnes aisées, était généralement pavé de tessons de céramique, décorés ou non. Mais plus répandue était la technique de damage du sol et de crépissage des murs à la bouse de vache ou à l'argile rouge, procédé peu coûteux et à la portée de toutes les familles.

Chaque concession comprend la case du chef de famille, plus grande et plus spacieuse que les autres, et une case par épouse. Les enfants en bas âge demeurent avec leur mère ; une fois adultes, ils construisent leur propre case au sein de la concession paternelle. Ils y résident fort longtemps, même après leur mariage, et ne la quittent généralement qu'à la mort de leur père, lorsque le frère aîné prend la direction de la lignée. Ils partent alors, avec leurs femmes et leurs enfants, fonder chacun leur propre concession un peu plus loin, mais toujours sur le domaine réservé au lignage.

Dans les cases, le mobilier, sommaire, comprend généralement le lit -une élévation en terre ou en bois sur laquelle est déroulée la natte-, les sièges et tabourets, taillés par des menuisiers ou simplement constitués de troncs d'arbres débités en rondins. L'essentiel des ustensiles est constitué de calebasses évidées et de récipients en terre cuite.

---

(1) Localité située entre Agbomé et Tado.
(2) Mais ce quartier est également désigné indifféremment sous les noms de Avizouha ou Alinou.
(3) Qui fut, semble-t-il, la résidence du roi Wotsé.
(4) C'était la grande place publique de la ville, au milieu de laquelle se dresse un grand baobab. Elle est située entre les quartiers Tako, Agbaladomé et Ekli. Les grandes assemblées plénières et les grands procès criminels y tenaient leurs assises.
(5) Quartier des forgerons, à l'emplacement de l'actuel hôpital.
(6) A l'emplacement du temple protestant.
(7) Au centre-ouest, aux pieds de l'enceinte.

Les vêtements en usage sont taillés dans l'*étsé*, sorte de toile obtenue à partir de l'écorce de l'iroko travaillé[1]. Le coton, dont les fils servent à tisser l'*aka*[2] , est également connu. Pour obtenir des étoffes de différentes couleurs, il suffit de teindre, soit les fils avant le tissage, soit l'*aka*, avec les techniques appropriées de la teinturerie -*aho*[3]-, techniques bien maîtrisées par des spécialistes souvent du sexe féminin.

L'*étsé* sert à confectionner les *adéwou*, sorte de tunique descendant parfois jusqu'aux genoux, la tenue quotidienne des hommes. Les grands pagnes d'apparat -*lokpo* ou *kente*-, signe de noblesse par excellence, demeurent l'apanage des souverains et des gens aisés.

La base de l'alimentation est essentiellement constituée de pâtes de céréales -moulues sur des meules en pierre- et de tubercules. Les produits de la chasse et de l'élévage (volaille, ovins, caprins) fournissent le complément protéinique.

b) Les activités économiques

Elles ne diffèrent pas non plus de celles qui sont en usage à Tado : agriculture, chasse et artisanat forment l'essentiel. De l'avis de nos informateurs, la fonte aurait été pratiquée à Notsé, à partir des cuirasses latériques ferrugineuses. Les fondeurs utilisaient, semble-t-il, des fourneaux de forme trapue, dont la hauteur n'excédait sans doute pas un mètre.

Les forgerons, installés à Gbédékondji, non loin de la place du marché, fournissaient aux autres corps de métiers les outils nécessaires dans l'accomplissement de leurs travaux. Aux cultivateurs, ils livraient les *kadran* ou *akadran*[4], sorte de longue lame en fer à l'extrémité parfois recourbée, servant à préparer le sol pour recevoir les semailles. Ils ravitaillaient les chasseurs en flèches empoisonnées, puis, à partir du XIXè siècle, en fusils fabriqués localement. Les échanges avec les marchands négriers sur la côte ayant en effet popularisé l'usage des fusils de traite dès la fin du XVIIIè siècle, les forgerons locaux ne tardèrent pas à les copier, face à l'ampleur de la demande des armées et des chasseurs. Il en existait deux variétés : le *tchakawim* et le *kavisè*, tous deux munis d'un bout de silex qui produit l'étincelle enflammant la poudre.

Les femmes de Tégbé, par contre, se sont spécialisées dans la fabrication des objets en céramique. Cette activité demeure encore de nos jours l'originalité des femmes de ce quartier, qui produisent ustensiles et objets d'art ou de culte avec des techniques éprouvées.

Grâce à ces multiples activités, la ville s'ouvrit largement aux échanges avec les différents centres urbains contemporains. De la côte, lui parvenaient différents produits, dont le plus important était le sel importé d'abord du pays xwla, puis, plus tard, de Kéta. Tado et la région akpafou lui fournissaient du fer. De la région d'Atakpamé, lui provenaient les esclaves domestiques. Le marché de Notsé, qui s'animait tous les six jours, réunissait un monde hétérogène de marchands ambulants venus des environs. Les commerçants de la ville se déplaçaient également en caravanes -pour des raisons évidentes de sécurité- pour se rendre aux grands marchés régionaux comme Tado, Tohoun, Atakpamé ou Tsévié.

---

(1) Le tronc de l'iroko était débité en rondins. A l'aide de bâtons, on frappait longuement sur l'écorce, qui se dilatait, puis se détachait du tronc. Séchée, elle était ensuite travaillée et devenait lisse et douce au toucher.

(2) Etroite bande d'étoffe qui sortait des métiers à tisser. On la désigne plus volontiers sous le nom d'*agbamévo*.

(3) L'indigo est la couleur la plus répandue.

(4) Le même outil est appelé *akradrakpui* à Tado. Il peut, à l'occasion, servir d'arme.

Photo n° 16 : **Danse de chasseurs en pays éwé (chasseurs armés du *"tchakawim"* : fusil fabriqué localement)**

Les transactions furent longtemps dominées par le troc, avant l'introduction des cauris dont l'usage fut généralisé dès le XVIè siècle à partir de la côte[1]. Cette prospérité accrut la renommée de Notsé dans toute la région et d'Elbée (voyageur français), lors de son passage sur la côte en 1669 -une période certainement postérieure à l'apogée de la ville-, à travers les informations recueillies sur place, nous en parle en termes grandiloquents : *"Le roi de ces terres est puissant et a bien du pays ; grand politique, il ne s'applique à rien d'autre qu'à rendre[2] les querelles et procès de son peuple ; ses voisins n'osaient lui faire la guerre à cause de sa puissance. L'on dit qu'il met facilement cinq cent mille hommes sur pied[3] et que la ville où il demeure est plus peuplée et plus grande que Paris."*

Mais cette prospérité et cette renommée, difficiles à rappeler à travers ces lignes, n'a cependant été possible que grâce à la solidité des institutions politiques et économiques mises en place par les lignages venus de Tado.

4. Les fortifications de Notsé

C'est dans ce contexte que furent érigées les fortifications autour de la ville. Il existe en fait deux enceintes fortifiées à Notsé : l'une, de taille moyenne -*Agbogbovi*- fut construite, semble-t-il, sous le règne de Da, le plus ancien souverain dont la tradition a gardé le souvenir, probablement au cours du XVè siècle. Elle servait, selon certains informateurs, à isoler le domaine royal au sein duquel n'étaient admis que les membres du clan royal. La seconde, "*Agbogbo*", englobait à la fois des secteurs habités et des champs de culture. Elle présente un

---

(1) De l'avis de certains informateurs, les négociants se servaient d'une certaine monnaie de pierre ; peut-être s'agit-il des *sokpé* ou "pierres de foudre".
(2) Régler.
(3) De guerre.

aspect irrégulier, avec des courbes concaves et convexes. Les traditions en attribuent unanimement la construction au roi Agokoli. Les vestiges de ces fortifications, encore imposantes après des siècles d'abandon, laissent supposer que leurs dimensions étaient réellement impressionnantes lors de leur édification, probablement au cours du XVIè siècle[1]. L'ensemble de ces vestiges se développe sur un périmètre d'environ 15 km[2] et englobe une superficie de 1470 ha. Leur épaisseur varie de 6 à 8 mètres et leur hauteur actuelle de 0 à 2,5 mètres.

5. Les institutions politiques

a) Les débuts du pouvoir centralisé

A l'arrivée des immigrants de Tado, le village de Tégbé était régi par un pouvoir théocratique contrôlé par le *mawouno*, grand-prêtre de la divinité *Mawou*. De l'alliance entre ces deux peuples, résulta le pouvoir politique à Notsé. Les futurs Ewé, attirés sans doute dans la région par l'existence de Tégbé, vinrent habiter Tako, probablement avec l'accord du Mawouno. Ce dernier conserva, vis-à-vis du pouvoir royal, des prérogatives qui se manifestent à travers le privilège quasi-exclusif d'introniser les rois de Notsé.

Photo n° 17 : **Les vestiges de l'enceinte de Notsé, vue partielle de l'intérieur**

(1) Le règne d'Agokoli et le début de la diaspora ont été fixés au cours de la seconde moitié du XVIè siècle sur la base de l'analyse de la liste des chefs d'Amoutivé (Asmis 1911), premier village créé sur le site de Lomé et le témoignage de l'un des informateurs de Spieth (1906 : 10) qui estimait (à la fin du siècle dernier) le temps écoulé depuis l'exode à plus de dix générations.

(2) Retenons, à titre de comparaison, que la grande enceinte de Benin-City a un périmètre de 4 à 5 km et que l'ensemble des remparts s'étend sur 20 km.

De Tako, où il s'était d'abord installé, le lignage royal alla ensuite s'établir sur une colline, Dakpodji (La "colline de Da"), à environ cinq cents mètres de là. Le roi, choisi dans ce lignage, dirige la petite agglomération, qui ne comprenait que trois quartiers : Tako, Ekli et Dakpodji. Tégbé était alors distant d'environ deux kilomètres.

b) Le *mawoufia*

A Notsé, le souverain porte plusieurs titres : *anyigbafia*[1], *mawoufia*[2] ou *homefia*[3] , traduisant chacun son état et ses fonctions. Ici comme à Tado, le souverain détient un pouvoir purement nominal : il règne, mais ne gouverne pas. L'influence de ses conseillers, pour la plupart membres du clan royal, ne semble pas avoir été aussi prépondérante qu'à Tado.

Le rituel en usage à la cour des rois de Notsé demeure pour l'essentiel une copie presque conforme de ce qui se pratique à Tado :

* Confinement du souverain dans ses appartements (de là son titre de *homefia* : "le roi de la chambre") ;

* Interdiction de toucher tout objet tranchant, car, s'il lui arrivait par mégarde de blesser n'importe quel être animé, ne fut-ce que le ver de terre le plus insignifiant, il en résulterait de graves dangers pour la communauté. Dans de pareils cas, il faudrait alors accomplir certains rites spéciaux, afin de conjurer le mauvais sort qui, sans ces cérémonies propitiatoires, ne manquerait pas de s'abattre sur la ville. De ce principe découle également un autre interdit étendu à toute la ville : le sang humain ne doit jamais souiller le sol. Ainsi, si d'aventure un crime de sang est commis dans la ville, il faut effectuer des rites de purification auprès des divinités tutélaires de la cité afin de calmer leur colère et déjouer les malheurs.

* Ceux qui l'approchent (épouses, domestiques vivant dans son entourage immédiat et conseillers) ne le font qu'en se couvrant de poussière.

* Aucun homme ne doit le regarder de face, ni lui adresser directement la parole, si ce n'est le dos tourné et courbé à genoux.

De l'observance stricte de ces interdits dépend l'efficacité du pouvoir du roi sur le plan surnaturel. La puissance mystique de l'*anyigbafio* réside en effet essentiellement dans le *"pouvoir de faire tomber la pluie à volonté"*, donc d'assurer la fécondité du sol, et partant, de tous les êtres animés, en éloignant les risques de malheur. De là découlent le caractère théocratique du pouvoir et la renommée des rois de Notsé, renommée qui survécut dans la mémoire collective des Ewé de la diaspora.

c) L'investiture des rois de Notsé

Les cérémonies d'investiture avaient lieu en deux étapes :

---

(1) *Fia* signifie roi ; le même terme se retrouve chez les Aja et les Guin sous la forme *"fio"*. L'*anyigbafia,* c'est le roi (prêtre) de la terre.

(2) Littéralement : *roi de mawou* ; allusion au fait que les cérémonies d'intronisation, présidées par le mawouno, se déroulent sous l'égide du dieu Mawou, dont le culte sera rattaché à la royauté.

(3) Littéralement : *"roi de la chambre"* : allusion à sa réclusion à vie dans son palais.

* Dès le choix du nouveau roi, une délégation, conduite par le *mawouno*, se rend en pèlerinage au sanctuaire de la célèbre divinité Nayo Friko, à Dikpéléou, en pays adélé. Sur leur demande, des rites y sont célébrés afin que le règne du nouveau souverain soit placé sous le signe de la paix et de la prospérité. Selon la croyance populaire, le *mawouno* ramène de ce sanctuaire les pouvoirs magiques qui rendront le futur *mawoufia* puissant et respecté.

* Les cérémonies du sacre débutent dès le retour des messagers de l'Adélé. Elles se déroulent à Dakpodji, à l'emplacement de l'ancienne concession royale, et sont présidées par les notables du quartier Tako, de concert avec le *mawouno*. Le futur souverain y effectue une retraite de seize jours, au cours de laquelle les notables et les grands prêtres des divinités le préparent, l'initient à son futur rôle et surtout lui confèrent les pouvoirs magico-religieux qui le rendront maître des forces occultes de la nature. Au cours de ces cérémonies, il subit au visage certaines scarifications -*akaba*- qui ne doivent par la suite être vues que par les personnes de son entourage immédiat.

6. L'organisation politique et administrative

a) L'administration centrale

Notsé fut une cité-État, dirigée par une administration hiérarchisée qui canalisait les attributions de chaque responsable, du chef de famille aux plus hauts dignitaires du conseil royal. La base de cette organisation administrative était le quartier, qui réunissait un certain nombre de lignages. La cellule sociale de base du quartier (*komé*) est donc le lignage (*pomé*), qui intègre un certain nombre de familles descendant ou se réclamant d'un ancêtre commun. Chaque lignage est dirigé par ses patriarches, au sein desquels le plus vieux (ou le plus influent), tient lieu de chef du lignage. A la tête du quartier règne le chef de quartier, choisi suivant sa personnalité et son influence parmi les chefs de lignage. Il peut cependant être directement nommé par le roi dans les moments de crise. Il dirige le quartier assisté du conseil des *améga* -les anciens, les notables, les "grands"- au sein duquel se trouvent réunis tous les chefs de lignage et autres personnalités éminentes du quartier. Au plus haut niveau, ces chefs de quartier -*koméfia*- sont regroupés au sein du conseil royal, le *fiaha* -littéralement : assemblée du roi- qui préside aux destinées de la ville, de concert avec les princes du lignage royal.

Cette structure pyramidale de la hiérarchie politique sériait les attributions et responsabilités à chaque niveau. Au chef de lignage -poméfia[1]- incombait la tâche de diriger les différentes cellules familiales de son lignage. A lui donc de juger et régler les différends familiaux, d'organiser les fêtes (mariages, funérailles etc.), de présider les cérémonies du culte des ancêtres, bref d'être responsable de son groupe devant la société. La juridiction du chef de quartier représente une instance supérieure. De sa compétence relèvent les problèmes concernant l'ensemble du quartier. A lui de régler les conflits qui peuvent surgir entre les lignages de son quartier, de juger et condamner les coupables de délits tels que le viol, le brigandage, l'adultère, etc. Il lui revient en outre de défendre les intérêts de son quartier au sein du conseil du roi.

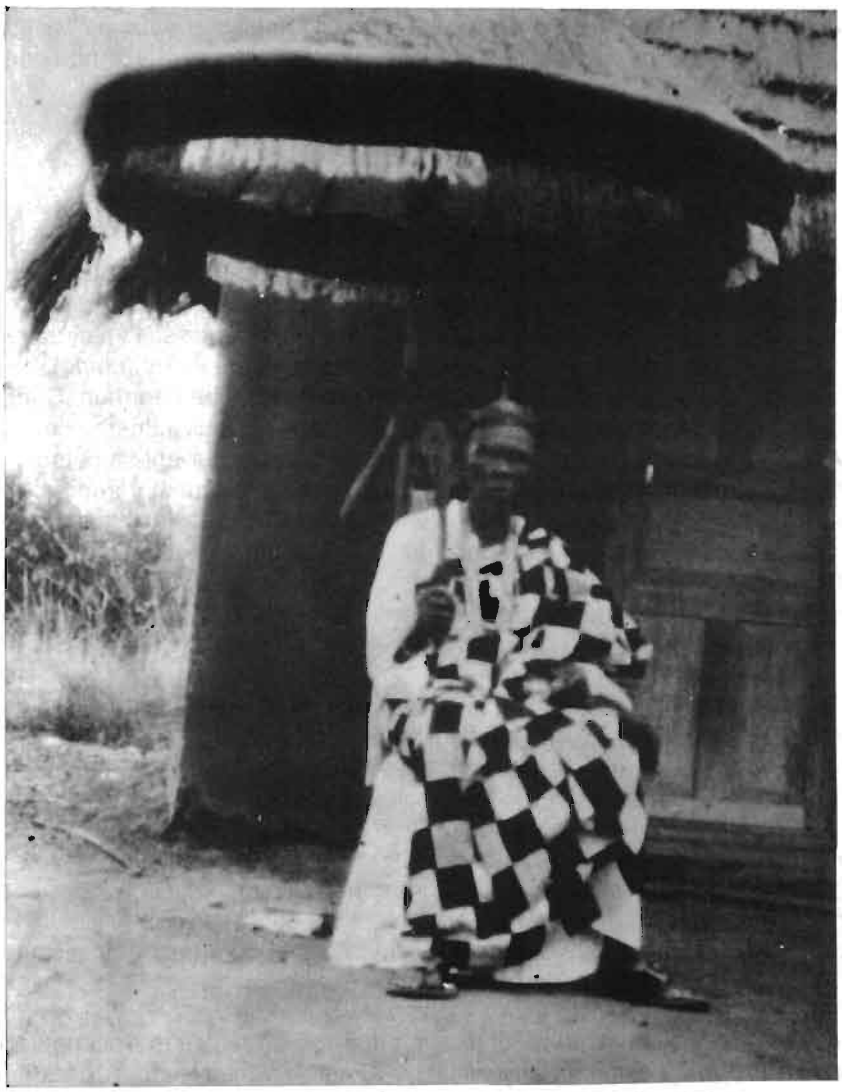
Ce conseil (*fiaha*) constitue la juridiction suprême de la cité. Il s'occupe à la fois des questions administratives, policières et judiciaires. C'est le véritable gouvernement, dont les membres contrôlent toute la ville. Ceux-ci, véritables fonctionnaires, veillaient à la bonne marche

---

(1) A ne pas confondre avec le *homéfia* (de homé = chambre), autre titre de l'*anyigbafia*.

du système. Ils étaient en outre les yeux et les oreilles du conseil en ville. Cet organe s'occupait également des affaires délicates que lui transmettaient les chefs de quartier, ainsi que des crimes de sang. Les grandes séances judiciaires se déroulaient à Soujafémé, la grande place publique. Le conseil dirigeait enfin la politique étrangère de la ville en nouant et défaisant les traités avec les peuples voisins amis ou ennemis et en décidant de la paix ou de la guerre au nom de la cité. Le roi était obligé de tenir constamment compte des avis de cet aréopage, car sans lui il n'était rien. Les messagers du roi, chargés des missions diplomatiques (en ville ou à l'extérieur) ou d'informer la population sur les décisions du conseil, étaient choisis dans le quartier Wobédomé.

Photo n° 18 : **Alidjinou, dernier *anyigbafia*[1] de Notsé**



(1) Il ne fut en fait que régent.

b) Le service royal

Le service royal est également calqué sur cette organisation administrative. Le palais royal est l'objet des soins les plus attentifs, chaque quartier ou lignage devant satisfaire les besoins du roi dans un domaine précis. Ainsi, il revenait :

* aux Agbalésiawo, du quartier Sabakomé, de fournir les épouses royales ; le roi est en effet tenu, même marié avant son intronisation, de prendre une nouvelle épouse, qui devenait la reine ;

* aux habitants du quartier Atitédomé de tisser ses pagnes ;

* à ceux de Kougbé, l'honneur de lui pratiquer les scarifications rituelles -*akaba*- au visage ;

* à ceux d'Adimè, de lui fabriquer ses sandales en cuir...

Toute la population se chargeait en outre du devoir de pourvoir le palais royal en denrées alimentaires, collectées et convoyées au palais par les notables du quartier Wobédomé. Les premières récoltes étaient systématiquement offertes au roi, qui procédait aux cérémonies de *Dzawouwou*[1]. Le souverain disposait aussi d'immenses domaines cultivés et entretenus par les populations, et dont les produits servaient également à l'entretien de la cour royale.

Ainsi libéré des soucis matériels quotidiens, l'*anyigbafia* pouvait se consacrer entièrement à ses tâches ésotériques, son intronisation lui ayant conféré le statut du grand-prêtre de tous les cultes de la cité.

7- Les avatars de l'histoire de Notsé

Il est pratiquement impossible, de nos jours, de reconstituer ne serait-ce que par bribes, l'histoire des rois de Notsé ; la raison profonde réside dans le bouleversement de la royauté au cours des siècles par des événements majeurs qui ont, lentement, mais sûrement, fini par laminer les traditions et coutumes relatives à l'institution royale dans l'esprit des notables[2].

Les institutions politiques de Notsé ont en effet été ébranlées à trois reprises. La première fut un coup de force sanglant perpétré par Da, le (ou l'un des) premier(s) souverain(s) de la cité, qui, pour léguer le pouvoir à son fils, organisa l'assassinat de tous les ayants droit dans un gigantesque incendie, qui détruisit Dakpodji. Ce coup de force aboutit à l'avènement d'une nouvelle dynastie et à l'abandon du quartier royal, qui ne sera jamais reconstruit. La seconde fois fut le règne d'Agokoli, roi révolutionnaire qui voulut innover en essayant de briser les coutumes et interdits qui faisaient du souverain l'otage de ses conseillers. Les conséquences de cette tentative furent la dispersion des Ewé et, comme corollaire, une redéfinition du rôle politique de l'*anyigbafia* dans le sens d'un contrôle plus strict de son action par l'instauration de la "règle des trois ans" : dorénavant, les *anyigbafia*, choisis de préférence âgés, ne règneront plus que trois ans, au bout desquels ils devaient disparaître, d'une mort rituelle.

---

(1) Offrande des prémices des récoltes aux divinités tutélaires de la ville.
(2) La dernière intronisation d'*anyigbafio* remonte à plus d'un siècle.

Photo n° 19 : **Komédja, premier *yovofia* de Notsé**

Cette charge étant devenue alors redoutable, les princes pressentis s'enfuyaient et ne revenaient en ville qu'après l'investiture d'un nouveau souverain. Il fallait donc user de subterfuge pour obliger l'élu à accepter l'intronisation. Cette pratique se poursuivit sans interruption de la fin du XVIè siècle[1] jusqu'à l'avènement d'Ajayito, dans la seconde moitié du XIXè siècle. En dépit de la marque du sceau royal[2], Ajayito refusa de se soumettre à la coutume. Devant cette détermination, les notables furent contraints de supprimer la règle des trois ans en renouant avec les anciennes pratiques, permettant au souverain de régner jusqu'à sa mort naturelle.

Le dernier bouleversement, qui fut fatal à l'institution royale, advint également au cours du règne d'Ajayito ; ce fut l'arrivée des colonisateurs, en l'occurrence les Allemands, qui nommèrent pour leur propre commodité -le *mawoufia* ne pouvant sortir de sa concession- un chef qui représenterait la population auprès de l'administration coloniale. Les conséquences de cette nomination furent catastrophiques pour le souverain. L'administration coloniale ayant

(1) Période probable du règne d'Agokoli.
(2) Par l'argile blanche (*éhé*), dont on se sert dans diverses cérémonies traditionnelles.

complètement occulté le pouvoir traditionnel, le *yovofia*[1] finit, au fil des décennies, par prendre plus d'importance aux yeux de la population locale que le *mawoufia*, qui fut presqu'entièrement délaissé, voire méprisé par ceux-là mêmes qui l'avaient installé roi. On ne se souvient de lui que lorsque des calamités -sécheresse ou épidémie- s'abattent sur la ville. Il est alors consulté pour accomplir les rites nécessaires afin de changer le cours des événements et rendre le sort plus favorable.

Mais plus rien n'était comme auparavant. Abandonné par toute la population qui, autrefois, assurait sa subsistance, le *mawoufia*, poussé par la nécessité, dut sortir au grand jour pour aller cultiver ses champs et vaquer à ses occupations personnelles. Ayant ainsi transgressé les plus terribles interdits ancestraux, le souverain perdit du coup, aux yeux des foules, la puissance magique que lui conférait son intronisation. L'institution, vidée de sa substance, demeure certes, mais ne revêt plus de signification. C'est ainsi que, après la mort d'Ajayito, son fils Tsèvi assura la régence, mais ne fut jamais intronisé jusqu'à sa mort. Il fut remplacé par Alidjinou, qui "règna" de 1962 à 1990, date de sa mort, sans avoir été non plus intronisé. Le véritable problème, c'est qu'il n'y a plus aucun notable capable de se rappeler dans le détail les rites essentiels que doivent subir les élus, la dernière intronisation, celle d'Ajayito, ayant eu lieu il y a maintenant plus d'un siècle.

8. Les rois de Notsé

a) L'élection rotative et ses avatars

Les nombreuses crises qui ont jalonné l'histoire de la cité ont bouleversé les institutions politiques, à tel point qu'il est pratiquement impossible, de nos jours, de dresser une liste cohérente des rois de Notsé. La difficulté s'accroît du fait de la succession est devenue rotative à une période non encore déterminée avec précision. Elle passait donc alternativement dans les trois quartiers Anakpé, Ekli et Agbaladomé : les souverains y étaient choisis à tour de rôle dans les familles princières. On peut néanmoins reconstituer une liste de noms à partir de ceux évoqués dans les traditions.

b) Esquisse d'une chronologie relative des rois de Notsé.

- entre le début du XVè et la fin du XVIè siècle, auraient probablement régné : Da, Manyamé, Dakpé, Ago, Akoli *alias* Agokoli[2].

- entre le début du XVIIè et la fin du XVIIIè siècle : Asiga, Vito, Sroukpé, Sijé, Wotsé, Akpapou, Aloko, Agbodovi[3].

- aux XIXè et début du XXè siècles : Egou, Otekpeh[4], Kpovenyi, Klou Zankou, Agbasodénou (*alias* Kpojéga ?), Ajayito, Tsévi, Alidjinou[5].

---

(1) Littéralement "chef des Blancs" (sous-entendu, nommé par les colonisateurs, par opposition au *mawoufia*). Ce type d'usurpation a été fréquent dans tous les systèmes coloniaux.
(2) Seuls les deux derniers noms sont classés dans un ordre chronologique certain.
(3) Idem.
(4) Bien que son nom soit absent de la tradition, il est mentionné par Robertson (1819).
(5) Seuls les trois derniers noms se rangent dans l'ordre chronologique. Il est à remarquer que les deux derniers ne furent que des régents.

III - LA DIASPORA EWE

1. Le règne d'Agokoli

Agokoli succéda à son père Ago. Lui-même se prénommait Koli. Au nom de son père, il ajouta le sien et se fit appeler Agokoli. Tel que le dépeignent les traditions, Agokoli fut avant tout un souverain énergique et dynamique, qui sut réellement s'imposer en faisant fi de certains interdits et coutumes qui devaient le gêner dans l'exercice de sa fonction, du moins telle qu'il la concevait lui-même, et non à travers les arguties de ses notables.

Il est indéniable que le règne d'Agokoli se déroula sous le signe du conflit :

* Conflit d'autorité à l'intérieur de la ville, où Agokoli voulut sortir du cadre traditionnel dans lequel restait confinée la royauté, en intervenant personnellement dans la conduite des affaires de la cité contre l'avis de ses conseillers ; de là une levée de bouclier unanime, qui contribua à son isolement vis-à-vis de la population.

* Conflit aggravé par la décision du roi d'imposer la construction des fortifications, de dimensions phénoménales -en raison des conditions techniques- pour l'époque. La population, mobilisée pour accomplir ces travaux dans des conditions extrêmement pénibles, soumise à rude épreuve, dut manifester ouvertement son hostilité, soutenue par les chefs de clans, déjà en fronde ouverte contre le roi.

Ce fut justement la construction de cette enceinte qui poussa Agokoli à sortir de sa réserve, du rôle qui lui était imparti par la coutume. Il semble en effet que les gérontes de la ville se soient farouchement opposés dès le début à ce projet, craignant que l'érection d'un tel ouvrage n'aboutisse à un contrôle plus sévère du roi sur la cité. Ils durent alors invoquer toutes sortes d'interdits religieux pour l'en dissuader. Mais rien n'y fit : Agokoli décida de faire fi de ces objections, et le conflit empira.

Devant l'opposition systématique et stérile de ses conseillers, Agokoli prit les mesures énergiques qui s'imposaient. Il évinça tous les notables hostiles à sa politique et s'entoura de personnalités plus jeunes, plus dynamiques, mais aussi plus dociles et favorables à son projet. Agokoli brisait du même coup tous les interdits liés à sa fonction, en donnant une tournure résolument nouvelle à son règne. De ce sacrilège, de ce refus de se conformer à la tradition de ses ancêtres, naquirent toutes sortes de récits désobligeants à son endroit, le noircissant à souhait et le présentant aux générations futures comme un exemple pernicieux à ne pas suivre. Aussi les récits se rapportant à Agokoli ont-ils pris, la plupart du temps, un caractère de légende noire : le personnage légendaire d'Agokoli y est dépeint comme un roi singulier, violent, tyrannique et cruel[1].

Cette légende, alors en vigueur chez les Ewé de l'ouest, fut transcrite au début du siècle

---

(1) Il est évident que s'il avait réussi à imposer son pouvoir (comme le firent ses lointains cousins de la dynastie d'Agbomé), Agokoli serait vénéré aujourd'hui comme un glorieux fondateur. Son aventure est fondamentalement l'échec de la tentative d'une nouvelle forme politique, plus centralisée, dont les Ewé se détournèrent définitivement. L'exactitude des faits narrés par la tradition a beaucoup moins d'importance que leur signification historique : le rejet de l'État, coupure majeure de l'histoire éwé (et différence essentielle avec le peuple fon, pourtant proche parent, qui, lui, accepta l'autorité autocratique de ses rois).

par les pasteurs allemands, et popularisée par la traduction française du RP Kwakumé en 1948. Elle a, depuis lors, été reçue comme tradition irréfutable par tous les Ewé, qui ont retrouvé (ou trouvé) en elle leur identité.

Quoiqu'il en soit, le règne d'Agokoli marqua profondément son temps, et son souvenir perdure dans la mémoire collective des Ewé comme le premier responsable des différentes migrations qui prirent pour point de départ Notsé, et aboutirent à l'occupation du pays éwé actuel.

2. L'occupation du pays éwé

a) L'exode

Des nombreuses traditions véhiculées sur la façon dont les Ewé ont pu s'échapper de Notsé, il ressort clairement que se présentent deux types distincts de migrations :

* L'exode massif qui, selon les traditions, se serait déroulé à l'insu du roi , par le percement nocturne du rempart d'argile, pendant que les tambours distrayaient la garde royale ; il est cependant hors de doute qu'il n'a pu s'opérer, pour l'essentiel, qu'avec le consentement implicite des autorités de la ville. Y prit part un certain nombre de lignages -qu'il nous est impossible de déterminer et d'identifier- dont celui des Dogbo[1].

* Les départs ultérieurs, qui s'effectuèrent avec le consentement d'Agokoli (ou de ses successeurs) après que la fuite des opposants eut été découverte. Certaines familles furent autorisées à aller rejoindre leurs chefs exilés ; d'autres quittèrent la ville à la recherche de terres arables. Cette saignée dut s'étaler sur la fin du XVIè et tout au long du XVIIè siècle, paralysant lentement la ville qui, vers la fin du XVIIè siècle (ou peut-être plus tardivement), se trouve réduite à l'état de bourgade. Il semble à peu près certain que les Ouatchi, les Léklébi, les Danyi, les Houdou et les Blakpa firent partie de cette seconde vague, car leurs traditions lient leur exode à une période de famine au cours de laquelle Agokoli aurait permis à leurs ancêtres de s'exiler afin de trouver ailleurs des terres plus fertiles à exploiter.

Cette distinction sera pourtant abolie par la suite dans l'esprit des exilés, qui finirent par identifier toutes les migrations à celle de la première vague. Aussi, à quelques variantes près, le récit de la dispersion demeure-t-il le même dans toutes les communautés éwé, tant la version populaire -celle de la première vague- a supplanté les traditions individuelles de chaque groupe, s'imposant dorénavant comme la seule version officielle de l'exode, véhiculée comme telle par la littérature en langue éwé mise au point dans la seconde moitié du XIXè siècle par les missionnaires protestants.

Une fois sortis de la ville après avoir percé l'enceinte[2], tous les fugitifs auraient pris la même direction, sans destination précise. La plupart des versions citent Gamé, au sud de Notsé, comme la première halte commune après le départ. De Gamé, les fugitifs se scindèrent par la suite en trois groupes principaux suivant leurs affinités et leurs alliances lignagères, chaque groupe s'engageant dans une direction différente afin de déjouer avec plus de sûreté les

(1) Les futurs Anlo de la côte, dont les chefs, Sri et Wenya, auraient été les meneurs de la fronde contre le roi.

(2) L'archéologie prouve que cette enceinte n'a probablement jamais été achevée. Mais le mythe du "percement de la muraille", fort de sa valeur poétique, s'est imposé dans les mémoires.

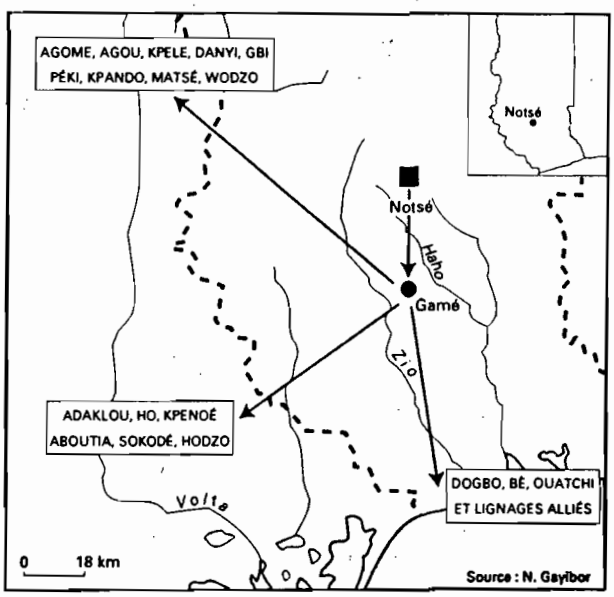
poursuites éventuelles d'Agokoli :

- L'un prit la direction du sud, vers la mer,
- le deuxième, celle du sud-ouest, vers les rives de la Volta,
- le troisième, celle de l'ouest et du nord-ouest, vers les hauteurs des monts du Togo.

b) Les phases de l'occupation du pays éwé

On peut distinguer essentiellement deux phases de l'occupation du territoire. La première aboutit à la création de grands centres régionaux tels que Tsévié, Bè, Togo[1], Keta, Anloga, Ho, etc ; la seconde donna naissance aux innombrables villages et sous-groupes qui ont essaimé dans toute la région entre les fleuves Mono et Volta sur une profondeur d'environ 150 à 200 km à partir de la côte.

Carte n° 22 : **Les migrations issues de Notsé**



Bien évidemment tous les clans et lignages originaires de Notsé disposent de chacun leur propre version de la migration qui les a conduits dans leur actuel habitat. Il existe toutefois un mécanisme classique commun à tous les groupes : l'ancêtre conducteur, souvent décrit comme un chasseur émérite doué de pouvoirs surnaturels, après des péripéties riches en prodiges, s'installe avec les siens en un lieu généralement désigné sous le nom de *Apédo* ou *Apédomé*[2]. Examinons, à la lumière de cette analyse, les péripéties vécues par les trois principaux groupes constitués à Gamé.

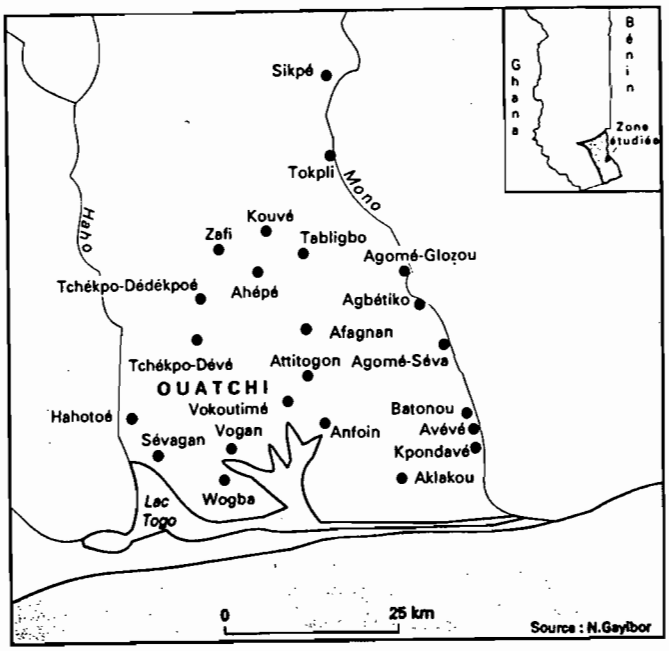
---

(1) Futur Togoville.
(2) De *afé* : "patrie", "pays natal" ; et *do* : "trou", "enceinte" ; *mé* : "dans", "chez".

* Le groupe du Sud

Il est dominé par les Dogbo et les lignages apparentés, sous la conduite de Wenya et de son neveu Sri. Après plusieurs éclatements donnant naissance à Gapé, puis à Tsévié et à leurs dépendances, Wenya et les siens poursuivirent leur route vers le sud. Ils gagnèrent directement la côte à Evétoko (à l'embouchure de la Volta), d'où ils occupèrent toute cette zone côtière entre la Volta et Aflao. Ce sont les Anlo, dont les plus importantes agglomérations sont Anloga, Kéta, Atsiamé, Avéno, Dzodzé, Fényi, Kliko, Wéta, Afifé (sanctuaire de la divinité Nyigblen), Anyako, Agbozomé, Mafi, Agavé..., aujourd'hui au Ghana. Les Ouatchi du Sud-Est du Togo, participaient, pour l'essentiel, à ce groupe. Mais certaines traditions affirment qu'ils auraient quitté Notsé plus tardivement, à l'occasion d'une disette, avec l'assentiment d'Agokoli.

Carte n° 23 : **Zone de peuplement ouatchi**

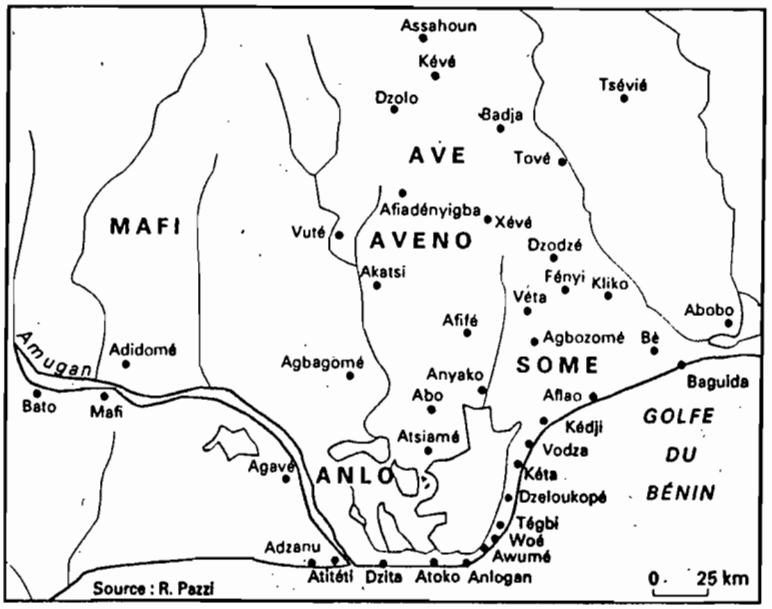


* Le groupe du Sud-Ouest

Ce groupe, conduit par l'ancêtre Aso Afédé, donna naissance aux communautés Asogli, Akoviéfé, Kpénoé, Hodzo, Sokodé, Adaklu.

Quant aux Adaklou, ils sont composés de trois lignages apparentés qui s'enfuirent de Notsé sous la direction de leurs ancêtres respectifs, Hosu, Akala-Sofoe et Dzantia. Ils passèrent un séjour prolongé à Wédzéfé, avant de camper sur les bords de la rivière Logbota, près du mont Adaklou.

Carte n° 24 : **Zone de peuplement éwé du Sud-Ouest**



* L'occupation des régions du Nord-Ouest

Dans cette zone d'occupation, les migrants ont dû surmonter plus d'obstacles et de difficultés que les autres groupes. Cette région sera occupée par un groupe hétérogène comprenant en son sein les ancêtres fondateurs de Gbi, Péki, Alavanyo, Kpando, Kpalimé, Agomé, Agou, Vè, Logba, Savi, Dzolo, Kpédzé, Matsé, Wodzé, etc. Quant aux Agomé, ils se répartissent en cinq cités : Agomé-Tomégbé, Agomé-Yo, Agomé-Kousountou, Agomé-Kpodzi et Agomé-Kpalimé.

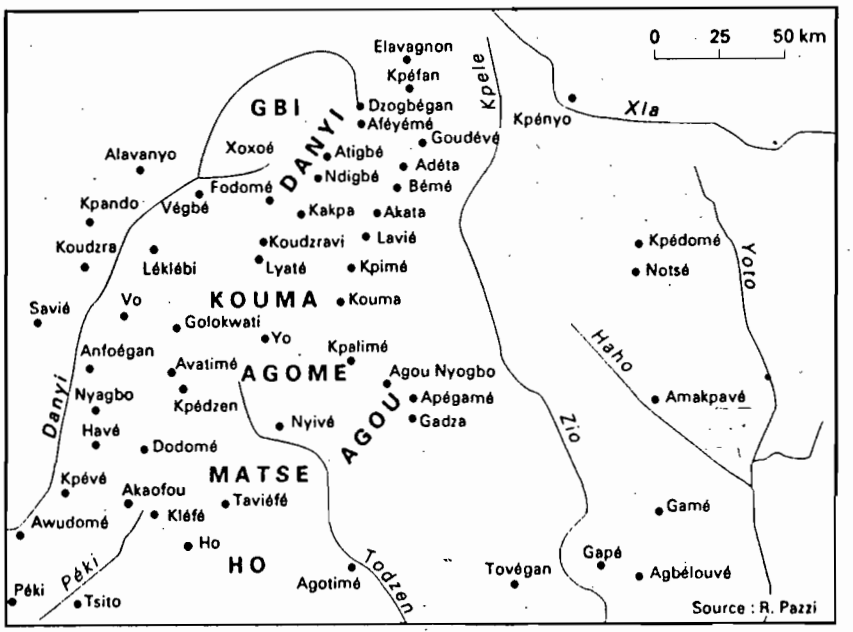
Les Aguawo choisirent pour leur part d'occuper le sud des Agomé, sur les contreforts du mont Agou, et essaimèrent dans les régions alentours en plusieurs groupes.

Les Kpélé se séparèrent de leurs compagnons de route aux abords du Todjin, s'éloignèrent vers le nord au pied du plateau de Danyi, à Novifé, avant de s'égailler en une trentaine de hameaux dont les plus importants sont Bémé, Tutu, Atimé, Tsiko, Adéta, Konda, Govié, Dugba, Agudévé, Hovié, Tsavié, Avého, Agoté, etc., dans la région qui porte leur nom.

Telles furent, approximativement, les principales étapes de la colonisation de cette zone par les Ewé émigrés de Notsé au cours des XVIè et XVIIè siècles.

En résumé, il est donc établi qu'à travers l'aire ajatado, un peuplement ancien, solidement installé sur place depuis au moins le Néolithique, fut graduellement submergé à partir du XIè siècle par des vagues d'immigrations successives en provenance de l'est, probablement du pays yorouba. Le peuple aja tire ses origines de la vie en symbiose de ces deux éléments. Des Yorouba, les Aja ont hérité l'organisation de l'espace en cités royales. Les grandes villes comme Tado, Allada, Notsé, Ouidah, Agbomé, Hogbonou et, dans une moindre mesure, les divers établissements créés par les clans issus de Tado, jouèrent, à l'instar des grandes métropoles yorouba, le rôle de pôles d'attraction véritablement actifs dans leurs zones respectives.

Carte n° 25 : **Zone de peuplement éwé Nord-Ouest**



La fondation de Tado, probablement au cours du XIè siècle, marqua le début de la civilisation ajatado. Elle s'élabora patiemment deux ou trois siècles durant, puis commença à essaimer dans les régions circonvoisines. Allada[1] et Notsé verront le jour au cours du XVè siècle, puis le mouvement s'accélère : un siècle plus tard, ces deux métropoles éclatent, engendrant à leur tour une série de métropoles régionales qui les éclipseront définitivement comme elles avaient, elles aussi, supplanté Tado.

Au début du XVIIè siècle, alors que les contacts avec les Européens vont s'intensifier et donner une tournure résolument nouvelle à la région, les grandes métropoles historiques du pays aja n'étaient plus en mesure, politiquement, de se faire entendre. La relève sera alors assurée par Anloga, Allada, le Danhomé et, au Togo, un groupe allochtone, les Guin du Genyi, qui occuperont le devant de la scène au cours des derniers siècles précédant la période coloniale.

(1) D'où d'autres essaimages aboutissent à la fondation des royaumes du Danhomé et de Porto-Novo.

Chapitre 6

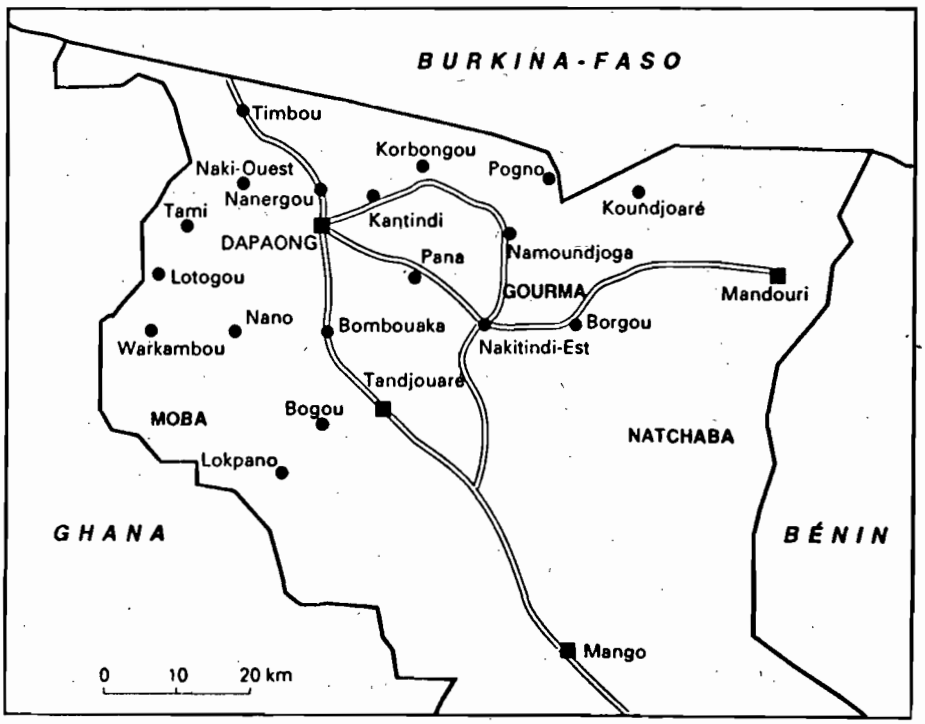
L'INSTABILITE SOCIO-POLITIQUE DU GOURMA ET SES CONSÉQUENCES SUR LE PEUPLEMENT DU NORD-TOGO

I - DES TRADITIONS MIGRATOIRES EN PROVENANCE DE NOUNGOU

La plupart des populations de la région des Savanes au Togo donnent le pays gourma (sud-est du Burkina Faso actuel) comme leur lieu d'origine ou de provenance. C'est le cas de tous les clans fondateurs et détenteurs du pouvoir dans les chefferies gourma, mais aussi d'une bonne partie de celles du pays moba. Noungou (Fada N'Gourma) et les localités environnantes sont souvent citées comme lieux d'origine ou de départ. Les causes de ces migrations sont diverses :

1) Causes politiques : cas des fondateurs ou des détenteurs du pouvoir à Korbongou, Pana, Bidjenga, Nakitindi-Est. Il s'agit de conflits dynastiques de succession ou d'investiture à une quelconque charge, de préséance, etc. Sont en cause les groupes suivants :

Carte n° 26 : **Les chefferies de la région septentrionale (Gourma-Moba-Mamproussi-Mossi)**



* le clan Kankpénam (ou Kankpouénam) à Korbongou, à Bogou ;
* le clan Nagbam de Pana, venu de Djabongué ;
* le clan Noum de Bidjenga, venu de Noungou ;
* le clan Djatib venu de Djabongué à Nakitindi-Est.

2) Les mobiles économiques sont plus rares : recherche de bonnes terres, terrains de chasse plus giboyeux, préoccupations commerciales... C'est le cas des Diyob, fondateurs de Dapaong, et, plus au sud, des Mola à Tabalo.

3) La guerre : Plusieurs conflits opposent Gourma et Peul au cours des XVIIIè et XIXè s. Ils poussent certains clans à l'exil. C'est le cas de la plupart des clans installés dans le nord-est du Togo.

De ce qui précède, il apparaît que l'histoire des Moba et des Gourma reste intimement liée. Ainsi, sur le plan du peuplement, s'est-il produit un brassage tel qu'il est aujourd'hui difficile de parler de Moba ou de Gourma ethniquement purs.

Par ailleurs, sur le plan politique, quand bien même, dans la plupart des cas, le pouvoir reviendrait à des clans gourma, très souvent les chefs de terre et les responsables des *Tingban* (divinités tutélaires) sont d'origine konkomba ou moba.

Sur le plan chronologique enfin, les présumés autochtones moba ou konkomba sont en place avant le XVè siècle, période qui voit l'émergence des États gourma. Les migrations gourma s'effectuent vraisemblablement à partir de ce moment (au milieu du XVè siècle) et se poursuivront certainement jusqu'à la colonisation.

II - LES CHEFFERIES GOURMA

A la différence des populations qui vivaient dans cette zone avant leur arrivée, les Gourma introduisent un embryon de pouvoir centralisé. Ils sont en effet, avec les Mamproussi et les Mossi, à l'origine de la fondation des chefferies qui couvrent toute cette zone par des clans princiers vivant indépendamment les uns des autres. Il s'agit de Bidjenga, Bogou, Dapaong, Korbongou, Nakitindi-Est, Pana.

1. Dapaong

Dapaong a été fondé, au début du XIXè siècle, par un certain Djakab -prince du clan Diyob- issu de Noungou, à la recherche de bonnes terres. Pourtant les préoccupations commerciales semblent avoir pris, dès le départ, le dessus. L'origine du toponyme Dapaong ("nouveau marché" en moba) l'explique fort bien. Les Diyob, bien qu'agriculteurs, pratiquaient le commerce ou, tout au moins, en avaient une bonne connaissance du fait de leur origine de Fada-N'Gourma, plaque tournante du commerce caravanier. Ils ont été suivis par d'autres groupes : les Djabarg, Karsome, Worgou, Sidik, Kombanloga, Twaga, Dogou, Tangbari, tous clans d'origine gourma.

Les Moba (représentés à Dapaong par les clans Sinnam, Saperb, Borep, Safaged, Luab), venus de l'ouest après les Gourma ou soumis sur place par ces derniers, ont imposé leur langue et leurs coutumes à Dapaong. Malgré la présence de tous ces groupes, les Diyob détiennent à la fois les pouvoirs religieux et politique.

Voici la liste dynastique des chefs diyob :

a- Djakab ; plusieurs traditions laissent supposer que ce dernier ne serait arrivé qu'à la fin du XVIIIè siècle ou au plus tard au début du XIXè siècle.

b- Namtante, son fils, règne encore à l'arrivée des Allemands, au début des années 1890.

c- Yentchirme (toujours au temps des Allemands), fils de Djakab également.

d- Nam Tchougli est le fils de Yalkoua, frère cadet de Djakab. Le début de son règne coïncide avec la défaite et le départ des Allemands en 1914.

2. Korbongou

D'après certaines traditions, Korbongou aurait été fondé au début du XIXè siècle par des Gourma du clan Kankpouénam, venus des environs de Noungou, précisément de Djabontcha. La migration était dirigée par Kombongou Ousakpal. Mais selon d'autres sources, il s'agirait d'un certain Dapourgué ; les motifs de la migration résident dans un conflit de succession. D'autres clans accompagnaient les Kankpouénam, notamment les Mab, Sankal, Nanyam, Banfiéla, Bola, Condam.

Ils s'établirent d'abord à Dampiong à huit kilomètres au nord de Dapaong. Quelque temps après, pour des raisons inconnues, ils quittèrent Dampiong pour aller s'installer à vingt km plus à l'est, au pied d'une colline, au début du XIXè siècle. Le site de Korbongou était alors inhabité. Le choix de ce site semble s'expliquer par des raisons stratégiques. En effet, adossé à la falaise vers le sud, Korbongou peut être facilement défendu en cas de conflit, à la différence de Dampiong, situé dans une région ouverte et plate. La région, giboyeuse, était fréquentée par les fauves de tout genre. On prit l'habitude de désigner l'endroit par *Koré-bonga*(1), ou "marigot des hyènes" ; expression qui, par déformation, est devenue Korbongou.

Après l'installation des Gourma, des groupes moba seraient venus des confins de Kantindi et de Pana. Mais n'est-ce pas la présence de ces Moba, qui prétendent avoir toujours vécu là, qui aurait attiré dans la région les compagnons de Dapourgué ?

Les éléments mossi qui peuplent le nord de Korbongou seraient venus de Tenkodogo longtemps après l'installation des Gourma et Moba. Grands spécialistes du tissage, ils se seraient mis au service des princes gourma pour confectionner leurs habits d'apparat. On note également la présence des Peul, spécialisés dans le gardiennage des boeufs. On rencontre par ailleurs à Korbongou un grand nombre de Haoussa, spécialisés dans le commerce de la verroterie, mais aussi du sel et de la cola. Ils sont venus des environs de Kano, sans doute dans le cadre du commerce caravanier de la cola.

Le pouvoir politique est détenu depuis les origines par les Kankpouénam, mais ils le partagent avec les autres clans, dans la mesure où ceux-ci envoient des représentants en qualité de notables auprès du chef. En ce qui concerne le pouvoir religieux, chaque clan a son prêtre, mais en cas de calamités, c'est la divinité du clan Kankpénam qui est sollicitée. Ont régné à

(1) En gourma, *koré* : hyène, *bonga* : marigot.

Korbongou depuis les origines : Kombongou Ousakpal [...] ; Odanou Yentchirm (mort un peu avant l'arrivée des Allemands, probablement au début des années 1890) ; Tamandoual ; Odanou Bouatchante ; Odanou Yempapou, dont le règne commence en 1909 et se poursuit sous les Français.

3. Bogou

Bogou, selon la tradition, aurait été fondé par un certain Lainlangue (du clan Kankpouénam), provenant de Djabongué (Fada-N'gourma). A son arrivée, il trouva le site occupé par les Konkomba qui avaient contraint les Nansom, originaires aussi de Djabongué, à se réfugier dans la montagne. Les Kankpouénam et les Nansom s'allièrent pour déloger les Konkomba de la plaine. Ces derniers se retirèrent vers le sud-ouest. Les Kankpouénam purent alors s'installer définitivement dans la plaine et y introduisirent le pouvoir étatique.

Selon d'autres sources, le clan à l'origine du pouvoir politique de Bogou serait mamproussi ; d'où l'allégeance de Bogou à Gambaga (capitale du pays mamproussi). Il semble en fait que ce clan provenait initialement de Gambaga et aurait émigré vers Bogou en passant par Noungou. La domination anoufo s'établit par la suite sur la région.

4. Pana

Le site de Pana aurait été occupé en premier lieu par les Tamatougou (sans doute un clan moba). Ils auraient quitté le pays peu de temps après l'arrivée, en provenance de Gambaga, de nombreuses familles manproussi du clan Nagbani. Longtemps après l'installation des Mamproussi, seraient venus de Djabongué des guerriers gourma du clan Nagbam, sous la direction d'un certain Kpana, suite à une querelle de succession, à la fin du XVIIIè ou au début du XIXè siècle. Ceux-ci, à leur arrivée, seraient entrés en contact avec les Mamproussi du clan Nagbani, qui leur allouèrent des terres où ils purent s'installer. Grands cavaliers, armés de lances, les Gourma auraient réussi sans difficultés à s'imposer aux Mamproussi. L'arrivée des guerriers anoufom de Mango n'entama en rien leur indépendance ; en effet, protégés par la montagne, ils réussirent à garder leur autonomie jusqu'à l'arrivée des Allemands.

5. Bidjenga

Bidjenga aurait été fondé dans la seconde moitié du XVIIè siècle, par un certain Tabrekone *alias* Bitsiang[1] en provenance de Fada-N'Gourma. Tabrekone et les siens trouvèrent que la région était déjà occupée par des Tindam ou Sabdam[2], propriétaires de la terre. Ces premiers occupants leur cédèrent des terres dans la plaine, où ils purent s'établir définitivement. Tabrekone et ses compagnons finirent par s'imposer aux premiers occupants grâce à leur supériorité numérique et militaire, mais ils furent assimilés par les Tindam sur le plan spirituel. C'est la raison pour laquelle les chefs de terre sont toujours choisis dans le clan Tindam, alors que le chef politique est issu du clan Noum, venu de Noungou. Les gens de Bidjenga vécurent en paix avec leurs voisins de Pana et de Bogou. Cette harmonie fut brisée par l'irruption des guerriers anoufom dans la région à la fin du XVIIIè s. Bidjenga n'aurait offert aucune résistance aux Anoufom, qui lui imposèrent un tribut annuel en cauris.

---

(1) Bitsang = le grand. C'est la déformation de Bitsiang qui aurait donné Bidjenga.
(2) *Tindam* = possesseurs de la terre ; *Sadam* = possesseurs de la pâte.

6. Nakitindi-Est

Nakitindi-Est aurait été fondé par le clan Djatib venu de Djabongué (Noungou) sous la direction d'un certain Lompo, *alias* Tchirénédo. La région, à leur arrivée, aurait été occupée par les Nassab, autochtones, qui vivaient dans les cavernes de la montagne. Leur divinité Natséten, uniquement vénérée par les jeunes gens, fut adoptée par les nouveaux venus comme dieu de la terre, et son nom fut attribué au village : d'où Nakitindi, une corruption de Natseten. Grâce à leur organisation et à leur supériorité numérique, les Djatib réussirent à s'imposer aux Nassab sur le plan politique. Mais le pouvoir spirituel resta détenu par les Nassab, parmi lesquels se recrutent les *tingdana* (propriétaires de la terre). Cette séparation des pouvoirs permit aux deux clans de vivre en harmonie jusqu'à l'irruption des guerriers anufom dans la région. Nakitindi-Est vécut en bons termes avec les Anoufom, auxquels il payait un tribut annuel en mil et en cauris.

III - LES AUTRES CHEFFERIES

1. Kantindi

Kantindi aurait été fondé par des guerriers mossi du clan Koutom[1], venus des environs de Koupéla (en pays mossi) sous la direction d'un certain Namo, dans la première moitié du XVIIIè siècle. Mais d'après une autre version, cette migration aurait été conduite par Mintre, ou Mindle, en provenance de Noungou. Après une première escale à Babigou près de Nadjoundi, ils s'installèrent définitivement à Kantindi, au pied de la colline. Ils donnèrent à la région le nom de *"Kpanpang"* : nouveau champ. Le toponyme Kantindi[2] fut attribué plus tard par leurs voisins qui durent beaucoup souffrir de leurs razzias. En effet, peuple de guerriers montés à cheval et armés de lances, les Koutom vivaient essentiellement de pillages. Ils ont essaimé partout dans la région à Koni, Nadégri, Nambong, Kpégouidjini, Toussiog, Nadjoundi, Djambédi, Naprékong, Modagou et Tampiédjoga[3]. Grâce à leur cavalerie, ils réussirent à s'imposer dans la région et à porter loin leurs actions. C'est ainsi qu'ils entreprendront des incursions à Bogou, et même à Gambaga, d'où ils ramenèrent un grand nombre d'esclaves, dont les descendants peuplent aujourd'hui le village de Toussiog. Ces razzias sont à l'origine de l'arrivée dans la région des guerriers anoufom[4], qui prirent Kantindi et le rasèrent.

La tradition de Kantindi affirme cependant que c'est un prince de la localité, Yarépatougou, qui fit appel aux Anoufom afin qu'ils l'aident à écarter du trône son frère aîné Mintre, soutenu par la population. Quoiqu'il en soit, l'intervention anoufo ne permit pas pour autant à Yarépatougou d'accéder au trône, car le peuple, excédé des mauvais traitements infligés par les Anoufom, l'aurait bouté hors de Kantindi. Il alla avec toute sa famille et ses alliés s'installer à Koni, à deux kilomètres au nord de Dapaong, où il continua la lutte avec des fortunes diverses. Après sa mort, ses descendants appelèrent à la rescousse les mercenaires djerma basés à Nambonga, à deux kilomètres au nord de Koni. Ceux-ci effectuèrent de nombreuses incursions à Kantindi, brûlant et pillant tout sur leur passage. Excédé, Yentème, troisième successeur de Mintre, s'adressa à Namètante, chef Diyob de Dapaong. Celui-ci intervint avec ses hommes et aidé de ceux de Kantindi, il réussit à refouler les Djerma jusqu'au-delà de Sangha (au Burkina

---

(1) Kountom = ceux qui font souffrir.
(2) *Kan* = pas ; *tindi* = vivre.
(3) Les deux dernières localités sont au Burkina Faso.
(4) On dit que ce sont les razzias des Koutom qui ont poussé le *na* de Nalérigou à demander secours aux Anoufom.

Faso actuel). Ces luttes intestines, ajoutées aux incursions des Djerma et à l'intervention des Anoufom, affaiblirent considérablement la chefferie de Kantindi, qui ne se releva plus ; à l'arrivée des Européens, Kantindi végétait dans l'anonymat le plus total.

2. Nano

Le site de Nano aurait d'abord été occupé par les Nadjakpab, un clan konkomba, émigré du pays konkomba à une époque lointaine, sous la direction d'un certain Kpilip. Ils emmenèrent avec eux leur divinité protectrice appelée Sagou ; par la suite, celle-ci fut adoptée comme divinité de la terre. C'est pourquoi aujourd'hui les Tindana (maîtres de la terre) à Nano sont du clan Nadjakpab.

Longtemps après l'installation des Nadjakpab, serait arrivé Dissobre, du clan Nagbani, d'origine mamproussi. Il s'établit près des Nadjakpab et réussit à s'imposer politiquement aux premiers occupants ; mais il reconnut à Kpilip le titre de *nadjakpab*, c'est-à-dire maître de la terre. Il parvint en outre à établir des liens solides avec d'autres clans des environs, notamment à Goundoga et à Bogou. Grâce à ces alliances, les gens de Nano vécurent en paix jusqu'à l'arrivée des Anoufom, qui intervinrent dans les problèmes de la chefferie en plaçant sur le trône un certain Tobate. Plus tard, ils interviendront encore pour maintenir au pouvoir Koungassabogle, que le peuple avait voulu déposer avec l'appui des gens de Bombouaka, Bogou et Nandoga.

3. Bombouaka

Bien que situé dans une zone à prédominance moba, le peuplement de Bombouaka n'était pas à l'origine des plus homogènes. On y trouve en effet un clan d'origine konkomba (les Sidik Nayom) et trois clans d'origine gourma (les Laonatieb, Lankom et Nanlouroub).

Bombouaka aurait été fondé par Sidik-Da, d'origine konkomba, au XVIè siècle. Celui-ci appartenait à une famille qui détenait le pouvoir politique ou une dignité mal définie au sein d'un groupement konkomba établi d'abord quelque part à l'ouest entre Kidjaboun et Katchamba. A la suite d'une lutte fratricide, Sidik-Da dut quitter le pays. En passant par Koumongou et Natomon, il parvint à Bombouaka, où il fut rejoint par les Nalouroub[1]. A l'arrivée des Allemands dans les années 1890, les Sidik Nayom vivaient sous le vingt-cinquième règne depuis leur installation.

Les Laonatieb, qui semblent être les plus anciens occupants de Bombouaka, puisqu'ils sont restés jusqu'aujourd'hui les maîtres de la terre, sont arrivés à une période inconnue. Ils avaient quitté le pays gourma à la suite d'une querelle de succession, probablement dans la seconde moitié du XVè siècle. Yentouot, le chef du clan, était accompagné de ses frères. Lorsqu'ils arrivèrent à Bombouaka, ce territoire n'était pas encore occupé. Ils y seraient donc parvenus avant les Nayom. Yentouot, doyen du clan lors de la migration, est considéré par les Laonatieb comme le premier chef de leur clan à Bombouaka. En dehors de ce doyen, ils disent avoir eu 30 chefs avant la période coloniale allemande.

Les Nanlouroub furent conduits à Bombouaka par Yoakanin, qui avait quitté son pays en compagnie de deux autres clans qui se fixèrent à Korbongou et Soungou. Ils s'implantèrent d'abord à Soungou, sur la colline, mais s'apercevant par la suite qu'il y avait de la place dans la

---

(1) Cette tradition est contestée par les Laontiab, maîtres de la terre et donc établis vraisemblablement avant les Nayom.

plaine, Yoakanin y descend ; c'est là qu'il rencontra Sidik-Da le Konkomba et les Laonatiab.

L'occupation de l'espace se fit naturellement par clan, chaque quartier appartenant à un clan. Les différents clans se partagent les pouvoirs politique et religieux. Les Nayom détiennent le pouvoir politique, les Laontieb celui de la terre et les Nanlouroub le pouvoir religieux.

4. L'organisation sociale et politique

Dès le XVIè siècle, des chefferies gourma, mossi et mamproussi avaient donc vu le jour dans toute la partie septentrionale du Togo actuel. Bien que de même origine pour la plupart (cas des Gourma), elles n'avaient aucun lien politique entre elles, et ne constituèrent aucune confédération. Elles vécurent toujours indépendantes les unes des autres.

Seul Kantindi semble avoir connu une certaine importance. Les princes de cette localité écumaient la région à la tête d'une armée de nombreux cavaliers. Ils razziaient les villages et pillaient les caravanes de l'axe septentrional de la route de la cola, qui allait du Niger au bassin de la moyenne Volta (Salaga). Leurs actions les conduisirent jusqu'à Gambaga, et justifièrent sans doute l'intervention des Anoufom dans la région.

La mise en place des chefferies gourma s'effectua par clans. Le pouvoir politique revenait au clan dominant, auquel étaient subordonnés d'autres clans gourma moins puissants et les clans moba soumis. Ce pouvoir s'exerçait dans une seule localité, ou plusieurs à la fois. Ainsi les Diyob, installés à Dapaong, avaient-ils étendu leur domination à Nanergou, Nakitindi-Ouest, Pampadia et Timbou. Les Koutom, d'origine mossi, régnaient à Kantindi et semble-t-il, exerçaient une certaine autorité à Korbongou et Namoudjoga. Les Nagbam régnaient à Pana, les Kankpouénam ou Kankpénam à Bogou et Korbongou.

Le clan constituait donc la base de l'organisation sociale et politique. Les liens entre les différents clans étaient fondés sur l'exogamie et le mariage par échange ; en outre, ils se sentaient solidaires en cas de guerre. Chaque clan se divisait en lignages, dirigés chacun par un chef.

Le chef était entouré des anciens de son clan et des autres clans, ainsi que des prêtres de leur génie protecteur. Pour l'ensemble de la communauté, les maîtres de la terre procédaient aux rites de purification ou de remerciement aux forces telluriques.

Les chefferies créées par des clans mamproussi à Tami, Nano, Doukpourgou et Lokpano (habités en majorité par les Moba), Lotogou et Warkambou (partagés entre Moba et Mamproussi) dépendaient du *na*[1] de Gambaga, à qui elles payaient tribut. Certains de leurs chefs, ceux de Bogou et Nano par exemple, devaient d'ailleurs s'y rendre pour recevoir les attributs de leur souveraineté.

Toutes ces entités furent par la suite, avec des fortunes diverses, soumises par les Anoufom. Au total, on constate dans cette partie du territoire, à la veille de la conquête anoufo, l'existence d'un embryon de pouvoir étatique, et on assiste même à l'émergence de quelques principautés d'une certaine importance. Mais l'inexistence d'une volonté fédératrice, ou le manque d'une force politique ou militaire capable de les unir n'a pas permis la naissance d'un véritable

---

(1) Roi mamprussi.

État à l'instar de ce qui existait dans le pays d'origine (Gourma, Mossi, Mamproussi). Pour ces raisons, elles constituèrent des proies faciles aussi bien pour les Anoufom que, par la suite, pour les Européens.

LIVRE III

LES MUTATIONS DU XVIè AU XIXè SIECLE ET LEURS CONSEQUENCES.

Chapitre 7

L'ÉPOQUE DE LA TRAITE NÉGRIÈRE

A partir du XVIè siècle, des facteurs extérieurs vont intervenir dans l'histoire des Togolais, modifiant en profondeur les structures sociales, économiques et politiques : au centre et au nord le commerce pacifique des caravanes de la cola, au sud la mise en place du commerce côtier, au premier chef celui des esclaves.

Les conséquences de ces contacts furent essentiellement de deux ordres : l'instauration d'échanges commerciaux dont le principal fut la traite négrière et les bouleversements socio-politiques qui en découlèrent avec l'apparition des royaumes côtiers esclavagistes.

I - LES TOPONYMES ANCIENS DE LA CÔTE DES ESCLAVES

Aucune des localités actuelles situées entre la Volta et Aflao ne semble avoir existé dans le dernier quart du XVè siècle, lorsque les Portugais longèrent cette région pour la première fois. Les matériaux utilisés pour les constructions -terre de barre, bois, branchages- les rendaient par ailleurs très précaires. C'est ainsi que bon nombre d'agglomérations, complètement rasées du fait des guerres, ont tout à fait disparu. Par ailleurs, beaucoup de villages s'édifièrent sur d'éphémères points de traite et cessèrent d'exister lorsque les centres d'intérêt se déplacèrent.

C'est ce qui ressort de l'examen de la correspondance des agents de la *Royal African Company*[1] installés à Gléhwé[2] et Offra entre les années 1681 et 1699. Leurs missives signalent la présence de quatre villages immédiatement à l'ouest d'Aného : Attomé, habité par les piroguiers fanti au service des Hollandais ; la résidence d'"Offery Grandy", le roi d'Accra exilé après sa défaite devant les Akwamou en 1680, à environ cent mètres de là ; la résidence de "Soffery Pecanninee", le général des Accra, à environ cinq km plus à l'ouest, et enfin Abrée sis à seize lieues à l'ouest de Gléhwé[3]. Entre Aného et Gléhwé, ces lettres citent deux localités : Xwlagan et Paccaheny[4].

---

(1) Compagnie négrière britannique.

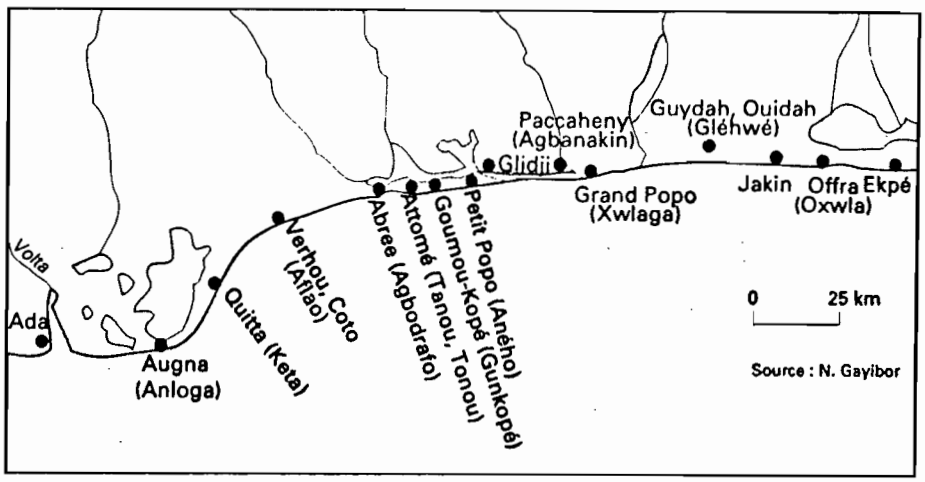
(2) Ouidah, port principal -et bientôt pratiquement unique- du littoral aujourd'hui béninois.

(3) La lieue anglaise équivalant à environ cinq km, seize lieues font environ 80 km, soit la distance approximative entre Gléhwé et Agbodrafo. Abrée vient du portugais *abra* : la rade, le havre, le bon port. Cette ancienne agglomération, située à un endroit où la distance entre la mer et la lagune était la plus restreinte, était fréquentée par les piroguiers locaux navigant sur les eaux de la lagune à la rencontre des négriers européens venant de la mer. D'où le nom de *"Porto Seguro"*, donné par les Portugais à ce lieu.

(4) Une altération d'Agbanakin ?

Une vingtaine d'années plus tard, la plupart de ces toponymes ont disparu du rapport de Eytzen, agent de la Compagnie hollandaise[1], qui effectua en décembre 1717 le trajet Gléhwé-Accra en hamac par la plage, et cite les agglomérations traversées : Grand-Popo (Xwlagan), Petit-Popo (Aného), Dégbénou (à deux portées de fusil à l'intérieur), Offra Lade[2], Abodja (Vodza), Quita (Kéta), Awoona (Anlogan), et un petit village non dénommé à l'embouchure de la Volta.

Carte n° 27 : **La Côte des Esclaves à la fin du XVIIe siècle**



Entre la Volta et le Mono, étaient fréquemment mentionnées les agglomérations suivantes : Anlogan, Kéta, Aflao, Petit-Popo (Aného).

La côte orientale de l'aire ajatado apparut, par contre, plus tôt dans la documentation écrite : dès 1539 avec Allada, puis en 1553, avec *Papouès*, repris en 1560 sous la forme *Poupous* sur la carte de Bartholomeu Velho, et en 1750, avec la *Costa Darida* sur l'atlas de Fernâo Vaz Dourado. Mais la distinction entre Petit- et Grand-Popo ne s'effectuera qu'un siècle plus tard, en 1659.

L'ensemble de ces agglomérations côtières se développèrent, du XVIIè au XIXè siècle, avec des fortunes diverses, du fait des contacts entre les Aja et les négociants européens. Leur essor, lié au commerce atlantique, subira en effet les contrecoups des soubresauts de cette période, ces événements trouvant eux-mêmes leurs fondements dans la politique commerciale conduite par les divers partis en présence.

(1) *West Indiske Companie* (*WIC*) : Compagnie hollandaise des Indes Occidentales.
(2) Agglomération inconnue de nos jours.

II - LA TRAITE NÉGRIÈRE

A. LES MODALITES DU COMMERCE NEGRIER

1. Les compagnies négrières à charte

De toutes les compagnies négrières à charte[1] opérant dans le Golfe du Bénin, seules les compagnies danoises édifièrent leur fortune sur une présence constante dans notre région.

Prenant appui sur leur forteresse de Christiansborg à Accra, les Danois lancèrent, au début du XVIIIè siècle, une grande offensive d'expansion vers l'est, en direction de la Volta. Ils parvinrent ainsi à construire le fort "Prinsensten", à Kéta (en 1784), ainsi que les comptoirs de Woe (1657), d'Aného (1772), et d'Aflao en 1784, grâce au dynamisme du gouverneur Kioege. Vers la fin du siècle, les Danois possédaient un chapelet d'établissements, fortifiés pour la plupart, qui couvraient la portion de la côte s'étendant d'Accra à Aného sur laquelle, leur puissance commerciale étant incontestée, ils disposaient d'un monopole quasi absolu.

2 - La barre et ses servitudes

La Côte des Esclaves est d'un abord difficile à cause des dangers de la barre, qui oblige les navires à jeter l'ancre loin de la rive ; d'où la nécessité de louer un équipage de rameurs spécialistes du passage de la barre. Les piroguiers fanti, de la région d'Elmina et de Cape Coast, comptaient parmi les spécialistes de ce passage depuis la période portugaise. Ils acquirent un monopole sur ce trafic et prirent l'habitude de se déplacer pour s'installer dans tous les points de traite, afin de se livrer à ces fructueuses activités.

3 - Les intermédiaires

Avec l'augmentation du volume des transactions et des contacts réguliers entre Africains et Européens, naquit très tôt le besoin de disposer d'interprètes valables, afin de faciliter les rapports entre autorités et négociants locaux d'une part, les Européens de l'autre. C'est ainsi que ces derniers furent amenés à s'intéresser aux langues locales pour les nécessités du commerce.

A Aného, les rois de Glidji instituèrent le poste d'*apoutaga* -littéralement "chef de plage"[2]- dont le détenteur est choisi héréditairement au sein du clan Adjigo. Ce sont les descendants des immigrants fanti, commerçants et piroguiers. A l'origine de la fondation et de l'essor de la ville, ils étaient chargés de réglementer le commerce négrier, en percevant notamment les diverses taxes -*apoutanou*- des traitants européens pour le compte des rois de Glidji, auxquels ils devaient compte : *"En 1854, ou environ, j'ai été proclamé roi de cette ville, payant tribut au roi de Grigi, qui, seul, a des droits sur ce lieu, qui est son port sur la mer"*, déclara l'apoutaga Kodjovi Djiyéhué, le 2 décembre 1883[3]. L'influence des Lawson, conséquence (et aussi cause) de l'affaiblissement

---

(1) Recevant un document officiel ("charte") qui assure un monopole commercial dans tel ou tel domaine. Opéraient sur la Côte des Esclaves : la Compagnie royale d'Angleterre (RAC), la Compagnie hollandaise des Indes Occidentales (WIC), la Compagnie française des Indes Occidentales et la Compagnie danoise africaine de Glückstadt, entre autres.

(2) L'équivalent du *yovogan* fon, qui régentera le commerce côtier à Gléhwé au nom des rois d'Agbomé à partir des années 1730.

(3) Y. Marguerat (1993 : 210). Le mot "roi" n'est employé par les responsables d'Aného que depuis la mi-1883. Ils ne se désignaient eux-mêmes auparavant que comme chefs ou "cabécères" (du portugais *cabo* : la tête).

du pouvoir royal, n'y deviendra véritablement prépondérante que dans la première moitié du XIXè siècle.

Certains de ces courtiers ont acquis quelques rudiments de connaissance dans les langues européennes pratiquées sur la côte avant leur entrée en fonction. Il devint en effet courant de voir les négriers accepter (ou demander) des fils de notables locaux comme mousses sur leurs navires, ou les envoyer acquérir quelques rudiments d'éducation occidentale en Europe[1].

Les traditions des Lawson rapportent que Latévi Awokou aurait été confié au négrier Law et conduit en Angleterre, où il aurait fréquenté le *King's College* vers le milieu du XVIIIè siècle. Mais il est plus probable qu'il a uniquement servi comme mousse -peut-être sur le bateau d'un certain capitaine Law[2]-, occasion qui lui permit de se familiariser avec les langues européennes en usage sur la Côte des Esclaves.

4 - La procédure à suivre

Avant que le négrier ne soit autorisé à débarquer ses articles et commencer sa traite, il lui faut remplir certaines formalités vis-à-vis des pouvoirs locaux, notamment payer les coutumes (du portugais *"costume"*), c'est-à-dire les droits de traite. Ces coutumes se composent généralement des droits d'ancrage, de séjour et d'ouverture de la traite, des commissions diverses ou *dachy* -du portugais *"daçao"*, le présent- à verser aux personnalités influentes pouvant avoir droit de regard sur le commerce et aux courtiers.

Leur montant varie d'un endroit à l'autre et suivant les périodes. Au début du XIXè siècle, le capitaine désireux de pratiquer sa traite à Aného descend à terre avec des échantillons de ses articles, dont il annonce les prix au cours d'une réunion à laquelle participent les notabilités de la ville. Une fois que l'assemblée se sera mise d'accord sur ces tarifs, celui-ci devra offrir une pièce de tissu et quelques pots de rhum à chaque notable influent. A la fin de ces formalités, le négrier est autorisé à commencer sa traite, qu'il ne peut pratiquer que par l'intermédiaire d'un courtier, qui perçoit un pourcentage sur le montant de chaque transaction effectuée par son entremise.

5 - Les moyens d'échanges : le cauri

L'introduction de divers symboles monétaires, notamment du cauri, a rapidement fait disparaître le troc dans les grands centres économiques et, par contre-coup, dans les campagnes environnantes de la zone côtière dès le XVIIè siècle. Le cauri, la poudre d'or, les barres de fer ou les esclaves, seront ainsi couramment cités comme étalons sur la Côte des Esclaves.

Deux variétés de cauri sont utilisées comme monnaie : le *Cypraea moneta* et le *Cypraea annulus*. Ce dernier, provenant des côtes de l'Afrique orientale, a la grosseur d'une noix gris-bleuâtre aux contours jaunâtres ; il est moins apprécié que le *Cypraea moneta*, plus petit, d'un

---

(1) Ou du moins, pour les Britanniques au XIXè siècle, en Sierra Leone.

(2) D'où, selon la tradition, le nom de Lawson (le "fils de Law"), nom que Latévi Awokou n'a jamais porté dans les documents de l'époque. Isert (1793), qui l'a rencontré en 1784, rapporte qu'il ne savait ni lire, ni écrire et qu'il a envoyé un de ses fils se faire scolariser en Angleterre. C'est celui-ci, Akouété Zankli, qui, à son retour, prendra le premier le nom anglicisé de "George Lawson".

blanc laiteux. Celui-ci, originaire des Iles Maldives, servait de monnaie dans cet archipel dès le Xè siècle au moins.

Introduit dans le Golfe du Bénin dès le XVIè siècle par les Portugais, le cauri y connut une grande fortune et devint rapidement la monnaie de référence par excellence dans les transactions commerciales. Son usage s'enracina rapidement dans les moeurs, et il s'instaura un système de numération basé sur le cauri. Par ailleurs, dans toutes les langues dérivées de l'aja, le cauri est synonyme de monnaie ; ces deux mots y sont en effet indistinctement désignés sous les vocables de *étchi* ou *tchikui*[1]. On utilise également l'expression *"etchi wowo"* pour désigner une somme de cauris en vrac.

Pour l'usage, les cauris sont percés d'un trou et enfilés par groupe de quarante, à la manière d'un chapelet, à un fil de raphia. Cette unité est le *hoka*[2]. Le *hoka* est donc une unité de base de quarante cauris. Il a ses multiples : *kavé*, *katon*, *kané*, etc[3]. L'unité supérieure est le *kawivo-aton*, soit 40 x 25, ce qui donne 1 000. Vient ensuite le *hotou*, qui signifie littéralement *"l'argent est enfermé"* : à ce nombre (2 000), on noue les deux bouts de la ficelle. Une dizaine de *hotou* ou *hotouwo* est désigné sous le nom de *kévi* ou *kévidéka*. Le *kévi* est un sac en jonc tressé servant à divers usages. Les cauris sont entreposés par unité de 20 000 dans un sac en jonc, et le compte reprend avec *kévivé*, *kéviton*, etc. (deux *kévi*, trois *kévi*). Pour retenir les comptes complexes, les négociants locaux utilisaient parfois des aide-mémoires, comme de cordelettes avec des noeuds ayant chacun son sens.

B. LES TERMES DE L'ECHANGE

1 - Les produits exportés

Au négrier débarquant ses articles de traite sur la plage, le négociant africain proposait, par l'intermédiaire du courtier, des matières premières ("morphil"[4], perles, gomme, huile de palme, or), des produits de l'artisanat (tissus, articles ouvragés), des épices, des victuailles (viande, céréales, légumes, eau potable) pour l'approvisionnement du navire et, bien entendu, des esclaves.

a) Les matières premières

- L'or : il vient souvent au premier rang des préoccupations du négrier. Mais la Côte des Esclaves n'en produit pas. L'or que l'on y trouve y est introduit soit à partir de la Côte de l'Or et vendu à Anlogan, Kéta, Aflao et même Aného en petites quantités, soit du Brésil ; il est alors échangé contre les captifs à Gléhwé, Offra et Jakin.

- L'ivoire : la Côte des Esclaves était réputée pour son morphil, expédié de tous les points de traite. Les traditions sont d'ailleurs unanimes à reconnaître que les éléphants abondaient dans les régions forestières de l'arrière-pays[5] ; les chasseurs n'éprouvaient donc aucune difficulté pour

---

(1) Les termes *étchi* ou *ho* servent à désigner l'argent ou la monnaie, et le terme *tchikui* le cauri, qui, par extension, sera appelé *hotchikui*.

(2) De *ho* : argent, monnaie ; et *ka* : la ficelle, la corde.

(3) Littéralement : deux cordes, trois cordes, quatre cordes, etc. (sous-entendu de quarante cauris) : *kavé* est donc égal à 80 cauris, *katon* à 120, *kané* à 160.

(4) Défense d'éléphant.

(5) Les toponymes comme *Nyivé* (forêt d'éléphants) et *Nyitoé* (montagne d'éléphants) viennent renforcer les récits.

se procurer du morphil d'une excellente qualité. Aného semble être demeuré pendant longtemps un marché privilégié de l'ivoire qui y abondait au début du XIXè siècle.

- L'huile de palme : bien que peu en vogue en Europe avant le milieu du XIXè siècle, l'huile de palme était régulièrement troquée contre les articles européens dans les différents points de traite de la côte à un tarif, semble-t-il, beaucoup plus élevé que partout ailleurs sur les côtes de Guinée.

- La gomme : sa présence est rarement mentionnée dans la région ; il est pourtant signalé comme article offert aux négriers à Aného au début du XIXè siècle.

b) Les produits de l'artisanat

Nous citerons ici deux spécialités locales, très en vogue à l'époque, mais qui n'entraient que partiellement dans le trafic négrier, car, achetées sur la côte, elles étaient en général revendues dans les régions limitrophes (Côte de l'Or, Angola, îles de l'Atlantique ou îles Caraïbes) :

- les étoffes -en particulier les fameux draps de Juda[1]- et ceux qui sortent des métiers à tisser des villes et des campagnes[2] ;

- les perles : il s'agit des fameuses pierres d'aigry, d'acory, de cori ou de Popo que non seulement les femmes portaient aux oreilles, mais également les hommes en colliers autour du cou, des bras, des pieds ou comme pendantifs. Ces perles, localement désignées sous le nom de *Fouti*, *Danmi* ou *Djonou*, ont été signalées dès le début du XVIè siècle. L'origine de ces perles, souvent multicolores, est mal connue. Les traditions locales actuelles, conformes aux informations recueillies par Isert en 1784, estiment qu'elles provenaient des excréments de la déesse arc-en-ciel enfouies sous terre. Il fallait par conséquent creuser le sol pour les déterrer, en certains endroits précis où elles abondaient, comme à Djonoukouvé[3], à cinq km à l'est d'Afagnan (préfecture des Lacs). Leur précoce disparition du commerce a épaissi le mystère autour de leur origine. Les recherches récentes ont démontré qu'il s'agirait probablement de tectites[4] travaillées par les orfèvres de la région.

c) Les victuailles

Les besoins en vivres frais -eau, viande, céréales- obligeaient tous les négriers à se ravitailler dans les ports de relâche. Volaille, ovins, caprins et porcins y sont régulièrement embarqués à profusion, ainsi que les différentes variétés de céréales, tubercules et légumes cultivées sur la côte, le tout étant destiné à l'alimentation aussi bien de l'équipage que des captifs. C'est vraisemblablement pour assurer cet approvisionnement supplémentaire que les Européens introduisirent sur la côte africaine des plantes d'origine américaine, en particulier le manioc puis le maïs, aux rendements beaucoup plus forts que les ignames ou les mils traditionnels.

---

(1) L'un des noms de Ouidah.
(2) Isert vante les mérites des tisserands qu'il a vus travailler à Aného en 1784.
(3) Littéralement : "forêt où l'on exhume les perles".
(4) La tectite provient de la fusion des roches sous l'impact de grosses météorites.

L'approvisionnement en eau potable posait parfois de sérieux problèmes. Mais, dans les régions de Kéta et d'Aného, les négriers avaient la possibilité de s'approvisionner sans peine en une eau d'excellente qualité tirée de puits de fortune creusés dans le sable à quelque distance de la mer. On en remplissait des tonneaux (ou tangons), que des tangoniers roulaient dans la mer, au-delà de la barre, d'où les marins les prenaient en charge jusqu'au navire.

Mais tous ces produits, bien qu'intégrés à part entière dans le trafic négrier, représentent peu de chose en comparaison du commerce des esclaves, qui attira tous les négriers dans la région.

d) Le commerce des esclaves

L'étude des origines ethniques des Noirs que la traite transplanta dans le Nouveau Monde dégage un certain nombre de termes familiers à la Côte des Esclaves. On y apprend ainsi que les captifs vendus dans la région sont : Foin (Fon), Popo, Juda (Ouidah), Arada (Allada), Foëda (Xwéda), Adia (Aja), Thiamba (Tchamba), Kotokoli, Barba (Bariba), Nago, Oyo, Ado (Otta), Malais (Haoussa), Tacoua (Nupe), Bénin...

De toutes ces sources confondues, il ressort que la traite était régulièrement alimentée par des captifs provenant de l'hinterland. Les sociétés côtières, sauf exceptions, ne vendaient pas les leurs. Les régions-réservoirs se limitaient essentiellement à celles qui sont situées à une centaine de km de la côte.

En abordant la Côte des Esclaves, le pays anlo est le premier fournisseur de captifs en provenance de la région "Krépé" -les Ewé de l'ouest-. Plus à l'est, Aného et Xwlagan attiraient vers elles, respectivement les captifs ouatchi de l'arrière-pays et aja des bords du Mono. Mais le trafic ne semble pas y avoir été aussi régulier que dans les autres ports de la région. Bosman (négrier hollandais) prétend avoir rencontré, en 1698, à Aného un navire danois qui y demeura plus longtemps pour acheter 500 esclaves que lui n'était resté à Gléhwé pour en acheter 2 000.

Les circuits de la traite ne se sont en fait organisés que lentement au cours du XVIIIè siècle, avec un réseau de marchés et de marchands disséminés dans la région en une longue chaîne, avec plusieurs ramifications reliant les négociants voltaïques, voire soudanais, à la Côte. L'une des voies les plus réputées pour ce trafic est celle qui drainait les captifs du Nord à travers Kpessi, Atakpamé, Sagada, Togodo, puis le Mono jusqu'à la Côte. Ces circuits aboutissent parfois à des dépôts qui se transformaient rapidement en des marchés animés -comme Kpomé, dans l'actuel préfecture du Zio- où les négociants de la côte venaient s'approvisionner.

Le prix des captifs est très variable. Mais la valeur en cauris est demeurée remarquablement stable, autour de 100 kg, soit 38 100 cauris jusqu'à la fin du XVIIè siècle à Gléhwé, pour culminer à 176 000 cauris en 1774, avant de subir une baisse conjoncturelle -conséquence des premières campagnes abolitionnistes en Europe- qui ramènera le prix du captif à 128 000 cauris en 1780. Mais -est-il besoin de le rappeler ?- ces coûts exprimés en cauris ne servent que de valeur de référence, le paiement total ne s'effectuant pratiquement jamais en cauris.

On peut estimer qu'environ 1 550 000 captifs furent exportés de toute la Côte des Esclaves entre 1640 et 1802. Par rapport à celles de Curtin, qui avance pour la même période le chiffre total de 6 543 700 esclaves transplantés aux deux Amériques par la traite atlantique du Sénégal à l'Angola, soit sur une superficie de huit millions de km2, l'ampleur de la traite sur la

seule Côte des Esclaves représenterait près du quart du volume global de la traite atlantique sur environ 500 000 km^2, soit environ 16 % des territoires touchés par ce trafic.

2 - Les articles d'importation

En contrepartie de ces produits exportés, dont les captifs représentaient l'élément le plus important, les négociants européens proposaient une gamme très variée d'articles dits de traite.

On peut regrouper ces articles de traite en six catégories :

* Le tabac du Brésil ;

* Les armes à feu et leurs accessoires ;

* Les métaux et articles métalliques ;

* Les pacotilles et "guinéaillerie" (les cauris, les verroteries, les pipes de traite, les chapeaux ordinaires ou de fantaisie, les babioles, habits de parade, etc.) ;

* Les eaux-de-vie ("rossiles" ou "guildives") ;.

* Les textiles : cotonnades peintes ou indiennes (*annabases, baffetas, bajutapeaux, basins, boulanges, brauls, caladaris, corrots, coutils, guingams, guinnées, nécanées, siamoises,* etc), toiles de lin, soieries, draps...[1]

Le négrier complétait enfin sa cargaison par des marchandises destinées au personnel européen des forts et loges : matériel de construction, habillement, victuailles surtout.

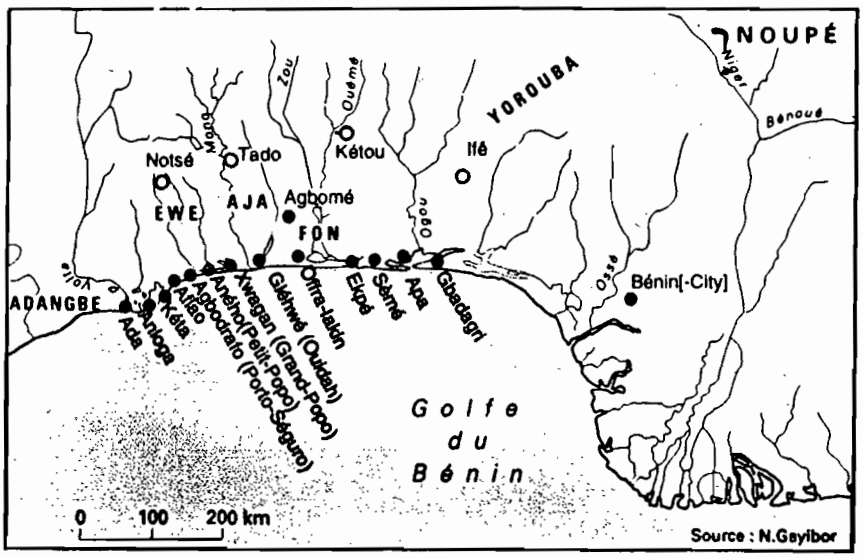
C. LES DIVERS POINTS DE TRAITE SUR LA CÔTE DES ESCLAVES

Ils se présentent nombreux. On peut affirmer sans grand risque de se tromper que, pratiquement, toutes les localités situées sur la plage ont été impliquées -à des degrés divers, bien sûr- dans la traite. Anlogan, Woe, Kéta, Vodza, Aflao, Abrée (Agbodrafo), Aného, Xwlagan (Grand-Popo), Gléhwé, Offra, Jakin, Ekpé, Sèmè, Appa, Gbadagri : toutes ces cités ont activement participé à ce trafic, avec plus ou moins de réussite, à une certaine période de leur histoire. Leur évolution, à la fois économique, sociale et politique, s'est surtout traduite par une aisance économique certaine des classes dirigeantes qui ont su monopoliser le commerce extérieur à leur profit, ainsi que par de profonds changements dans la configuration de ces villes. Dès l'installation d'une loge ou d'un fort dans une localité, toute une armée de petites gens espérant tirer profit des activités secondaires de la traite (canotiers, portefaix, courtiers, marchands, crieurs publics, etc.) venait prendre ses quartiers autour dudit établissement et ne le quittait plus. C'est ainsi que dans les importants centres comme Kéta, Aného, Xwlagan, Gléhwé, Offra et Jakin, se formèrent de véritables quartiers "danois", "hollandais", "anglais", "portugais" et "français", suivant le nombre et la nationalité des compagnies installées dans ces villes. Le quartier Nlessi -"Anglais", en guin- d'Aného doit son existence à de pareilles circonstances.

---

(1) Conséquence directe de ces transactions, la mode des cotonnades multicolores est demeurée vivace jusqu'à nos jours où le marché est dominé par les *wax* javanais, hollandais ou anglais.

Carte n° 28 : **Les villes négrières de la Côte des Esclaves au XVIIIè siècle.**



Chapitre 8

LES REGROUPEMENTS TERRITORIAUX ISSUS DE LA TRAITE NEGRIERE

1. Le royaume de Glidji

Le *Genyí*[1] (apocope de *Genyigban*, la Terre des Guin), ou royaume de Glidji, fut fondé à la fin du XVIIè siècle par des immigrés venus de la Côte de l'Or. Les Akra (ou Gan)[2], qui occupaient la plaine d'Accra, y avaient fondé un royaume florissant dans la première moitié du XVIIè siècle grâce au commerce négrier dont Accra était le centre le plus important dans la région. Cette richesse suscita la convoitise de leurs voisins de l'intérieur, les Akwamou, qui attaquèrent les Gan et les battirent dans une série de campagnes guerrières entre 1677 et 1682. Une fraction des Gan vaincus, auxquels se joignirent certains de leurs alliés akyem, tous refusant de subir le joug des Akwamou vainqueurs, s'enfuit vers l'est. Ce groupe fonde Glidji à la fin du XVIIè siècle, sur le rebord méridional du plateau ouatchi. Il faut rappeler ici que les Gan, fondateurs de Glidji, n'ont pas quitté Accra en 1660 et que Glidji n'a pas non plus été fondé en 1663, ainsi que le soutiennent les traditions de Glidji. Les premiers fugitifs gan n'ont dû quitter Accra qu'après la première offensive akwamou, en 1677.

Peu de temps après la fondation de Glidji, se déroula l'installation des Fanti à Aného, sur le littoral au droit de Glidji, dont le site, était alors occupé par des pêcheurs xwla de Xwlaviho. Ces Fanti étant originaires de la région d'Elmina, les Européens prirent l'habitude de les appeler Mina, terme par la suite abusivement généralisé.

Les Gan réussirent rapidement à s'imposer à la population autochtone, les Ouatchi et les Xwla, qui habitaient la région avant leur arrivée[3]. Par ailleurs, leur réputation de guerriers, qui les avait précédés, conforta leur position dans la région, dans la mesure où les souverains d'Agbanakin, d'Allada ou de Glehwé solliciteront leur concours militaire ou leur arbitrage dans les conflits qui les opposaient les uns aux autres. Cette position prééminente leur permit de s'imposer aisément et de se tailler un royaume qui, dans sa plus grande extension, au XVIIIè siècle, s'étendait du Mono à l'est jusqu'à Kéta à l'ouest, et dominait le plateau ouatchi au nord[4].

---

(1) Prononcé avec un g dur : "Guenyi".

(2) Du même groupe linguistique et culturel que les Adangbé, évoqués plus loin. Ils ne sont donc ni Akan (comme les Akwamou, Akyem [Akim], Ashanti, Fanti...), ni Ajatado.

(3) Troupe de soldats, les Gan prirent femme sur place. En très peu de générations, les Gan, devenus les Guin, oublièrent la langue d'Accra et se fondirent dans le groupe linguistique éwé., avec quelques particularités d'accent et surtout de vocabulaire, avec beaucoup d'emprunts à l'Europe. Le guin/mina est ainsi devenu la véritable langue populaire des villes de la côte, bien plus que l'éwé "officiel".

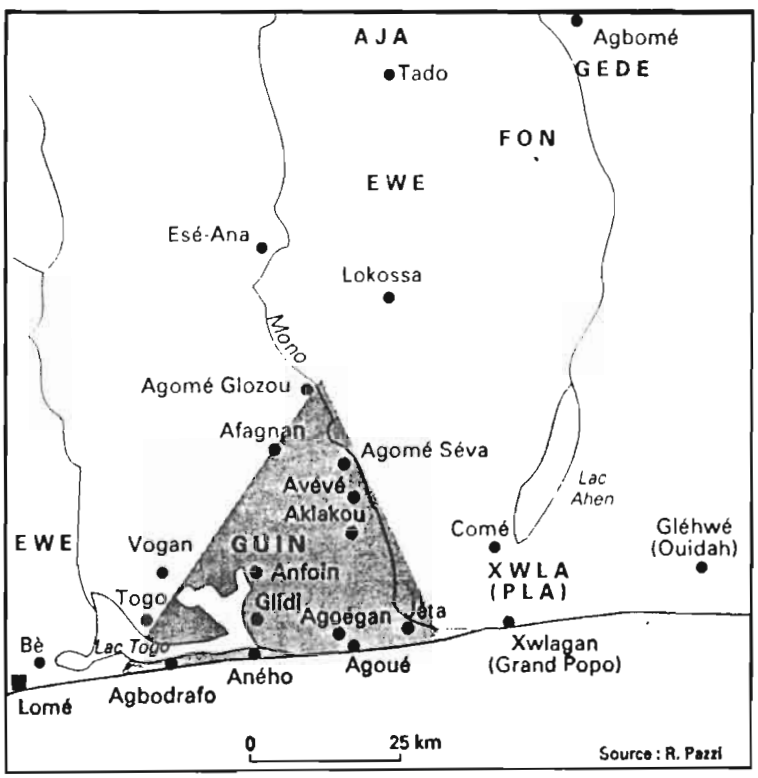
(4) Le peuplement proprement guin se limitant à Anfoin et quelques villages voisins, à 10 km au plus de la côte.

La liste dynastique des rois de Glidji s'établit comme suit :

1) Ofori	ca 1680-ca 1693
2) Foli Bébé	ca 1694-1727/33
3) Assiongbon Dandjin	ca 1733-1778
4) Amah Assiongbon	1767-1778
5) Oblie	1778-1786
6) Foli Adjalo	1786-1795
7) Ekué Zankpo (ou Adankpo)	1795-1815
8) Foli Dekpo	1815-1820
9) Ekué Sowou	1820-1847
10) Ekué Dankou (ou Agbanon Ier)	1849-1852
11) Seddo (ou Ganli)	1854-1856
12) Foli Aloffa	1857-1866
13) Foli Awoussi Tonyon	1868-1883
14) Foli Houégbo	1884-1922
15) Ambroise K.F. Agbanon II	1929-1972
16) Tonyo Foli Bébé XIV	1981-1991

Le royaume parvint à son apogée sous le règne d'Assiongbon Dandjin qui, après avoir servi dans l'armée d'Agaja, revint occuper le trône de Glidji après la prise d'Allada et de Gléhwé par les Fon. Il devint le leader de la grande coalition des Xwéda-Xwla-Guin qui se forma alors pour lutter contre l'hégémonie du Danhomé et reconquérir les territoires de la côte occupés par les Fon. Il mena ainsi plusieurs expéditions contre les garnisons fon installées à Gléhwé.

Carte n° 29 : **Zone de peuplement guin**



Mais le Genyi devait affronter en même temps l'hostilité des Anlo du royaume éwé d'Anlogan, qui combattaient sa suprématie à l'ouest. Cet antagonisme se traduit par le soutien constant du Genyi aux Adan et aux Danois, ennemis traditionnels des Anlo. Il culmina dans la campagne de 1784, qui opposa les Anlo à une coalition dirigée par les Danois et qui se termina par la défaite des premiers et, l'érection du fort de Kéta. Les autorités de Glidji avaient envoyé des renforts estimés à 1 100 soldats sous la conduite de Latévi Awokou (l'ancêtre des Lawson) aux côtés des Danois et des Ada.

Aného, Aflao et Kéta étaient alors les principaux ports du royaume par où se pratiquait le commerce négrier, indispensable à la survie économique du Genyi. A Aného, le poumon économique du royaume, ce commerce était contrôlé pour le compte des rois de Glidji par les *apoutaga* -les "chefs de plage"-.

Le commerce occupait une grande place dans la vie économique des populations du Genyi. L'agriculture (en raison de la nature du sol du littoral, essentiellement sablonneux) y demeurait moins fructueuse que dans l'arrière-pays ; les contacts fréquents avec les négriers européens y ont, par ailleurs, développé très tôt un esprit mercantile poussé, qui n'avait pas échappé aux observateurs.

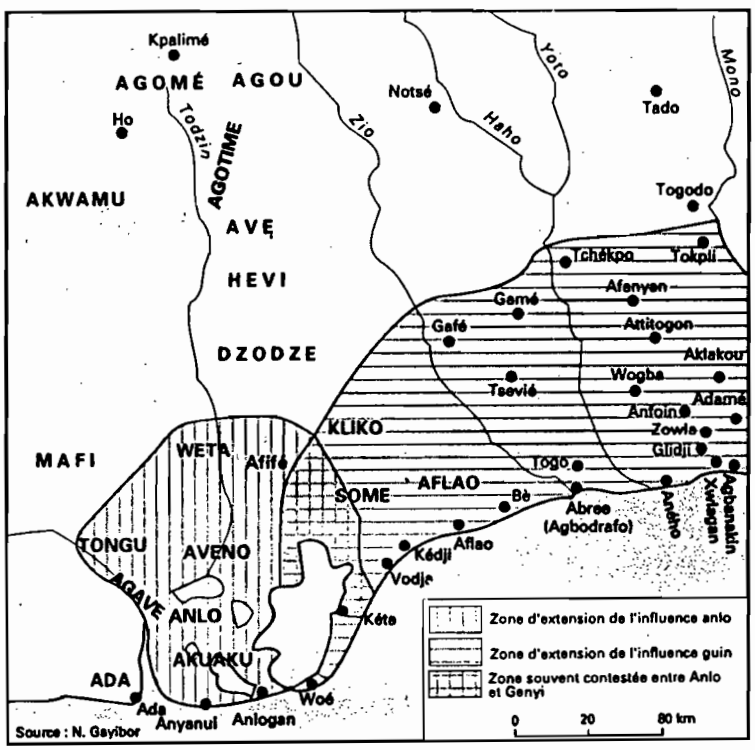
Photo n° 20 : **Cérémonie de prise de la pierre sacrée à Glidji (elle est blanche sur la photo, signe de bonheur et de prospérité), qui donne chaque année le signal des festivités du nouvel an guin.**

Aného aussi profitait largement de cet essor économique et, signe tangible, Isert nous décrit avec passion quelques-unes des activités économiques qui ont enrichi les grands notables de la ville. Cette prospérité se manifeste, pour Isert, dans le souci de paraître de ces personnages. C'est ainsi qu'il nous précise que les maisons à étages construites à l'européenne, comme celle du cabécère Akué de Dégbénou, n'étaient pas rares. La région de Kéta est également présentée comme un pays de cocagne ayant gibier, cheptel, poissons, céréales, etc. en abondance. Le Genyi sut donc profiter pleinement de tous les avantages que lui conférait la force des armes.

La position privilégiée d'Aného, principal port côtier du Genyi en dehors de Kéta et Aflao, contribua très tôt à son enrichissement, ainsi qu'à la formation d'une importante aristocratie politique et mercantile qui dominait toute la région.

Tous ces personnages, qui recevaient des subsides réguliers de la part des négriers installés dans la ville, plus particulièrement des Danois, ne tardèrent pas à se diviser en clans rivaux se livrant une lutte sans merci afin de contrôler le commerce de la ville à partir de la fin du XVIIIè siècle.

Carte n° 30 : **Anlo et Genyi au XVIIIè siècle**



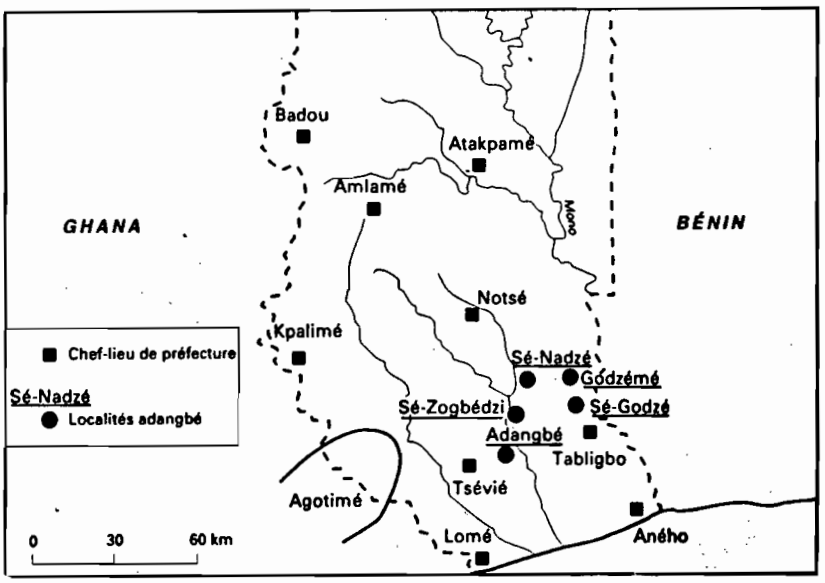
2. Les Adangbé

Des recherches menées au cours des trente dernières années, il ressort que les Adangbé constituent, on l'a déjà mentionné plus haut, l'un des premiers groupes de migrants qui pénétrèrent dans l'aire ajatado.

Peuple historiquement et linguistiquement apparenté aux Gan, les Adangbé de la Côte de l'Or connurent une évolution politique similaire à celle de leurs voisins gan. C'est ainsi que dans le dernier quart du XVIIè siècle, ils durent, comme ces derniers, subir les assauts de l'impérialisme akwamou, sous les coups de boutoir duquel sombra le royaume de Lakodou[1].

Très tôt, les Adangbé de la côte ont été entraînés dans le conflit qui opposait les Gan aux Akwamou. La conquête de Lakodou par les Akwamou eut lieu en même temps que celle des villes gan de la côte, entre 1677 et 1681. La principale offensive contre Lakodou se serait déroulée en 1679. Les Adangbé demeurés sur place durent à subir plusieurs expéditions punitives de la part de leurs nouveaux maîtres, dont la plus meurtrière, en 1702, poussa un grand nombre de fugitifs sur les routes de l'exode.

Carte n° 31 : **Les Adangbé du Togo**



On les retrouve souvent en communautés pluri-ethniques avec des Ewé, des Guin et des Xwla dans la zone côtière, du Ghana jusqu'au Bénin. Dans l'hinterland, ils sont souvent regroupés en communautés occupant des villages entiers à eux tous seuls, ou vivant en collectivité avec les Ewé. Sprigge (un auteur anglais) a essayé de dénombrer l'ensemble de ces villages où se sont installés les Adangbé. Les plus importants sont :

- Agotimé : c'est un nom générique qui s'applique à plusieurs agglomérations dont les principales sont : Afegamé, Kpétoé, Akpokopé, Batoumé, Amousoukopé, Kpodza, Nyitoé, Zoukpé. L'Agotimé est situé à cheval sur la frontière Togo-ghana, non loin de la rivière Todjin.

- Sè - Zogbédzi[2] : situé au nord-est de Tsévié, sur la rive gauche du Haho. Les habitants, bilingues, parlent le Krobo et l'éwé.

---

(1) Royaume adangbé à l'est d'Accra.
(2) Sè ou Essé a été transcrit Shai par les Européens).

- Sè-Nadzé : à deux km du précédent ; les mêmes caractéristiques s'y retrouvent ; les habitants y sont également bilingues.

- Sè-Godzé : au nord-est de Tabligbo. Les habitants, comme dans les villages précédents, pratiquent le bilinguisme.

- Godzémé : au nord de Sè-Godzé. La population y est cosmopolite.

- Gati : à douze kilomètres de Tsévié, sur la route Tsévié-Tabligbo. Selon les informations recueillies, les fondateurs de Gati seraient venus d'Adangbé.

- Adangbé : sur la rive droite du Haho, à quatorze kilomètres au nord-est de Tsévié. Bien que parlant l'éwé avec un accent marqué, les habitants d'Adangbé ne sont pas bilingues.

D'Adangbé, d'autres lignages iront fonder Gati et Basse.

Photo n° 21 : **Danseuses *adifo* (jeunes filles pubères) adangbé**

- Gati, dans le sud de l'Akposso, fut peuplé par les immigrants venus d'Adangbé. Ils abandonnèrent très vite l'adangbé pour adopter le parler akposso. Ils se sont donc assez rapidement intégrés aux populations locales.

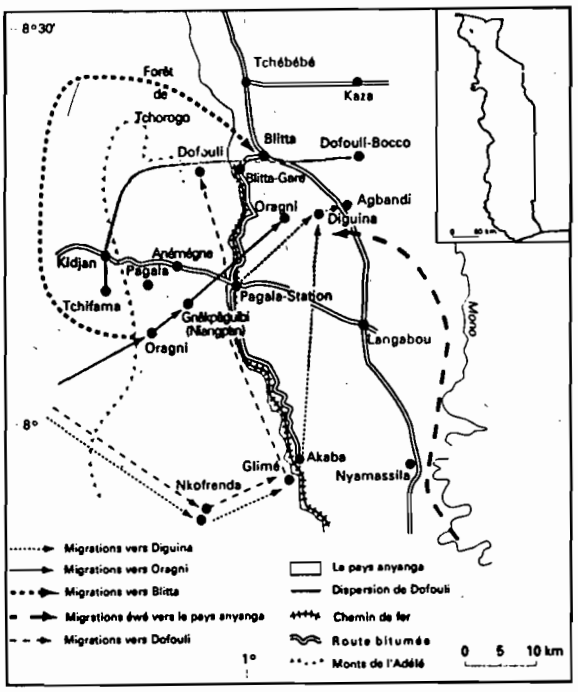
Les communautés adangbé installées en milieu éwé depuis le début du XVIIIè siècle ont tout de même su garder une certaine homogénéité et préserver leur culture originelle par rapport aux Ewé. elles n'ont pas su (ou pas voulu) s'intégrer entièrement aux populations éwé au milieu desquelles elles vivent.

3. Les Anyanga

L'émigration des Anyanga -groupe gwang de la basse vallée de la Volta- vers l'actuel

Togo fut également motivée par les bouleversements occasionnés par les guerres d'hégémonie sur la Côte de l'Or (fin XVIIè-mi XVIIIè siècle).

Carte n° 32 : **Le pays anyanga**



Ces migrations se sont effectuées en deux groupes ; l'un vers Glimè, l'autre vers l'Akébou.

* Le premier groupe, conduit par l'ancêtre Idja, s'installe à Okpagoulum -rebaptisé Glimé- sur la rive droite de la rivière Anié, probablement dans la première moitié du XVIIIè siècle. Il y sera rejoint par Odonkwa. Glimè se développa rapidement, en s'alliant avec les populations voisines, akébou et kpessi, et devint une cité-État, dirigée par Idja, chef politique, et Odonkwa, prêtre de la terre. Leur supériorité en armement permet aux Anyanga d'occuper une position prééminente dans la région. Idja est secondé dans l'exercice du pouvoir par un conseil des sages, composé des patriarches de tous les clans, qui se réunit tous les vendredis. Ce conseil s'élargissait aux chefs kpessi voisins pour le règlement des problèmes d'intérêt régional. Cette renommée politique sera renforcée par le dynamisme des activités économiques : agriculture prospère, chasse, pêche, artisanat de forgerons et commerce, qui métamorphosèrent Glimè en une métropole économique de la région située entre l'Anié et le Mono dans ce milieu du XVIIIè siècle.

Malheureusement, la mort de Idja entraîna des rivalités catastrophiques pour la cité, qui fut ainsi abandonnée. Ses descendants vont créer Diguina, probablement dans le dernier quart du XVIIIè siècle. De Diguina, de nouveaux départs s'esquissèrent en direction d'Agbandi, créé par

Agbaniwoul[1] qui y accueille plusieurs groupes anyanga (les Soro-Adi, les Komou, les Napoli) et étrangers (Kotokoli, Kpessi, Tchalla d'Odomi). Le plus prestigieux des chefs d'Agbandi fut Ogadja. Il a régné dans la seconde moitié du XIXè siècle et dut affronter la menace d'hégémonie tem. Il se produisit quelques affrontements (modestes) dont un, à Kaza, tourna à l'avantage des Anyanga. Mais leur cité fut par la suite pillée et brûlée en mai 1893, abandonnée, puis reconstruite.

Dans les mêmes conditions que Diguina, furent créés Anémègnè (détruite en 1897 à la suite, semble-t-il, d'un conflit avec les Allemands) et Diguina-Nkpoba en 1919 par Lavako, venu de Diguina.

Odonkwa, après plusieurs tentatives pour prendre le pouvoir à Glimé, crée Doufoli, au pied de la montagne Balam, probablement entre 1765 et 1770. La vie politique à Dofouli sera marquée, vers la fin du XIXè siècle, par la personnalité du chef Goma. Il offre des terres aux fugitifs de Oragni et tente de se rapprocher d'Ogadja d'Agbandi, afin de faire la paix avec Ouro Djobo de Paratao. Sous le règne de Mboro, au début du XXè siècle, Gbédji quitte Dofouli et fonde Tchifama, dans l'Adélé.

Ainsi, à partir de Glimé, ont vu le jour deux grandes communautés, Diguina et Dofouli, avant de s'émietter sous la pression des conflits internes et des menaces tem.

* La seconde vague, sous la conduite d'Atangba et de From, venus de Wouroupong (en pays gwang), est à l'origine de la fondation d'Oragni, près de Blitta, à la fin du XVIIIè siècle.

Après le décès de Atangba, From prit le pouvoir. Après lui, sa soeur Toufouré s'empara du trône. Elle tenta en vain d'apaiser les tensions internes pendant les cinq ans que dura son règne, avant d'être assassinée par sa propre garde. Son successeur, Gomè, réactiva le commerce à Oragni. En mai 1893, la cité sera détruite par les Kotokoli.

De Wouroupong, Goma remonta vers Siaré et Chirijè. Il s'installa à Obiato puis, après avoir obtenu des terres d'Atangba, fonda Blitta où il sera rejoint par les Wiboudi.

Au terme de cette étude, l'histoire précoloniale des Anyanga se résume en quelques points :

- peuple d'origine gwang, les Anyanga sont venus de Nkonya, pour s'installer dans l'interfluve entre le Mono et l'Anié vers le milieu du XVIIIè siècle, suite aux guerres d'hégémonie qui ravageaient alors la Côte de l'Or.

- de Glimè, Diguina et Dofouli, premières agglomérations anyanga dans la région, des migrations ultérieures, occasionnées par des conflits aussi bien internes qu'externes, façonnèrent le pays anyanga tel qu'il est connu de nos jours.

4. Les Kpessi

On a longtemps cru qu'ils étaient d'origine ashanti. Il s'agit en fait d'un groupement

---

(1) Il appartient au clan des Lougal Bola, ethnonyme générique de tous les descendants de Idja. Les descendants de Baguinawoul, un autre ancêtre anyanga, sont appelés Lougal Bassa.

akyem[1] victime d'une invasion ashanti et qui, sous la conduite d'un certain Akou Amafou, était venu s'installer dans la région de Kpessi avec la protection de leur allié, le souverain d'Agbomé.

Sur les conseils d'Agbomé, les Akyem auraient attaqué Kumasi en 1752, profitant de l'absence de l'empereur Osei Kodjo, alors en campagne contre les Assin ; la capitale des Ashanti fut alors prise et saccagée. Mais les ashanti prirent leur revanche et les Akyem furent complètement défaits en 1764, et les débris de leurs armées s'enfuirent vers l'est. Les fugitifs passèrent successivement par Kédji, Kpélé et Notsé avant de s'installer dans la région du Mono, sous la protection des rois d'Agbomé. Akou Amafou, l'ancêtre qui conduisit la migration, s'installa sur la rive gauche du Mono, où il fonda le village de Kpessi, à quelque distance du village ifè de Dégou, dont le chef Défèné réserva un bon accueil aux immigrants. Quelques temps plus tard, quelques lignages quitteront Kpessi pour aller plus loin vers le nord-est. Ils s'installèrent près de la frontière dahoméenne, à Pira et Banté.

Les Kpessi, vivant en milieu éwé, se sont lentement assimilés à ces derniers dont ils ont adopté la langue, bien des coutumes... et certaines traditions.

5. Les Ifé (ou Ana)

a) Origines et migrations

Les Ifè, d'origine yorouba, occupèrent le nord de l'aire ajatado par plusieurs vagues migratoires en provenance des centres yorouba de l'actuel Bénin, dont les premières furent certainement antérieures aux migrations aja.

Les ravages des armées fon d'Agbomé, au XIXè siècle, obligèrent plusieurs groupes de Yorouba à venir rejoindre, en vagues successives, les premiers groupes déjà installés dans la région et avec lesquels ils avaient probablement maintenu des relations. Ainsi se peupla la cuvette d'Atakpamé, zone refuge enchassée dans les montagnes, qui ne fut pourtant pas à l'abri des incursions des amazones d'Agbomé.

D'abord installés à Djouakou, dans l'actuel Bénin, Atakpa et son groupe vinrent occuper Djama avec l'assentiment d'un certain Ataliwa, qui dut plus tard se retirer à Damadéli, plus au nord. Mais une autre version, note que ces Ifè seraient venus de Djamakpo, dans la région de Savalou, et qu'à leur arrivée le quartier Voudou (ou Houdou)[2] existait déjà. Pédoké, chef des Voudou, intercéda auprès d'Ataliwa pour que les Ifè conduits par Atakpa puissent occuper la région.

Les habitants du quartier Gnagna, également venus d'Ifè, se seraient d'abord établis à Tchetti (ou Tchétikpo), près de Savalou. Toujours sous la menace d'Agbomé, ils durent quitter Tchetti quelques années après le départ d'Atakpa, et vinrent s'installer dans le quartier Gnagna, sous la conduite de leur chef Idayi, avec l'accord des Voudou.

L'installation des Ifè à Atakpamé se serait passée sous le règne du roi d'Agbomé Adandozan (1787-1818).

---

(1) Ou akim, peuple akan situé entre les Ashanti et Accra, subjugué par les Ashanti au milieu du XVIIIè siècle.
(2) Autre groupe éwé venu de Notsé.

Photo n° 22 : **Masque de danse rituelle chez les Ifè de Kambolé**

D'Atakpamé, les Ifè vont essaimer dans toute la région. Bon nombre d'entre eux, fuyant les incursions danhoméennes, iront s'installer à côté des Kpessi. C'est ainsi que furent fondés les villages d'Igboloudja, Yébou-Yébou, Abalo-Kakaou, Foudjé, Tchékita, Kamina, Tchékélé, Moréta, Datcha, Atikpaï, ainsi que, à l'ouest du Mono, Gaougblé, Avakodja et Alablatoé.

Ces Ifè, bien que vivant à proximité des Ewé, ont su garder leur langue et leurs traditions, car ils se mêlèrent très peu aux autres. Ils vivent soit dans leurs propres villages, soit dans des quartiers qui leur sont réservés. La langue ifè est un dialecte yorouba, un peu différent du yorouba "classique" parlé au Nigéria.

Les Itcha, Dassa et Manigri sont apparentés aux Ifè. Les groupes itcha sont venus, sous la conduite de Baba Akété, dans la région de Dégou, près du Mono. C'est à ces groupes que les Kpessi viennent demander la terre.

Les Yorouba de Djalloukou viennent du village d'Atangbé sous la conduite de leur chef Tité Noukoumoké. L'itinéraire de leur migration passerait par Atakpamé et Agona avant d'atteindre Adjessi, où ils furent autorisés à camper. Mais ils préférèrent remonter le Zou et se fixer dans les montagnes sur la zone frontalière entre le Togo et le Bénin.

b) Les relations avec les peuples voisins

Les traditions signalent quelques conflits, d'une importance relativement mineure, ayant opposé les Ifè d'Atakpamé à leurs voisins.

Le premier conflit, "l'affaire de Tchékita", opposa Ogbone Kintiki, notable de Gnagna et commerçant d'esclaves, aux Bago. Le camp d'Ogbone Kintiki, qui n'avait pas pris la peine de s'allier les deux autres quartiers de la ville, fut battu. Cet épisode se serait passé trois ans après la visite du missionnaire Hornberger, soit vers 1863. Un second conflit donna lieu à une campagne contre les Kpélé, à la suite de laquelle les Akposso se réfugièrent les uns à Toudjikopé, les autres à Koussoba.

Les conflits entre Atakpamé et les armées fon furent bien plus sérieux. Les traditions, parfois soutenues par des sources écrites, mentionnent plusieurs campagnes meurtrières des armées fon, semant terreur et désolation au sein d'une population peu habituée à de telles barbaries. Il est vrai que la ville, avec sa population cosmopolite très dynamique tant sur le plan religieux qu'économique attisait la convoitise des rois du Danhomé. La ville sera plus d'une fois prise et rasée, sa population emmenée en esclavage.

Il est cependant difficile de reconstituer l'histoire politique d'Atakpamé pour une raison fort simple. Les chefs des trois principaux quartiers de la ville revendiquent chacun l'antériorité de l'occupation du site.

6. Les Fon-Mahi de la région d'Atakpamé

a) Les origines

Les Fon et les Mahi de la région d'Atakpamé viennent de Savalou (République du Bénin). A l'origine de leur migration apparaît la pression des rois d'Agbomé, à des fins de conquête territoriale et de razzia d'esclaves. En procédant au recoupement des sources actuellement en notre disposition, on peut affirmer que la migration s'est effectuée en plusieurs vagues, à des dates différentes, sous les règnes d'Adandozan (1787-1818) et de Ghézo (1818-1857), en gros entre 1800 et 1850 pour l'essentiel ; quelques-autres, tardives, ont certainement dû s'opérer sous Glélé (1857-1889).

b) Le peuplement

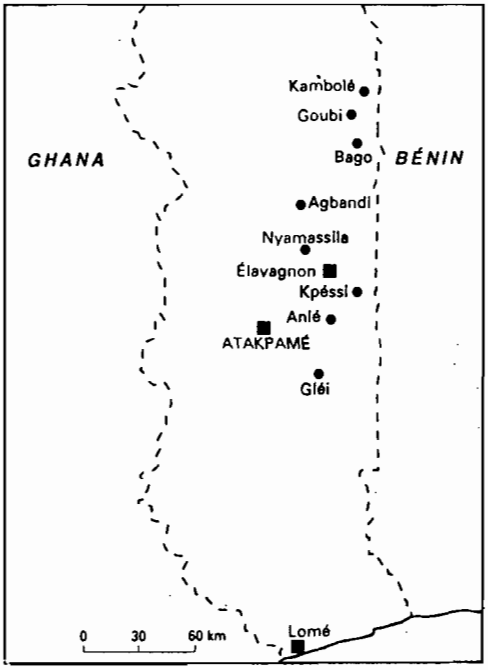
Les itinéraires suivis par les migrants furent variables. Parmi ces itinéraires, certains se révèlent originels et fondamentaux ; ils s'établissent comme suit :

* Savalou - Atakpamé - Sada
* Savalou - Sada
* Savalou - Kpodifê (près de Datcha).

D'autres migrations restent par contre secondaires.

A partir de Sada et Kpodjifê, se déroulèrent, très tôt, des diasporas pour fonder notamment les villages d'Avètê, puis de Glei, et peut-être Agbo-Fon. Les habitants d'Agbo-Fon affirment être venus sur les lieux à l'issue d'une migration directe Savalou-Atakpamé-Agbo-Fon.

Carte n° 33 : **Les Ifè et les Fon-Mahi de la région centrale**



Tout naturellement, les migrants ont cherché à se regrouper selon leurs "sous-lieux" d'origine ; ainsi s'établit une correspondance entre les diverses agglomérations autour d'Atakpamé et différents quartiers de Savalou ou villages proches de Savalou. On retiendra à titre d'exemples que le groupe de Sada vient de Savalou-Kovédji ; ceux d'Avètê et de Gbédjrovidé de Savalou-Doïssa ; et ceux d'Agbonou, de Kouvagba (à environ 15 km au nord de Savalou).

c) Structures politiques et évolution jusqu'en 1884

Presque tous les villages étaient dirigés par un chef issu de la famille de l'ancêtre fondateur, rarement de celle d'un de ses compagnons. La transmission du pouvoir s'effectuait du père au fils aîné, ou à celui jugé digne par le chef et ses conseillers. Les localités étaient indépendantes les unes des autres ; il n'existait pas de chef central ou supérieur ; en clair, il s'agissait d'une structure politique atomisée. Sur le plan religieux, par contre, il arrive assez fréquemment qu'une divinité et les cérémonies du culte qui lui sont liées soient communes à plusieurs villages et fermes dépendantes.

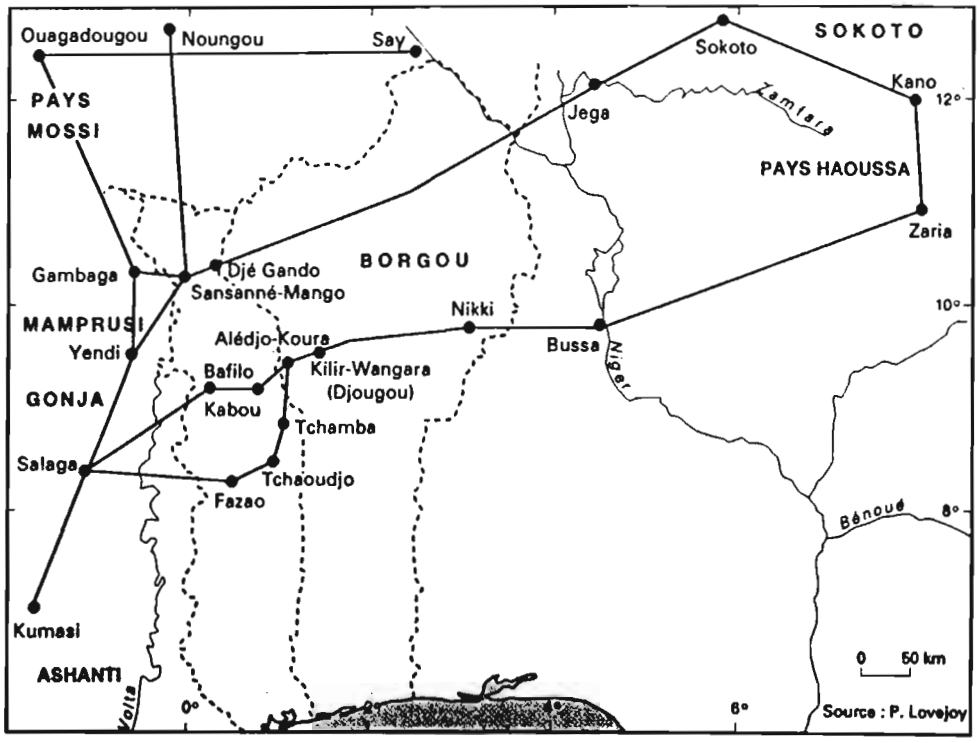
Chapitre 9

LE COMMERCE CARAVANIER ET SES CONSEQUENCES

I - LES ROUTES DE LA COLA ET LES TRANSFORMATIONS DU PAYS KOTOKOLI

La cola (ou kola) est un excitant particulièrement efficace pour combattre le sommeil et la faim, et étancher la soif. Elle est autorisée par l'islam, alors que les boissons alcoolisées sont interdites. Les Haoussa en sont depuis longtemps de très gros consommateurs. Le commerce à longue distance induit anciennement par cette demande va amener une réorganisation profonde du Nord de l'actuel Togo (et de ses voisins).

Carte n° 34 : **Les routes de la cola au XIXè siècle**



La *cola nitida* est produite en forêt, de la Guinée au Ghana. La région de Begho, dans le centre-ouest du Ghana, semble s'être spécialisée très tôt dans cette production, peut-être dès le milieu du XIVè siècle.

Les commerçants soudanais originaires du Mali historique étendirent leur diaspora mandingue jusqu'au pays haoussa ; ils se regroupèrent au sein de cités-caravansérails (Salaga, Djougou-Wangara), de "quartiers de musulmans" (*malwada*) ou de villages autonomes (*didaouré*) en pays kotokoli. Ils introduisirent l'islam avec le commerce. Ils sont connus sous des appellations génériques : Dioula en Côte d'Ivoire, Marka chez les Bambara du Mali, Yarsé au Burkina, Wângara au Nord-Bénin. Au Togo, aucun terme traditionnel ne les désigne globalement, d'où l'obligation d'énumérer les groupes patronymiques sous lesquels ils sont connus : les Touré, les Traoré, les Fofana, les Konaté, les Sissé, etc.

Ils revenaient des cités haoussa, emportant avec eux du natron (que les gens appellent "potasse" et qui provient du Tchad), de la galène pour préparer du khôl -très prisé pour le fard ou le soin des yeux-, de l'antimoine (d'usage analogue), des cuirs maroquinés (notamment des harnachements pour chevaux, des fourreaux d'épée...), etc. Dans leur parcours, ils s'approvisionnaient en boules d'oignons séchés et pilés et autres condiments légers à transporter. Traversant le pays kotokoli, ils en achetaient la production locale : "moutarde" de néré, savon indigène (de couleur noire, fabriqué par les femmes à partir de l'huile de palme ou du beurre de karité), pagnes de coton tissés à la main, nattes de raphia tressé (par exemple à Tchamba et à Fazao-Boulohou), boulettes de feuilles de tabac (notamment dans la plaine du Mô au XIXè siècle), etc. Et bien sûr, les commerçants achetaient des produits vivriers pour se nourrir, et rémunéraient en cauris les porteurs qu'ils embauchaient pour franchir les obstacles (par exemple, la falaise de Boulohou), les passeurs et les nageurs qui aidaient pour traverser les cours d'eau en crue (cas du Mô entre Djérékpanga et Nakpali), etc.

Traversés par ce commerce à longue distance, les milieux ruraux traditionnels du pays kotokoli se réorganisèrent profondément en adoptant la chefferie et l'organisation clanique, et en se constituant en fortes communautés pluriclaniques tout le long des itinéraires. Il s'ensuivit une véritable mutation de ces milieux ruraux, où marchands, artisans, prêcheurs de l'islam, chefs coutumiers et paysans vécurent côte-à-côte dans une osmose tout à fait remarquable. Le peuplement du pays kotokoli alla de pair avec le développement du commerce. Mieux, il précéda ou suivit les changements d'itinéraire, ponctuant de nouveaux villages les voies ouvertes.

L'un des itinéraires les mieux connus fut "la route des Haoussa", *"asintché kadarô"*, d'après les Kotokoli (les *Asintché* sont les Haoussa, et *kadarô* désigne une piste commerciale "en ligne droite", contrairement aux chemins vicinaux *-nimbao-* qui relient des villages voisins).

En fait, la "route de la cola" était un ensemble d'itinéraires, un faisceau plus ou moins large de pistes caravanières, très sensible aux événements. Si le retour imposait un voyage par la voie la plus directe, la cola étant une denrée périssable, l'aller (Kano-Salaga) demeurait beaucoup moins contraignant. Les marchands pouvaient passer par les pays mossi, selon une route Kano-Katsina-Sokoto-Gwandou (au niveau de l'actuel Malanville)-Fada N'Gourma-Ouagadougou, et ensuite redescendre sur Salaga par Yendi ("la route des Mossi", pour les gens de Salaga). C'était un axe très fréquenté à l'apogée de l'empire peul de Sokoto (Première moitié du XIXè siècle).

Ils pouvaient passer aussi plus bas, en coupant à travers le Borgou, par Yawouri, Kwandé (chefferie bariba fondée au XIXè siècle), Sansanné-Mango (où les Anoufom installent une

chefferie guerrière vers 1750, près de Kondjogo, que les caravanes haoussa utilisaient déjà comme étape).

Mais la voie la plus directe, celle qu'on obtient en traçant une ligne droite entre Kano et Salaga, correspond à la route méridionale : de Kano, on remonte la vallée de la Chalaooa jusqu'à Gwari ; on passe le Niger à la hauteur de Bousa ; puis on traverse le nord de l'actuel Bénin, par Nikki, N'dali et Djougou, et le Nord-Togo, par le pays kotokoli.

La traversée du pays kotokoli se révélait plus complexe que ne le montrent les cartes publiées jusqu'à présent. L'orientation générale restait bien entendu nord-est (Djougou) - sud-ouest (Salaga), mais les itinéraires s'étaient diversifiés dans l'espace et dans le temps.

Photo n° 23 : **Une caravane en transit à sokodé au début du siècle.**

a) Par Tabalo

Avant la fondation des grandes chefferies "Mola" du pays kotokoli, c'est-à-dire avant le début du XVIIIè siècle, on peut supposer que la route principale passait en zone montagneuse, là où se concentrait l'essentiel du peuplement d'alors. Le premier emplacement de Tabalo, point de chute d'une migration de Gourma venus du nord, est en cela tout à fait significatif : au coeur du massif montagneux du Malfakassa, le village était établi dans la haute vallée de la Timbou, qui donnait sur la plaine du Mô, et donc sur le bassin des Volta. Sur la ligne de crête qui conduisait à cet emplacement, mettant à profit un élargissement de ladite ligne, des tisserands Touré s'étaient installés en qualité d'hôtes, à quelques kilomètres de distance, confirmant l'existence d'un trafic et sa nature.

b) Par Fazao-Boulohou

Les conditions de circulation des commerçants vont changer au début du XVIIIè siècle

avec la mise en place de grandes chefferies à distance des reliefs : Agoulou est notablement éloignée du piémont du Koronga, Tchamba et Djérékpanga sont carrément en plaine, les gens de Bafilo étaient dans la plaine de la Kara (à Awândjélo) avant de se rabattre le long de l'abrupt du plateau kotokoli pour échapper aux raids des Anoufom. Seules les chefferies de Fazao et de Boulohou restent liées à la zone montagneuse, mais c'est parce qu'elles y commandent, l'une l'entrée est (Fazao), l'autre l'entrée ouest (Boulohou), d'un passage obligé de la route de Djougou à Salaga. On peut donc imaginer qu'à cette époque, les commerçants commencent à emprunter plus volontiers les plaines, et que celles-ci se peuplent.

II - LES ROUTES DU SEL

Faute d'informations nombreuses, on ne peut ici qu'évoquer la circulation du sel qui remontait du littoral vers l'intérieur.

Les Xwéda et les Xwla, vivaient dans un écosystème qui leur permettait de s'adonner à la pêche dans les lagunes et d'extraire du sel marin en chauffant l'eau de mer au bois. Ils remontaient ce sel par le Mono jusqu'à Sagada, non loin de Tado. Ensuite, le sel passait de village en village jusqu'à la latitude où il était concurrencé par le natron commercialisé par les Haoussa, peut-être jusqu'au niveau de Tchamba. La présence de gros bourgs ruraux au sud de Tchamba : Koussountou, Kambolé, Balanka, Bago, Goubi, etc., alignés selon une direction nord-sud, suggère l'existence d'un axe commercial de même sens. Ces villages se trouvaient en relation d'une part avec la vallée du Mono par l'intermédiaire des Kpessi et des Anyanga, venus s'établir dans la moyenne vallée du Mono assez tardivement, d'autre part avec le royaume du Danhomé par Pira, Banté et Savalou.

III - LE ROYAUME ANOUFO DE MANGO

Les Anoufom (Singulier anoufo), appelés Tchokossi par leurs voisins, sont arrivés dans la région dans la deuxième moitié du XVIIIè siècle, venant de Côte d'Ivoire centrale, et y ont fondé le royaume de Sansanné-Mango.

A. DE L'ANO À MANGO : LA MIGRATION DES ANOUFOM

L'histoire des Anoufom trouve son origine dans l'Ano, entre les fleuves Nzi et Comoé, au nord-est du pays baoulé, où les guerres civiles de l'Ashanti avaient, vers 1720, déplacé d'importants clans akan, comme les Dunihen. Ceux-ci accueillirent par la suite d'autres immigrants, dont des Mandé, en particulier les Ouattara du Djérémanbou de Kong, vers 1750. Certains étaient "marabouts", et les Akan leur confièrent la fonction de les assister de leurs pouvoirs magico-religieux au cours de leurs expéditions guerrières. Le brassage de ces différents clans (Ouattara musulmans et Akan animistes) donna naissance à l'ethnie anoufo, fondatrice du royaume de Mango.

Anoufom ou *Anofwe* signifie "gens de l'Ano", ou "ceux qui sont venus de l'Ano". Mais selon une autre version, *Anofwoe* ne serait qu'une déformation du terme ashanti *Edohunfwe*, qui signifierait *"les guerroyeurs"* , *"ceux qui ne vivent que de guerres"*. Is donnèrent le nom de

"Sansanné[1]-Mango" à la localité de Kondjogo après l'avoir conquise, en souvenir de leur pays d'origine, dont le centre commercial portait le nom de Mango en mandé (Groumania en langue baoulé). L'ethnonyme "Tchokossi", que les Anoufom reçurent dans leur nouvelle patrie, serait à l'origine un terme militaire qui signifierait *prendre du recul pour mieux attaquer*[2]. Une autre version voudrait que ce nom ait été donné par les Konkomba, qui appelaient les Anoufom *"Bitchokob"*, c'est-à-dire envahisseurs ou étrangers. En fait, l'ethnonyme Tchokossi pourrait provenir aussi d'une déformation de *Tchokohé,* d'origine dagomba, lui-même dérivant de *Nsoko,* qui signifie musulman.

Leur migration est perçue par la tradition de l'Ano comme la conséquence d'un conflit interne, à propos d'un héritage, en l'occurrence une veuve. Mais il paraît plus vraisemblable de considérer le goût de l'aventure et des guerres de rapine, peut-être leur recrutement en tant que mercenaires, comme les véritables mobiles de l'expédition qui conduisit les Anoufom à Kondjogo. C'est le roi mamproussi de Nalérigou, au nord-est de l'actuel Ghana, alors en butte aux troubles suscités par les Gourma de Kantindi, qui avait sollicité l'intervention des guerriers anoufom pour rétablir l'ordre dans cette contrée. Ceux-ci étaient conduits par *Na* Biema Bonsafou, aidé de son neveu Nasoma.

B. LA NAISSANCE DU ROYAUME ANOUFO

Recrutés comme mercenaires ou partis à l'aventure, les Anoufom finirent donc par s'établir sur les rives de l'Oti, au cours de la seconde moitié du XVIIIè siècle. Na Biema et ses hommes conquirent donc la région, soumettant les autochtones (Natchaba, Dyé, Konkomba...), puis jetèrent les bases de l'État anoufo autour de Kondjogo, rebaptisée Sansanné-Mango, le "camp" de Mango.

C. LA DOMINATION ANOUFO

Les Anoufom prétendent avoir étendu leur domination sur la plus grande partie du territoire situé au nord de la plaine de l'Oti (chefferies moba et gourma) ; au sud, leur hégémonie se serait étendue jusqu'aux pays konkomba, kabou, bassar, sur une partie des Lamba, voire jusqu'à Blitta[3], soit environ 300 km plus au sud... Ils auraient aussi poussé leurs incursions en direction de l'Atakora. Ils ont essaimé dans la plupart de ces localités, où l'on rencontre encore aujourd'hui, disent-ils, leurs descendants[4].

Ces mouvements ont donné naissance aux nouvelles chefferies soumises à Mango : Nagbéni et Barkoissi en pays moba, Mogou et Gando en pays dyé et Tchanaga chez les Natchaba. Les peuples soumis devaient un tribut annuel aux aristocrates anoufom. Chaque famille des clans dominants disposait de collectivités villageoises chargées de l'entretenir : celles-ci devaient s'acquitter de nombreux services, fournir quantité de mil, boeufs, moutons...

---

(1) Le "camp militaire".

(2) Cette tradition, beaucoup plus valorisante pour les Anoufom, a été recueillie à Mango même, et semble plutôt récente et en fait peu crédible.

(3) Selon eux, Blitta serait un mot d'origine anoufom et signifierait *"Retournons d'où nous venons"*. En effet, les Anoufom qui voulaient atteindre la mer (ou leur pays) se seraient égarés et auraient rebroussé chemin au niveau de Blitta. Mais les Anyanga réfutent vigoureusement cette assertion.

(4) Cas du quartier Kodjodoumpo à Bassar, du clan Ouattara à Bafilo et à Tchamba.

D. STRUCTURES SOCIALES ET POLITIQUES DES ANOUFOM

Au départ de l'Ano, tous les grands lignages d'origine anoufo étaient déjà constitués, soit au total treize. A Sansanné-Mango, il n'en reste que quatre : les Don'zom, les Karamon, les Ngyem et les Ako.

- D'origine mandé, les Don'zom (ou N'zoko) sont les chefs militaires. Il s'agit des Ouattara, Coulibaly, Diabaté, etc.

- Les Karamon conservent, comme au pays d'origine, leur rôle de marabouts. Ils assistent les chefs de guerre dans la préparation magique des expéditions. En outre, ils fournissent à l'État imams et dignitaires religieux.

- A l'origine, des fantassins au service des Ouattara (Norris 1986), les Ngyem[1] représentent l'élément baoulé.

- Enfin, les Ako, ou esclaves, butin des différentes guerres, ferment la structure sociale. Mais on en parle très peu, peut-être parce qu'ils ont fini par être intégrés.

L'occupation de l'espace découle de cette division de la société. De ce fait, la ville de Mango est divisée en trois quartiers : Djabou, Sangbana, Fomboro.

- Djabou (appelé aussi Djérémabou), surtout habité par les descendants des Ouattara, bénéficie d'une préséance sur les autres.

- Sangbana fit partie autrefois de Djabou ; mais les descendants de Nasoma s'en séparèrent ; ses ressortissants pouvaient prétendre, au même titre que ceux de Djabou, à la royauté. En effet, celle-ci passait alternativement de la famille de Bonsafou à celle de Nasoma.

- Fomboro semble beaucoup plus hétérogène. Les Ngyem et les Ako se retrouvent presque tous dans ce quartier.

L'organisation et l'administration des territoires et des peuples conquis découlent de la même logique. Le territoire soumis est partagé en trois parties, correspondant aux trois quartiers. Ainsi :

- Djabou disposait des territoires de Fari, Kountoiré, Bankangou (Bankan), Loko, Namoundjoga et d'une partie du pays konkomba.

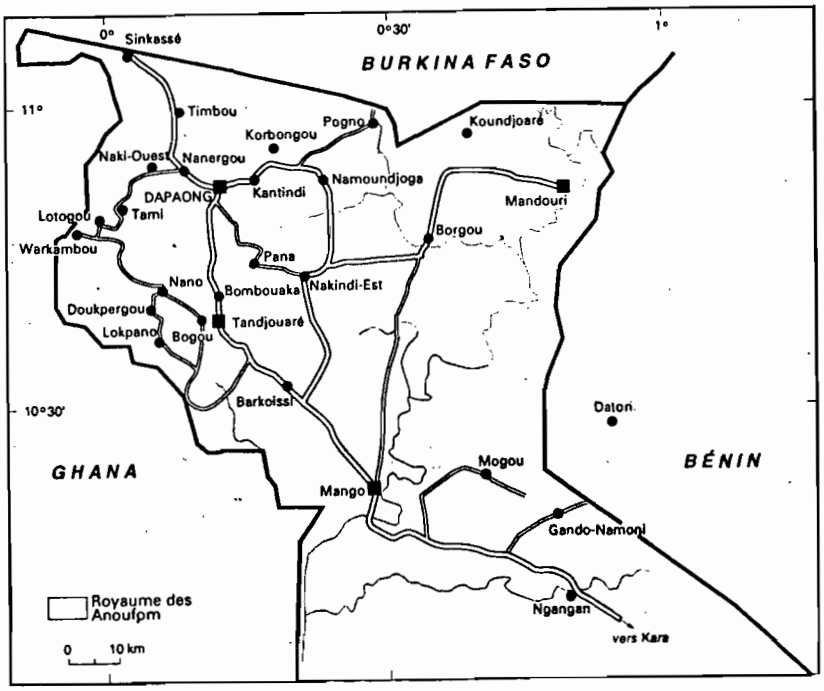
- Sangbana contrôlait les territoires de Kantindi, Dapaong, Pogo, Bogou, Mandouri, Korbongou, Nagbéni, Bombouaka, Gando, Mogou, Nandjoga, Bidjenga, Pana, Naniékou et aussi d'une partie du pays konkomba.

Enfin Fomboro avait reçu les territoires de Timbou, Boukpaka, Doukprékou, Tami, Djapaka, Warkambou, Koumongou, Nali, Tababou, Payo et également une partie du pays konkomba.

---

(1) Déformation de Nje -nom du lignage d'origine- et qui signifie fourmis rouges, du fait de son effectif très élevé.

Carte n° 35 : **Le royaume anoufo de Mango**



Il n'y avait pas de représentants du roi dans les territoires dominés. Les peuples conquis avaient conservé leurs chefs de terre et leurs divinités : leur sujétion était surtout politique et économique.

A Mango même, le pouvoir était détenu par les descendants de Na Biéma Bonsafou et de Nasoma. Le roi administrait ce territoire avec l'aide de grands dignitaires musulmans, dont le principal était l'imam.

Voici la liste des souverains de Mango à l'arrivée des Européens.

- Na Biéma Bonsafou
- Tchaba
- Na-Ba
- Siki
- Na Moussa, qui règne vers 1853 (selon Barth)
- Djokoura
- Morba[1] 1873-1875
- Soma-Lafia 1875-1882
- Na-Da 1883-1889
- Sambiégou-Da 1890-1893
- Biéma Sabiè 1894-1898[2]

(1) Jusqu'au règne de Morba, tous les rois étaient choisis à Djabou ; mais, à sa mort, il ne se trouva pas de prétendant assez âgé dans son lignage pour lui succéder ; aussi fut-ce Soma-Lafia, de Sangbana, qui accéda au pouvoir.

(2) Il signe avec les allemands von Carnap Quernheimb et Grüner un traité de protectorat les 9 et 16 janvier 1895.

E. SANSANNÉ-MANGO : LES FONCTIONS ÉCONOMIQUES

Au moment où les Anoufom s'établirent à Mango, cette localité occupait vraisemblablement déjà une place privilégiée dans le commerce régional.

Trois voies caravanières importantes traversaient Mango. La première partait du Soudan, transitait par Fada-Ngourma, Mango et Yendi, avant d'atteindre les pays du Sud, producteurs de la cola et notamment l'important marché de Salaga où, en plus de cette denrée, on achetait aussi des produits manufacturés en provenance de la côte. La deuxième venait du pays mossi par Tenkodogo et le pays moba, jusqu'à Mango, puis continuait par Yendi. La troisième reliait le pays haoussa à l'est au bassin de la Volta par Say, Tanguiéta, Djé Gando, Mango et Yendi.

Transitaient par Sansanné-Mango du sud vers le nord et l'est : cola, sel, tissus, outils en fer, etc. ; du nord et de l'est vers le sud : bétail (zébus et moutons), produits de l'artisanat (cuir, orfèvrerie), esclaves... A Mango même, on produisait du tabac et quelques textiles bien travaillés. Lorsque cette localité entra dans la mouvance européenne, dans les années 1890, le "commerce soudanais", comme l'appelaient les Allemands, restait florissant, en dépit du rôle croissant que la navigation côtière européenne commençait à jouer dans les échanges avec le Nigéria[1].

IV - LA CHEFFERIE DE BAFILO

A. LES ORIGINES

Bafilo, de son vrai nom Kégbafoulou ou Kégbaflo (du nom d'une divinité protectrice), est la chefferie Mola située le plus au nord du pays tem.

Les fondateurs Mola viennent de Tabalo. Nul doute que c'est pour participer au commerce caravanier que cette communauté d'agriculteurs se structura en chefferie, grâce à ces membres du clan Mola. Après s'être établi dans la plaine, le groupe des Mola se déplaça pour des raisons de sécurité -les raids des Anoufom arrivant jusque-là- au pied de la montagne. Sous la direction d'un nommé Gara, ils fondèrent Tchon-Oro. Ils y furent rejoints quelque temps plus tard par un autre groupe Mola, pour les mêmes raisons ; dirigés cette fois-ci par un certain Tchasséméli, ils s'installèrent à Agoudadè. D'autres lignages Mola suivront pour contribuer au renforcement des localités ainsi créées.

En même temps que les Mola, arrivèrent des Koli. Du fait de l'ancienneté de leur installation (ils sont présumés autochtones), les Koli bénéficient d'une certaine préséance sur les clans non Mola. Ils jouent un rôle important, en tant qu'arbitres, dans la désignation des *ladjo* (chefs) de Bafilo. D'autres clans -Louwa (Yorouba ?) d'Alédjo Koura, Adolé de Siaré (dans l'Adjouti), Bogôm (Koumondé), Ourouma (Kpéwa), etc.- vinrent s'ajouter à ces premiers occupants pour consolider la chefferie. Par la suite, arrivèrent les commerçants d'origine soudanaise ou haoussa, comme les Mendé. Ces clans d'origine étrangère s'établirent en un lieu qui deviendra le didaouré de Bafilo. Les premiers de ces commerçants se fixèrent dans le courant

(1) Ce changement anéantit définitivement le trafic caravanier intra-africain : au début du XXè siècle, la cola partira beaucoup plus facilement (et économiquement) par la voie ferrée Kumasi-Accra, puis la ligne maritime Accra-Lagos, enfin la voie ferrée Lagos-Kano.

du XVIIIè siècle, quelque temps après la constitution de la chefferie sous le règne du *ladjo* Ouro Agbéléwou.

Contrairement aux Mola fondateurs du Tchaoudjo, ceux de Bafilo semblent avoir manqué de cohésion au départ. Ainsi, après leur installation au pied de la montagne, ils ne purent s'entendre pour nommer une autorité supérieure acceptée de tous. Les chefs des différents lignages du clan restèrent indépendants.

Les gens de Tchon-Oro mirent fin à cette situation en acceptant un seul chef pour tous les lignages. Il portait le titre de *ouro-kpangbam*. A l'origine, ce choix s'effectuait par rotation au sein de tous les lignages. Par la suite, les Mola d'Agoudadè en firent de même, en acceptant à la tête de leur groupement un seul chef (suivant les mêmes modalités qu'à Tchon-Oro), à qui ils donnèrent le titre de *ouro-agouda*. Cette dynamique unitaire aboutit finalement à l'émergence d'une autorité supérieure placée au-dessus des deux groupements. C'est à partir de ce moment qu'on peut situer la véritable naissance de la chefferie. Cette autorité est incarnée par un prince du clan Mola, qui porte le titre de *ladjo*. Son choix s'opère à tour de rôle dans l'un des deux groupements, les Koli y jouant, comme de coutume, un rôle d'arbitre.

La règle de l'alternance semble avoir été observée depuis la création de la chefferie jusqu'à la conquête coloniale. Il n'est cependant pas aisé de dresser une liste unique des différents ladjo. La liste ci-dessous a été établie lors d'une enquête menée en 1989.

NOM DE REGNE	LIGNAGE D'ORIGINE	QUARTIER	VILLAGE
1 - Ouro Gara	Tcha Abokou	Abokoudè	Tchon-Oro
2 - " Agbêlewou	Tcha Semedi	Agoudadè	Agoudadè
3 - " Londi	Tcha Kolow	Uro Sawdè	Tchon-Oro
4 - " Djobo Kotoporom	Tcha Lêlêye	Wawandè	Agoudadè
5 - " Kura	Tcha Troyè	Kagnigâda	Tchon-Oro
6 - " Bangna	Tcha Azodi	Agoudadè	Agoudadè
7 - " Bossi	Tcha Abokou	Abokoudè	Tchon-Oro
8 - " Akondo	Tcha Akpao	Kobidjida	Agoudadè
9 - " Bodé (1891)	Tcha N'diri	Kpangbandè	Tchon-Oro
10 - " Sama	Tcha Tikpendi	Wanwandè	Agoudadè
11 - " Bangna Akpara	Tcha Abokou	Abokoudè	Tchon-Oro
12 - " Djobo	Tcha Azodi	Agoudadè	Agoudadè
13 - " Bangna Ali	Tcha Abokou	Abokoudè	Tchon-Oro

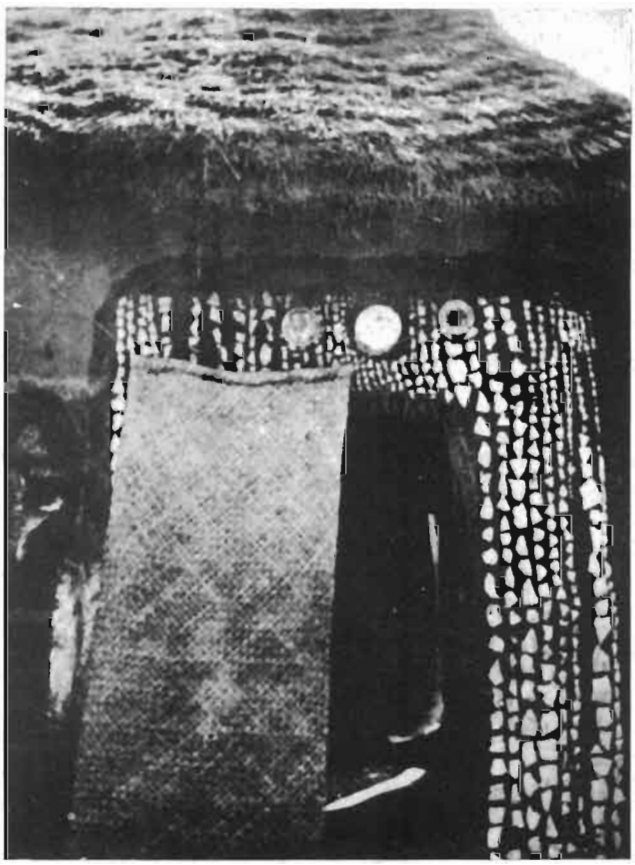
B. ORGANISATION POLITIQUE ET ÉVOLUTION DE LA CHEFFERIE

A la tête de la chefferie, se trouve, le *ladjo*. Il est aidé dans sa tâche par un conseil des anciens, composé de notables des autres lignages Mola -notamment l'*ouro-kpangbam* et l'*ouro agouda*- et de ceux des lignages Koli, Louwa, et Adolê.

Après sa désignation par son groupe, le *ladjo* doit être confirmé dans sa fonction par les Koli, qui veillent en effet au respect de l'alternance. Ils procèdent ensuite à son investiture avec l'aide des Adolê. Elle s'effectue à son domicile, qui devient ainsi la résidence du pouvoir. Il reçoit à cette occasion le trône ou *Sa*, les tambours gémellaires, par la suite un oeuf d'autruche (placé sur le toit de son vestibule), puis un cheval, qu'on abattra à sa mort. Quelques notables

musulmans sont associés à l'exercice du pouvoir dans certaines circonstances. L'*imam* et le *malouro* (responsable de la communauté musulmane) devinrent ainsi des personnages très écoutés à la cour du *ladjo*. Les différents *ladjo* qui se sont succédé à la tête de Bafilo ont donc su lui garder son indépendance, en dépit des ambitions hégémoniques des Anoufom et surtout du Tchaoudjo.

Photo n° 24 : **Décor d'une devanture de porte à Bafilo**

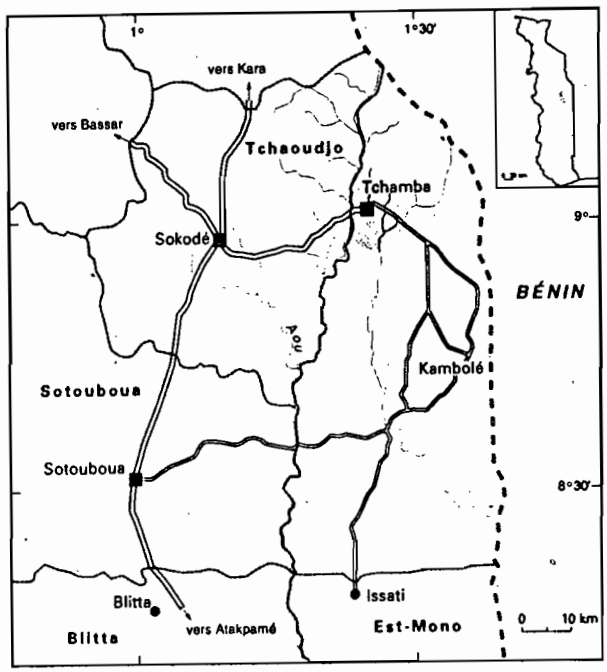


Ouro-Agara de Tchon-Oro fut le premier *ladjo*. Neuf *ladjo* vont lui succéder jusqu'à la conquête européenne. Parmi les plus fameux, Ouro-Agbéléwou, qui accueillit et installa les premiers clans musulmans mandingues . Ouro-Londi, Djobo Kotoporom, Koura et Bossi s'attachèrent à la survie des institutions en défendant Bafilo contre les visées expansionnistes du Tchaoudjo. Ouro Akondo contribue à la réouverture des voies commerciales vers Salaga, bloquées par les Bassar. C'est lui également qui accueillit les fugitifs de Kalanga (Bassar) et les installa à Kabou. Aucune politique de conquête ne semble avoir marqué le règne de tous ces *ladjo*, qui se contentèrent de leur piémont et des plaines environnantes : la chefferie n'évolua pas en royaume.

V - TCHAMBA

L'ethnonyme "Tchamba" est une déformation de *Tchamana*, terme dont se servent les Tem du Tchaoudjo pour désigner ce peuple. En réalité, ils se nomment eux-mêmes Kasselem. Ils sont environ 15 000 âmes d'après le recensement de 1981, localisés pour l'essentiel dans la préfecture de Tchamba, notamment dans la commune du même nom (quartiers Dendji, Larini, Dagma, Kpatakpani, Akpowa Kouboni, Watouwa). Ils habitent aussi les localités d'Alibi, Koutchoni, Dantcho.

Carte n° 36 : **Le pays tchamba**



Tchamba aurait été fondé dans le courant de la première moitié du XVIIIè siècle par Obwê Tchêtiré, du clan Laré. Originaire de Katchamba, en pays konkomba, il serait parti pour mieux exercer ses activités de chasseur. Après une longue pérégrination, qui l'aurait conduit du pays konkomba vers Bassar, Fazao, Agbandi et Kpessi, il aurait rebroussé chemin et prit la direction du nord-est, pour finalement atteindre Alibi. Obwê Loti, chef d'Alibi (du clan Nintché de Bassar), l'accueillit et l'installa sur le site actuel de la ville de Tchamba, à Kitom, plus propice aux activités de chasse. Il fut rejoint plus tard par son frère aîné Tchêtiré, qui s'installa à Larini. Obwê Tchêtiré eut six fils, à l'origine de certains quartiers de Tchamba[1]. Seuls, ils ont droit au pouvoir.

Après leur installation, ils furent rejoints par d'autres clans :

(1) Obwê Boutcho, qui fonda Boutchowa, Iyi Djobo (quartier Iyiwa), Arigbé (quartier Kikentchi), Tchibara (Tchibarawa), Dédji (Dédjiwa), Djaré (Djaréwa).

- d'origine bariba (les Dopo, Nadjo, Assembola, Kolokpa) de Nikki ou de Parakou,

- d'origine tem (Sengbe, Koli),

- des Lambou et Kongoro de l'Adjouti ;

- d'origine mandingue (Traoré originaires de Parakou, Fofana du Gourma, Ouattara de Mango), et surtout des clans d'origine bassar (Nintché, Nataka et Dikéni) qui, en raison de leur appartenance à la même communauté linguistique que les Laré, contribuent à façonner de manière définitive le peuple tchamba. En effet, l'akasselem -langue parlée par les Tchamba- est très proche du bassar.

A. L'ORGANISATION POLITIQUE

Sur le plan politique, le pouvoir appartient au clan Laré, fondateur de Kasselem. L'organisation sociale repose sur le clan, le lignage.

L'*obwe* (chef) est aidé dans ses fonctions par un conseil composé des chefs de lignage et des notables des différents clans.

Liste des *obwê* de Kasélêm, selon les versions recueillies en 1988

Nom de règne	*Quartier*
1- Obwê-Tchêtirê	Kitom
2- Seli	Tchibara-wa
3- Madji	Butcho-wa
4- Butcho	Djaré-wa
5- Dedji	Iyi-wa
6- Arigbé	Djédji-wa
7- Tchibara	Kikentchi
8- Iko	Kitom
9- Doré (très âgé en 1896)	Butcho-wa
10- Atakatim (régent)	Butcho-wa

B. L'IMPACT DU COMMERCE CARAVANIER

Tchamba, importante localité sur l'axe méridional du commerce caravanier de la cola, en sera profondément marqué, non seulement au niveau du peuplement, mais aussi et surtout sur le plan culturel avec l'introduction de l'islam, qui fit son apparition à Kassélem vers 1850, sous le règne de l'Obwê Iko, de Kitom. La deuxième moitié du XIXè siècle constitue en effet la période au cours de laquelle le commerce caravanier connaît son apogée. Le nombre de personnes (essentiellement des musulmans) transitant par Tchamba, augmente ; en plus de leurs marchandises, ils vont propager de manière indirecte et involontaire leur religion.

Kouko Amadja, un notable du clan Laré, se convertit le premier à l'islam et prit le nom d'Aboubakar. Il fonda le quartier Limamwa, à l'écart de l'agglomération, et y construisit la première mosquée, dont il devint l'imam. Il convertit son petit frère et lui donna le nom d'Ousman. A sa mort, celui-ci devint le deuxième imam de la mosquée. C'est dans la lignée des deux frères que se recrutent désormais les imams à Kassélem. La progression de la nouvelle religion se

déroula de manière spectaculaire par la suite[1]. Pourtant à la fin du XIXè siècle, le taux d'islamisation restait encore faible.

C. L'ÉVOLUTION ÉCONOMIQUE

En raison de sa position au carrefour de deux voies commerciales, Kassélem se présentait comme un haut lieu du commerce. La première route, de direction est-ouest, partait des cités haoussa et reliait cette localité à Salaga par le Tchaoudjo et Fazao. La deuxième, d'orientation nord-sud, aboutissait à la côte, depuis Aného et le pays xwla, par la vallée du Mono, Sagada, Atakpamé, Kpessi, Agbandj, Bago, Alibi, Kassélem et Kirikiri (ou Adjéidè)[2].

Par ces deux axes, arrivaient de nombreuses marchandises, notamment la cola de Salaga et le sel de la côte. Aux produits venus de loin s'ajoutaient les captifs et les produits locaux pour être échangés sur la place du marché de Kassélem, très animée. Cette prospérité suscita l'envie de ses voisins et occasionna des conflits avec les Bariba, puis les Tem d'Adjeidè.

Le commerce caravanier de la cola a donc entraîné de nombreux bouleversements dans la partie septentrionale du territoire. Il occasionna ainsi l'arrivée de nouveaux groupes de populations, commerçants pour la plupart, mais aussi conquérants. Parmi ceux-ci, les Mola, qui introduisirent la centralisation du pouvoir et créèrent la majorité des chefferies tem. Plus au nord, les Anoufom, après avoir soumis les autochtones de l'Oti, avaient fondé le royaume de Mango. Tous ces bouleversements politiques ont changé la physionomie de cette région aussi bien sur le plan culturel que politique, économique qu'humain.

---

(1) Selon le recensement de 1981, 95 % des Tchamba sont musulmans. C'est le taux le plus élevé du Togo.

(2) *Kri Kri* désignerait le sel en dendi, signe que cette localité représentait un important point de transit pour le commerce du sel.

Chapitre 10

L'AIRE AJATADO DU XVIIè AU XIXè SIÈCLE

Du XVIIè au XIXè siècle, l'aire ajatado a été le théâtre d'importantes mutations économiques et socio-politiques.

Après la dispersion de Notsé, la stabilisation des différents groupes de populations dans leurs terroirs respectifs leur a permis d'atteindre une relative aisance matérielle grâce au développement des activités économiques. De nouvelles formes d'organisation politique ont par ailleurs vu le jour, sans toutefois aboutir à la création d'un État fort et unifié, malgré l'existence d'une unité historique, linguistique et culturelle à laquelle tous les groupes éwé sont restés attachés.

Les conflits internes et les ingérences extérieures ont plutôt entraîné le déclin du trône dans les anciens royaumes au profit de nouveaux pôles du pouvoir et accentué l'isolement des différentes communautés, malgré le maintien de liens économiques et religieux.

I - LES ACTIVITES ÉCONOMIQUES

L'environnement naturel a imprimé au pays éwé une diversité des activités économiques, réparties en deux zones distinctes.

La zone côtière, au sol sablonneux, aride et peu fertile, n'est guère favorable aux activités agricoles. Aussi les communautés qui y sont installées se sont-elles très tôt tournées vers la pêche dans les cours d'eau et les lagunes, et surtout vers le commerce, intérieur et extérieur. Elles se sont également distinguées dans la production du sel, notamment aux deux extrémités du pays éwé, dans les régions de Kéta et de Grand-Popo.

Dans l'intérieur, en particulier sur les plateaux fertiles du pays ouatchi et dans les montagnes de l'ouest (riches en gibier), les populations pratiquent essentiellement l'agriculture, tandis que l'artisanat prospère dans tout le pays éwé.

L'agriculture vient en tête des activités de production et constitue la base de l'essor économique dans la région.

De vastes champs et des jardins bien entretenus y sont exploités et fournissent abondamment des céréales (riz, maïs, mil, millet), des tubercules (igname, taro, patate douce, manioc), diverses variétés de légumineuses et des fruits. En plus des denrées alimentaires, l'agriculture produisait également du coton et du tabac. Il semble certain que l'introduction de

plantes amérindiennes, essentiellement le maïs et le manioc, révolutionna l'activité agro-économique. Il s'en est suivi une régression des variétés traditionnelles et un bouleversement corrélatif des habitudes alimentaires. C'est ainsi que, par exemple, l'abandon de la culture du mil dans la région côtière a entraîné la quasi disparition de la bière de mil (*liha*), qui demeurait pourtant la boisson locale de référence, à côté du *deha* (vin de palme).

L'élevage restait important dans toute la zone côtière et les régions de l'intérieur, sans doute à la faveur d'une abondante végétation, aujourd'hui disparue suite à la progression des défrichements. On y trouve toute la gamme des animaux d'élevage : bovins, ovins, caprins, porcins, et une grande variété de volailles (poules, coqs, dindons, dindes, canards, pintades, etc.).

La brousse et la forêt, à l'origine luxuriantes, abritaient une faune abondante. La chasse y était prospère et fournissait diverses variétés de gibier.

Le développement du système lagunaire a par ailleurs créé chez les populations côtières de solides traditions de pêche, Essentiellement en eau douce, avec des techniques éprouvées et des circuits de distribution bien définis. La pêche, très répandue dans la région, fournissait de nombreuses variétés de poissons, des crabes et des huîtres. Cependant, seuls les Anlo se lancèrent dans la pêche maritime, à partir du milieu du XIXè siècle. De Kéta, de petites communautés de pêcheurs anlo glissèrent lentement vers l'est. Elles atteignirent le site de Lomé vers 1880, y fondant des quartiers de pêcheurs (Kodjoviakopé et Ablogamé).

La production et la commercialisation du sel, dans lesquelles les populations côtières s'étaient également spécialisées, occupaient une place primordiale dans la région, tant par l'importance économique de ce produit que par les enjeux politiques liés à son monopole.

Enfin, l'artisanat demeurait très actif, en particulier la fabrication des tissus, la poterie et divers travaux de la forge.

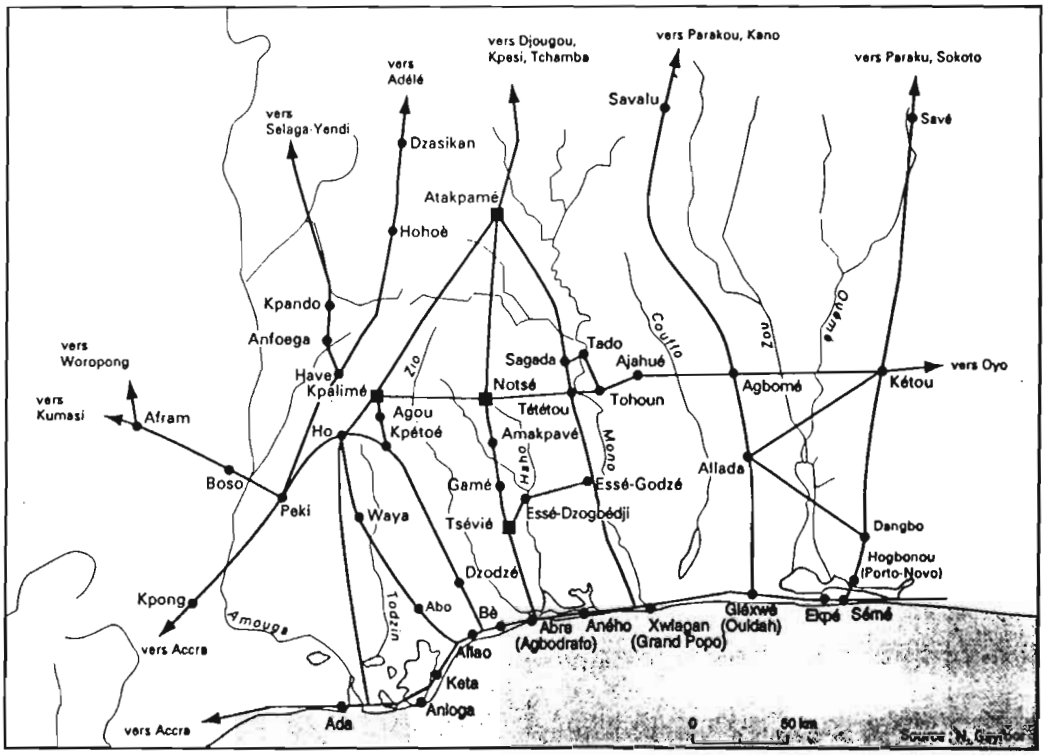
L'abondance et la variété des produits locaux alimentaient un commerce actif à partir des agglomérations côtières, débouchant sur un vaste trafic englobant plusieurs villages et centres qui jalonnaient les cours d'eau et les pistes.

Sur terre, des pistes traditionnelles bien connues doublaient les voies d'eau ou les prolongeaient en direction des régions et des grands centres commerciaux de l'intérieur, peu ou pas du tout traversés par les grands cours d'eau.

Les transactions portent essentiellement sur les denrées alimentaires, mais également sur un certain nombre de produits réputés nobles, objets d'un commerce spécial à longue distance : les étoffes, les chevaux, les perles et surtout le sel.

Des fonctionnaires spéciaux, les *asiga*, assurent la police des marchés. Ceux-ci sont quotidiens dans les grandes villes côtières ; mais le sont également les marchés locaux des petits villages, les petits marchés de quartier (*agbonousi*) ou de route (*mojisi*). A l'origine, tous furent cependant périodiques. Cette périodicité varie, suivant les régions, entre 3, 4 et 5 jours et a engendré la notion de semaine économique, différente de la semaine sociologique de sept jours. Une originalité de la région -exceptionnelle en Afrique- est que certains de ces marchés commencent dans l'après-midi et s'animent pendant toute la soirée.

Carte n° 37 : **Les voies commerciales dans l'aire ajatado au XVIIIè-XIXè siècle**



Il ressort nettement de ce qui précède que le commerce intérieur occupait, au niveau des activités économiques, une position prépondérante sur le commerce extérieur, tant par le volume des transactions effectuées que par ses implications politiques, économiques et sociales. Mais il n'existait pas pour autant une cloison étanche entre les deux, un certain nombre de produits de base circulant dans un sens comme dans l'autre.

A travers les sources consultées, la prospérité économique apparaît donc comme une caractéristique majeure de la région au cours de cette période. Elle n'a cependant pas débouché sur un contrôle régalien des circuits de production et de distribution, et partant, sur une centralisation du pouvoir politique. Les Ewé émigrés de Notsé ont donné leur préférence à de nouvelles formes d'organisation politique qui préservent jalousement leur indépendance et leur liberté. Ils vivent aussi, à partir du milieu du XVIIIè siècle, à l'écart des grands conflits des États voisins. Cette paix, générale et durable, est aussi, naturellement, l'une des explications de cette prospérité sans nuages, hors des turbulences de l'histoire.

II - LA NOUVELLE ORGANISATION POLITIQUE DES EWÉ ÉMIGRÉS DE NOTSÉ

Des événements mouvementés qui les avaient obligés à fuir Notsé, les Ewé semblent avoir gardé une aversion contre toute forme de pouvoir centralisé et totalitaire. Ils s'employèrent par conséquent à réduire l'autorité des détenteurs du pouvoir à sa plus simple expression, en

garantissant la liberté et l'indépendance politiques de chaque clan vis-à-vis de l'autre au sein des communautés, les *dou*.

Le *dou*, c'est le premier établissement fondé par les ancêtres émigrés de Notsé. Il a donc une prééminence politique, mais surtout religieuse sur les autres centres issus de lui. Son influence prépondérante lui vient d'abord du fait que les ancêtres fondateurs s'y sont installés, qu'ils y ont vécu, y sont morts et y ont été enterrés ; des cérémonies rituelles y sont donc accomplies périodiquement en leur mémoire. On y ramène également les reliques[1] des parents décédés à l'étranger. Bref, c'est dans le *dou* qu'il y a la maison ancestrale, que l'on n'abandonne jamais, même si l'on décide, pour des raisons diverses, d'émigrer plus ou moins loin.

Dans le *dou* vit le *douko* ; c'est à la fois le peuple, mais aussi les groupes de lignages ayant cheminé ensemble depuis Notsé sous la direction d'un ancêtre commun avant de s'installer sur un territoire bien défini. Cet espace, de dimensions variables, englobe généralement l'agglomération originelle créée par les premiers immigrants, ainsi que les villages et fermes (*agblékopé*) fondés par la suite à partir de ce centre primitif. Ces villages et fermes prenant de l'extension, peuvent à leur tour s'ériger en *douko* indépendants, tout en gardant des liens sociaux et religieux très étroits avec leur *douko* d'origine. Les *douko* varient donc extrêmement en superficie, en population et en ressource.

Le *douko* (pluriel : *doukowo*) est dirigé par un chef, le *doufia*, généralement choisi parmi les descendants mâles du fondateur ou du premier chef. Cette élection demeure le privilège des *fiatowo* -littéralement : les pères du chef-, groupe formé par les grands notables -*agbonougla, doumega*- et les grands prêtres des *Vodou* de la cité. Ces *fiatowo* forment le *fiaha,* ou conseil du chef, qui le seconde dans l'administration de la communauté à partir du *fiadou*, la capitale. Dans bien des cas, le chef n'a d'autres pouvoirs religieux (ou magiques) que ceux qu'il a pu personnellement acquérir. Le fait d'être chef ne lui confère donc pas automatiquement un rôle religieux au sein de la communauté. Cette désacralisation du pouvoir permet de contrôler le chef dans ses actes politiques et de le sanctionner si besoin est ; mais cette sanction, si sévère soit-elle, ne peut jamais aller jusqu'à la déposition.

Dans quelques rares *douko* pourtant, le chef politique demeure en même temps chef du clergé local. C'est notamment le cas des Anlo, où l'*awoamefia* d'Anloga, chef religieux et temporel, règne sur le *douko*. Cette concentration des pouvoirs politique et religieux dans les mains d'une même personne a permis aux Anlo de mettre sur pied une organisation politique hiérarchisée et militarisée sous l'influence, certes, des régimes monarchiques et militaires akan -Akwamou et Ashanti- avec l'alliance desquels Anloga parviendra sporadiquement à s'imposer à ses voisins éwé au cours des XVIIIè et XIXè siècles. Des confréries militaires (*asafo*) existent aussi dans les communautés éwé des monts de l'Ouest, les plus proches des Ashanti.

Les quartiers de chaque ville ou village sont dirigés par des notables appelés *komefia* -chef de quartier- et chaque lignage par un *pomefia* -chef du clan, de lignage-. La considération dont jouissent ces personnalités est principalement fonction de leur fortune personnelle, de leur aptitude à s'imposer aux leurs ainsi que de l'importance du groupe social dont ils sont les représentants au sein du *dou* ; il n'est donc pas rare de voir certains *pomefia* éclipser le chef du

---

(1) Cérémonie qui consiste à couper les cheveux et les ongles d'une personne décédée à l'étranger et à les enterrer dans le *yohomé* (le sanctuaire familial), situé dans la maison ancestrale ; on entend par là que le mort "*n'est pas resté à l'étranger*", mais qu'il est revenu pour toujours au pays, parmi les siens.

village par leur influence et leur popularité au sein de la communauté. Les *pomefia* forment le conseil du chef de quartier. Ce conseil a pour principal rôle de répercuter les ordres du chef de village au sein de leurs lignages respectifs.

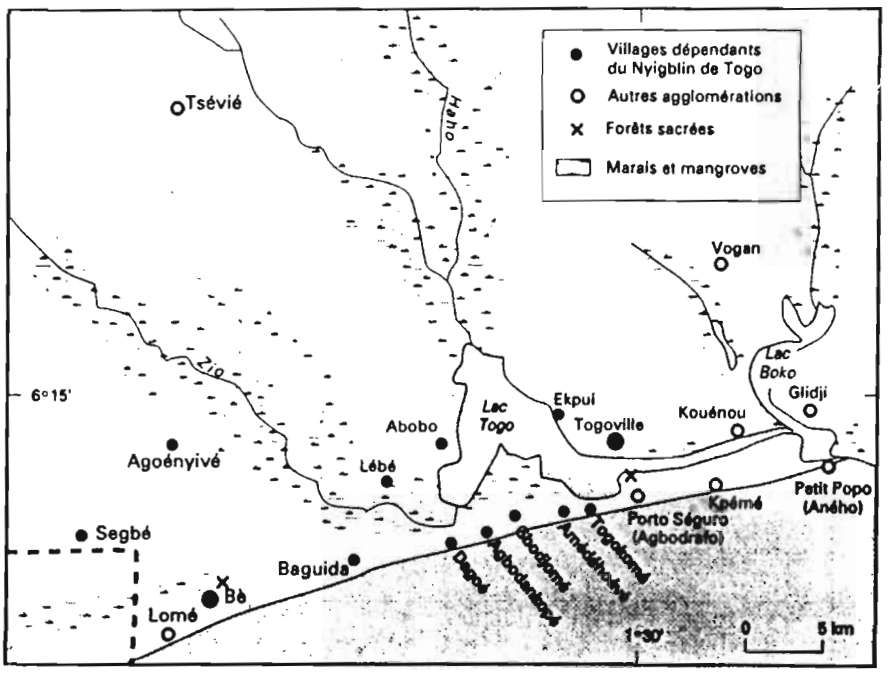
Les différents *douko*, politiquement indépendants, sont pourtant très liés les uns aux autres sur le plan social (mariages, migrations internes), religieux (mêmes cultes), culturel et surtout historique, dans la mesure où tous conservent jalousement les traditions du séjour de leurs ancêtres à Notsé, avec lequel tous les liens réels ont été pourtant rompus depuis l'exode.

Au milieu de cette constellation de *douko*, celui des Bè-Togo se singularise par la dévotion au dieu Nyigblin, dont le culte a fortement influencé la vie sociale, économique et politique de la population.

III - LA THÉOCRATIE DES BÈ-TOGO

Les populations composites des rivages du lac Togo (Ewé se souvenant d'être venus de Notsé et Aja descendus par la vallée du Mono) ont élaboré une forme très originale d'organisation politique, fondée sur le culte de la divinité Nyigblin[1], qui a fondu dans un ensemble apparemment homogène ces groupes dispersés, bousculés par l'histoire. "Togo" ("Sur la colline"[2]) est en fait

Carte n° 38 : **Les Bè-Togo**



(1) Masculine et belliqueuse à Anlogan, féminin, pacifique et fécondatrice à Togo.
(2) Et non "De l'autre côté de l'eau", comme l'ont écrit certains auteurs en se trompant sur l'accent tonique et l'ouverture du "o".

une juxtaposition de quartiers[1] qui se seraient regroupés -sans doute dans la seconde moitié du XVIIè siècle, période de grands troubles dans la région- à partir de villages échelonnés sur le cordon littoral entre Baguida et Aného. Bè[2] -aujourd'hui un quartier de Lomé- est à l'évidence un conglomérat de réfugiés.

Le territoire concerné est celui du lac Togo et de la lagune de Bè. Roberto Pazzi (1979) observe que l'influence nyigblin de Togo couvre aussi la région des rivières qui alimentent le lac Togo : les basses vallées du Zio, du Haho, du Lili. C'est cet ensemble diffus (sans doute surestimé par Pazzi) que les documents européens de 1884 appelleront le "royaume de Togo". Son rayonnement s'étendait certes bien au-delà des seuls villages de Bè et de Togoville, mais c'était un royaume sans roi.

Photo n° 25 : **L'*avéto* dans la forêt sacrée *Agomévé*, avec des *fiasi*, la *fiasiwodada*, le prêtre Atokou et le *dévouamé*.**

Dans l'espace culturel éwé en général, le pouvoir est fondé idéologiquement sur la croyance commune que le devenir des individus et des sociétés est déterminé par les puissances surnaturelles. Les institutions politiques, administratives et judiciaires elles-mêmes ne fonctionnent que sous la détermination de considérations religieuses, en particulier par le biais des oracles, et le pouvoir n'est légitime que s'il trouve sa source et sa justification dans le sacré. Ceux qui l'incarnent -les *anyigbafio*, par exemple- sont dès lors investis d'une fonction divine et sont eux-mêmes sacrés.

C'est tout particulièrement le cas du prêtre-roi de Bè-Togo, l'un des personnages les plus renommés des grands chefs du pays éwé, mais aussi l'un des plus secrets, et des plus

---

(1) Les Allemands diront "Togo Dörfer" :"les villages de Togo". On ajoutera par la suite, "-ville" pour désigner l'agglomération qui a donné son nom au pays.

(2) "La Cachette", blottie au fond de la forêt épaisse qui couvrait alors tout le cordon littoral. De nombreux interdits proscrivaient toute forme de bruit, afin de ne pas attirer l'attention d'un ennemi qui aurait circulé le long de la plage toute proche.

méconnus. Portant le titre d'*avéto*[1], du nom de la forêt où il vit reclus, il domine le clergé de l'aire cultuelle nyigblin et incarne l'autorité à la fois religieuse et politique. Il est hiérarchiquement secondé par les *vodouno*[2] et les *doufio*, véritables détenteurs du pouvoir dans les cités.

IV - LES HÉGÉMONIES AKAN ET L'ASPHYXIE POLITIQUE DES PEUPLES ÉWÉ DE L'OUEST

L'aversion des populations éwé contre tout pouvoir centralisateur, entretenue par les conflits internes, a ouvert la voie aux ingérences extérieures et permis aux impérialismes akwamou et ashanti de s'imposer durant des siècles à leurs voisins éwé de l'Ouest.

Les rivalités économiques ont en effet aggravé l'isolement politique des différents *douko*. C'est ainsi que les communautés côtières, adonnées au commerce des esclaves, attaquèrent souvent les populations de l'intérieur pour se procurer la marchandise humaine. Les nombreux conflits entre Anlo et Guin trouvent souvent leur origine dans le contrôle des domaines de chasse et de capture des esclaves à l'intérieur des côtes. De même, les Anlo n'ont cessé de harceler les autres communautés éwé, notamment celles du Sud-Ouest et des rives de la Volta, pour s'assurer le monopole du commerce du sel, de la pêche et de la traite. Enfin, ce sont les rivalités économiques internes qui ont précipité la chute du Genyi au début du XIXè siècle et sa disparition en tant qu'État puissant. Ces conflits ont facilité les interventions des Akwamou, puis plus tard des Ashanti en pays éwé, où ils ont écartelé les différentes communautés et semé le désordre dans la région. La dernière de ces interventions, la plus connue, fut l'invasion ashanti de 1869.

Après une longue période de paix, l'empire ashanti lança, en 1869, une politique expansionniste et franchit la Volta, prit Anum le 12 juin 1869, puis Ho, obligeant les populations de tous les villages à l'ouest de la Volta à fuir dans les montagnes adélé et akposso. Les Ashanti pénètrèrent sans difficulté dans la région Sud-Ouest de l'actuel Togo et ravagèrent les villages d'Agou, de Yokélé et s'enfoncèrent vers le Danyi jusqu'à Kpélé-Tsiko. Le Litimé fut littéralement dévasté, mais les guerriers ashanti se contentèrent d'un tribut modeste de la part des populations des montagnes qui leur opposèrent une résistance victorieuse. D'autres localités, par contre, acceptèrent la soumission et pactisèrent même avec l'envahisseur, tels les Tétéman et les Akpafou dans le Bouem, Logbo-Této et Vané dans la région d'Amédzopé, Akata et Tové dans la région de Kpalimé, Matsé et Taviéfé, près de Ho.

En signe de leur soumission, certaines localités offrirent des esclaves en guise de tribut et indiquèrent souvent le chemin menant chez leurs voisins avec lesquels ils avaient des différends. Beaucoup de villages furent détruits, dont certains ne furent plus jamais reconstruits. Il fallut l'intervention du corps expéditionnaire britannique contre Kumasi, en 1874, pour mettre fin à cette invasion ashanti. Les populations Akposso, Bouem, Danyi et Kpélé prirent leur revanche sur les Kwahou, alliés des Ashanti et rasèrent les villages d'Adah, Assokori, Ekpéha-Anagnon, Atcha, Ayoko et Souto au Ghana actuel.

Cette guerre -la plus grave qu'aient connue les Ewé au XIXè siècle- a évidement beaucoup marqué les esprits. L'influence akan, très forte en pays éwé depuis le XVIIIè siècle, se manifeste

---

(1) Le Père, le propriétaire de la Forêt (sacrée).

(2) Eux aussi choisis par divination, et souvent enfermés dans le secret, d'où la grande déperdition d'information aujourd'hui (la moitié des sièges de féticheurs de Bè n'ont plus de titulaires, ni même de noms).

encore de nos jours à travers de nombreux emprunts linguistiques (notamment dans le vocabulaire politique et militaire) et culturels.

V - LE DÉCLIN DES ANCIENNES ROYAUTÉS ET LA NOUVELLE DYNAMIQUE SOCIALE

A partir du XVIIè siècle, les anciennes royautés du pays aja sont entrées en décadence au profit de nouveaux pôles et de nouvelles formes du pouvoir.

C'est ainsi que le royaume de Tado, jadis secoué par les conflits qui avaient occasionné les migrations vers Allada et Notsé, semble s'être enfoncé dans une léthargie dont il ne se relèvera qu'à la fin du XIXè siècle. Au XVIIIè siècle, sous les effets pernicieux d'une épidémie de variole qui en décima la population, Tado fut abandonnée au profit d'une nouvelle capitale, Tohoun, à 15 km plus au sud. Les rois se faisaient toujours introniser par les *tashinon* au sanctuaire de Togbihwé à Tado, mais venaient ensuite élire domicile à Tohoun. Cependant, l'influence des rois de Tado dans la région, bien qu'amoindrie par la puissance des rois d'Agbomé, demeurait encore réelle sur les populations, essentiellement sur le plan religieux. Le sanctuaire de Togbihwé était en effet un point de ralliement où tous les *"Ajaviwo"* (les fils d'Aja) se devaient d'effectuer au moins un "pélerinage" au cours de leur vie. Ce puissant attrait religieux permit à Tado de maintenir sous sa tutelle tous les groupements aja de la région, même au plus fort de la puissance d'Agbomé, qui n'osait affronter officiellement Tado, "la patrie ancestrale".

A Notsé, les nombreuses crises qui ont jalonné l'histoire de la cité et surtout l'exode de la population avaient sérieusement ébranlé l'autorité du monarque. Pour parer à toute nouvelle tentative de déviation totalitaire, la succession au trône était devenue rotative, à une période impossible à déterminer.

Le sort qui a frappé Tado et Notsé n'a pas épargné les souverains d'Agbanakin. Après avoir fidèlement servi les rois de Tado, les Xwla acquirent leur indépendance dans la seconde moitié du XVè siècle grâce à leur légendaire ancêtre Houessou Agbo, puis, graduellement, étendirent leur influence sur toute la zone côtière, au détriment de Tado, entre la Volta et l'Ouémé. Leur autorité, incontestée dans toute la région côtière, commença à décliner inexorablement au cours du XVIè siècle, après que les rois d'Allada eussent conquis leur indépendance au début de ce siècle. Par la suite, l'arrivée de nouveaux immigrants comme les Anlo et les Guin sonna le glas du royaume xwla, dont l'influence politique s'effaça totalement au cours du XVIIIè siècle.

Mais c'est surtout la longue léthargie de Glidji et l'émergence d'Aného qui symbolisent le mieux les mutations intervenues dans l'aire ajatado au cours du XIXè siècle. Depuis le début du siècle, à Aného, le clan des Adjigo, alliés traditionnels de la maison royale de Glidji, s'opposait aux Akagban (communément connus sous le nom de Lawson) pour le contrôle des taxes douanières issues du trafic commercial de la ville, désormais seul port côtier de Glidji et base de toute la puissance économique du royaume. Les Adjigo, sont les descendants des premiers immigrés fanti venus s'installer sur le site d'Aného à la fin du XVIIè ou au tout début du XVIIIè siècle, sous la conduite de Quam-Dessou, avec l'autorisation des rois de Glidji, maîtres de la région depuis 1680. A la même période arriva l'ancêtre des Akagban, Asiadou, accueilli à Glidji par Assiongbon Dandjin, fils de Foli Bébé, qui consentit à donner sa fille Adakou en mariage à

Laté Béwou, fils d'Asiadou. De cette union naquit Laté Awokou, qui engendra à son tour Akuété Zankli, fondateur de la dynastie des Lawson.

Les souverains de Glidji avaient très tôt perçu l'importance stratégique d'Aného, et s'attachèrent à en conserver le contrôle ; mais, éloignés des réalités économiques, ils ne purent endiguer les appétits des différents clans rivaux que jusqu'à la fin du XVIIIè siècle. Bien que les rois de Glidji aient toujours été considérés comme les souverains légitimes d'Aného tant par les populations autochtones que par les étrangers, cette souveraineté était sujette aux aléas de l'autorité personnelle des rois et aux rivalités qui opposaient les notables établis à Aného. Au début du XIXè siècle, l'autorité de Glidji sur Aného avait de fait cessé d'exister, au profit des clans Adjigo et Akagban, enrichis par le commerce côtier, dont ils captaient tout le bénéfice, et désormais plus riches et donc devenus plus puissants que le roi.

Les Adjigo, fondateurs et chefs historiques de la ville, et donc forts de leur légitimité, ne se préoccupèrent pas, au début, de la montée des Akagban (les Lawson) qui, par leur puissance économique et financière, cherchaient à secouer la suzeraineté de Glidji et la légitimité des Adjigo. D'animosité en guerre froide, les deux clans en arrivèrent à la lutte armée qui, par deux fois, en 1821 et en 1834, tourna à l'avantage des Akagban et au départ des chefs de file successifs du clan adjigo : Komlagan, puis Kodjo Agbossou qui allèrent fonder, le premier Agoué, le second Agbodrafo. Akuété Zankli "George Lawson", le vainqueur Akagban, devint de fait le véritable chef de la ville d'Aného, jusqu'à sa mort le 29 juin 1857, sans que ses deux successeurs[1] parviennent à maintenir la suprématie des Lawson : de nouvelles guerres civiles, en 1860-63, aboutirent à un partage du pouvoir qui dura vingt ans. Quand la crise se rallumera en 1881-83, elle entraînera l'implantation des colonisateurs.

VI - L'IMPLANTATION MISSIONNAIRE EN PAYS ÉWÉ

La région côtière ayant été depuis le XVIè siècle connue et habitée par les Européens, les missionnaires sont tout naturellement venus dans leur sillage. Dans un premier temps, les aumôniers des différents forts de la Côte de l'Or ont essayé de se familiariser avec les populations voisines et d'y implanter un embryon de foi chrétienne. C'est notamment le rôle qu'avait voulu jouer Monrad, aumônier au fort danois de Christiansborg (Accra), au début du XIXè siècle. Il effectua plusieurs voyages sur toute la côte et prit contact avec les populations vivant sous influence danoise, d'Accra à Aného. Puis, vers les années 1830, les missionnaires des missions méthodistes de Freetown commencèrent aussi à sillonner la côte.

A. LE PRELUDE METHODISTE

C'est dans ce but que Thomas Birch Freeman, un pasteur méthodiste mulâtre, entreprit plusieurs voyages dans le même secteur, entre 1842 et 1850, et se rendit célèbre par son zèle et son empressement auprès des populations locales. Il fut accueuilli à Aného le 28 mars 1843 par George Lawson et prit en charge la petite école de Lolanmé, fréquentée par les enfants des notables du clan akagban et leurs alliés. A côté de cette école fut ouverte, dit-on, un lieu de culte. Freeman revint à Aného en 1845 avec des syllabaires pour l'école et des bibles pour la chapelle. En 1852, il y envoya deux enseignants africains : MM. Rotz (de Sierra-Leone) et Euba (du Nigeria). La petite station méthodiste sera dès lors prise en charge par des pasteurs venant de

(1) Ses fils Laté Atchromitan (1857-1868), puis Boèvi Alexandre Lawson (10 septembre 1869 - 19 mai 1881).

Ouidah. Le nom de Freeman (Flamani) fut donné au quartier où ce dernier résida lors de son séjour de 1845. Cependant, en dehors d'Aného où s'amorce une mission méthodiste, les premiers missionnaires n'ont fait que passer et n'ont guère réellement songé à installer un pied-à-terre dans la région pour y travailler. Ce sont d'autres sociétés missionnaires qui réaliseront ce projet.

B. LES PREMIERS CONTACTS AVEC L'INTERIEUR

Dans la première moitié du XIXè siècle, trois sociétés religieuses étaient à pied d'oeuvre dans le secteur éwé ; ce sont la *Société des Missions de Bâle*, la *Norddeutsche Missionsgesellschaft*(1) et la *Mission du Saint-Coeur-de-Marie.* Les deux premières sont protestantes. Installés à Accra dès 1827, les missionnaires de Bâle créèrent un centre à Akropong, sur les collines akwapim, derrière Accra et, de là, rayonnèrent dans tout le secteur. Ils s'intéressèrent surtout aux Akan, et ce ne fut qu'incidemment, en traversant la Volta, qu'ils entrèrent en contact avec les Ewé. Il en fut de même pour les missionnaires catholiques du Saint-Coeur-de-Marie. Installés à Ouidah en 1861, ils rayonnèrent aussi dans toute la région, menant des visites de reconnaissance un peu partout(2), mais ils n'installeront que très tardivement des postes en pays éwé. Seuls les missionnaires de Brême en firent leur champ de mission dès leur arrivée dans la région.

La *Norddeutsche Missionsgesellschaft* avait été fondée en 1836. Dès le début, ses activités furent tournées vers les pays d'Outre-mer. Après quelques essais infructueux en Nouvelle-Zélande et en Inde, la Société avait tourné ses regards vers l'Afrique, où elle envoya ses premiers missionnaires en 1847. Les objectifs de la mission consistaient à concentrer ses efforts *"surtout vers l'intérieur, où aucun rayon de la lumière de la Vertu n'est jamais tombé, où toutes les abominations de l'obscurité, du plaisir, du meurtre, de la chasse à l'homme et de l'esclavage ont établi leur demeure préférée"*(3). Lorenz Wolf, rescapé d'une mission vers l'Afrique du Sud, se mit en route d'Accra vers Péki qu'il atteignit le 14 novembre 1847 : les missionnaires venaient de prendre pied en pays éwé.

C. L'OEUVRE

L'importance de l'oeuvre des missionnaires de Brême fut considérable, en particulier dans le domaine linguistique. Dès le début, ils mirent particulièrement l'accent sur l'enseignement en éwé. C'est ainsi qu'ils furent amenés à codifier, puis à développer l'usage de l'éwé parlé dans la région de Kéta -l'anlo- comme langue littéraire. En effet, déjà Wolf, pour la première école qu'il avait ouverte à Peki, écrivit deux syllabaires rudimentaires en éwé à l'usage de ses écoliers. Un peu plus tard, tous les missionnaires essayèrent de promouvoir la connaissance de l'éwé. A cet effet, Schlegel composera la première grammaire éwé et la publia dès 1857.

Dans cette période, un grand nombre d'études ethnographiques et historiques furent menées et éditées par ces missionnaires dans les revues européennes. Cet effort sans précédent dans la recherche et la connaissance de la langue, des coutumes et du milieu éwé contribuera beaucoup à l'essor de l'oeuvre missionnaire en pays éwé. Les écoliers, instruits d'abord en éwé

---

(1) Société des Missions de l'Allemagne du Nord, encore appelée Mission de Brême, car son siège se trouve dans cette ville d'Allemagne du Nord.

(2) Notamment sur le littoral guin, par le RP Borghéro, en 1863-64.

(3) Ainsi s'exprimait le pasteur Vietor, directeur de la Mission de Brème, en 1851.

avant de l'être en anglais ou en allemand, progressèrent rapidement dans l'acquisition des connaissances, tant religieuses que profanes. C'est de cet effort culturel remarquable que sortira la conscience de l'unité des Éwé, dont la manifestation la plus expressive sera la naissance d'un nationalisme éwé, prélude du mouvement pan-éwé des années 1945-50.

Chapitre 11

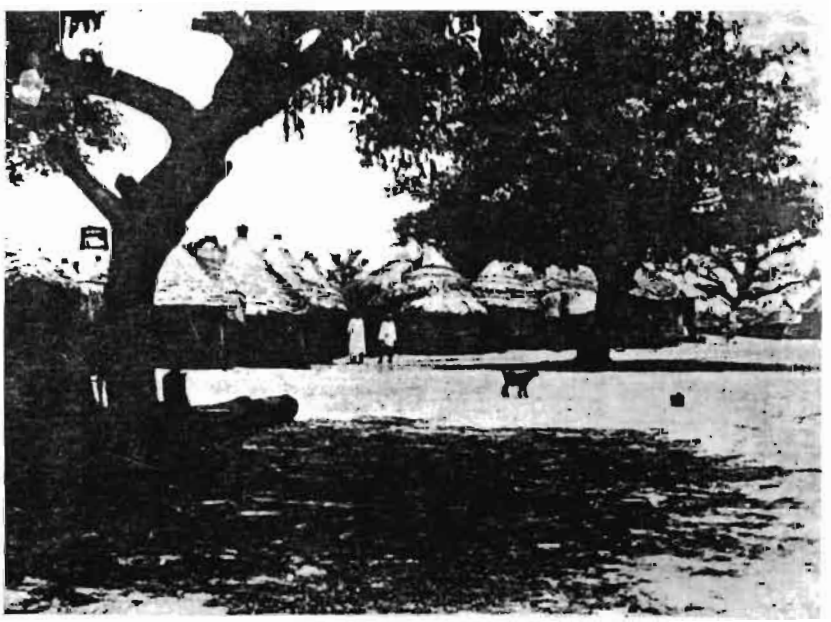
LES HEGEMONIES DE LA REGION SEPTENTRIONALE

I - LE ROYAUME TEM DE TCHAOUDJO

Les habitants du Tchaoudjo sont les Tem. Mais l'ethnonyme *Kotokoli* (ou Cotocoli) est le plus usité de nos jours. Il semble s'identifier plus aux éléments du groupe qui sont urbanisés et islamisés, alors que *Tem* (temba au pluriel) désignerait plutôt le monde rural et païen, le fonds ancien du peuplement.

L'arrivée des Mola avait bouleversé les structures sociales et politiques des Tem. Ils avaient apporté en effet avec eux une nouvelle forme d'organisation, fondée sur la centralisation et l'individualisation du pouvoir, d'abord à Tabalo, puis dans les localités qu'ils fondèrent ailleurs. Dans la plaine vers l'est, sur la route de la cola, il s'agit de Kpangalam, Tchavadi, Kadambara, Komah, Birini, Kparatao et Yélivo. Ces sept chefferies constituèrent une confédération, à l'origine du royaume du Tchaoudjo.

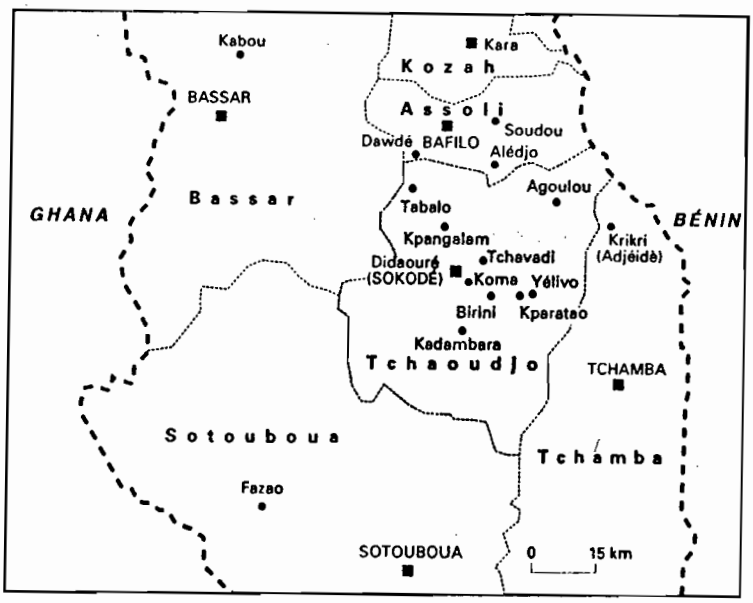
Photo n° 26 : **Kparatao au début du XXè siècle**



A. NAISSANCE ET ÉVOLUTION DU ROYAUME

La constitution du Tchaoudjo remonte au plus tôt au dernier quart du XVIIIè siècle, au plus tard à la première moitié du XIXè. Le pouvoir alternait entre les sept chefferies constitutives du royaume.

Carte n° 39 : **Le royaume tem de Tchaoudjo**



Kpangalam fut la première à assumer le pouvoir à la tête du royaume, pendant deux règnes. Tour à tour, Tchavadi, Kadambara, Komah, Birini et Kparatao prirent la relève. Le royaume ne prit véritablement son essor qu'à partir de 1880, pendant le règne de Ouro Djobo Boukari, dit Sémôh, de Kparatao. Souverain ambitieux, il engagea de nombreuses réformes en vue de sédentariser et renforcer le pouvoir du souverain -jusque-là considéré comme un simple *primus inter pares*- sur les autres chefs. Il recruta à cette fin des mercenaires musulmans, cavaliers venus du pays djerma ou dendi, appelés *sémassi* -sing *sémoh*-. A partir de ce noyau, il constitua une armée de métier, grâce à laquelle il soumit les mécontents et conserva le pouvoir à Kparatao. Il se convertit à l'islam, qu'il favorisa et tenta même d'imposer comme religion d'Etat. Sous son règne, le Tchaoudjo atteignit son apogée. Les *sémassi* y contribuèrent largement. Outre l'affermissement du pouvoir, on assista à la naissance d'un impérialisme du Tchaoudjo, tout d'abord vis-à-vis des autres populations tem.

Ce fut le cas en 1885 à Alédjo Kadara, quand Djobo Boukari intervint pour soutenir un chef nouvellement intronisé, mais contesté par son adversaire malheureux et une partie de la population. Birini également, quoique comptant au nombre des fondateurs du royaume, fit les frais de la montée en puissance de Djobo. En effet, l'accession au pouvoir de celui-ci était contesté par Birini, qui revendiquait le trône pour Yélivo. L'intervention des *sémassi* permit le rétablissement de l'autorité de Djobo et son intronisation. Enfin, les *sémassi* razzièrent des populations tem en vue de se procurer des captifs et du butin.

Vers l'extérieur, l'ambition du Tchaoudjo s'est exercée également au détriment des populations anyanga, qui représentaient un obstacle sur la route du sel, vers Sagada et la côte, en exigeant le payement de taxes. Plusieurs guerres opposèrent les *sémassi* aux Anyanga. La première se serait déroulée en 1879, sous le règne de Ouro-Koura de Birini. A Kaza, les Tem furent repoussés par les Anyanga, mieux armés, car ils disposaient d'armes à feu. Le second conflit advint, en mai 1893, et tourna à l'avantage des Tem et les Anyanga durent payer un tribut à Djobo Boukari.

Photo n° 27 : **Portrait de Djobo Boukari à cheval (dr Buckner, 1891)**

Le pouvoir de Djobo ne s'est jamais exercé sur tout le pays tem. Certes, compte tenu de l'évolution fulgurante que ce royaume connut depuis l'accession au trône de Djobo Boukari, on peut penser raisonnablement que son hégémonie aurait pu s'exercer par la suite sur l'ensemble du centre du Togo. Mais l'entrée en scène des Européens, à l'extrême fin du XIXè siècle, bloqua cette évolution prévisible.

B. L'ORGANISATION SOCIALE ET POLITIQUE

Rappelons-le : les chefferies constitutives du Tchaoudjo avaient été fondées par des Mola avec l'appui de populations autochtones. A ces clans[1] s'étaient ajoutés des étrangers ou *Egoma*,

(1) Dominant : les Mola. Vassaux : les Tem, Koli, Kobou, etc.

arrivés beaucoup plus tard, surtout au cours du XIXè siècle. La plupart, d'origine soudanaise, sont encore identifiables grâce à leurs patronymes. Ils eurent un rôle culturel considérable : introduction de l'islam, pratique de la circoncision, cavalerie, usage des habits amples (boubous), tissage, cordonnerie... Il s'agit des Touré (à l'origine de l'introduction de l'islam), Fofana, Traoré, Cisse (ou Sissé), Konaté ou Komaté, tous d'origine mandingue. Les Traoré, venus du Bariba, ont compté parmi les premiers à pourvoir l'imamat, à travers El Hadj Abdulaï Apou Traoré, frère utérin de Djobo Boukari.

Il existe également des clans d'origine autre que soudanaise, comme les Mendé, commerçants et artisans d'origine haoussa, et les Daro, un clan d'origine dagomba, qui s'installèrent à Tchalo. Ils jouent un rôle sporadique mais essentiel d'arbitre : c'est à eux qu'incombe le choix de l'*ouro-esso*, le roi du Tchaoudjo.

L'islamisation du royaume est un phénomène relativement récent et limité. Von Zech souligne toutefois en 1898 l'influence croissante de la religion sur le pouvoir politique à travers la conversion de la famille royale et le rôle de certains notables musulmans à la cour.

Le choix du roi du Tchaoudjo (*ouro-esso :* roi-dieu) doit être entériné et sacralisé par le "père" des Mola, le chef de Tabalo. Il est entouré d'une cour nombreuse de notables, notamment musulmans, dont l'imam, qui remplit un grand rôle.

Voici la liste des souverains de Tchaoudjo, des origines au début du mandat de la France.

- Ouro Agrigna, de Kpangalam ;
- Ouro Bangna, de Tchavadi ;
- Ouro Takpara, de Kadambara ;
- Ouro Akoriko, de Komah ;
- Ouro Koura, de Birini ;
- Ouro Djobo Boukari, dit Semôh, de Paratao (1880-1889) ;
- Ouro Djobo Tchadjobo, de Paratao (1897-1901)[1] ;
- Ouro Djobo Tchagodomou, de Paratao (1901-1906)[2] ;
- Ouro Bouraïma, (de 1906 à 1924).

C. LES ACTIVITÉS ÉCONOMIQUES

Comme les autres populations du futur Togo, les Tem pratiquent surtout l'agriculture, produisant différentes variétés de mil, l'igname, le coton.... A cette activité il faut ajouter, plus qu'ailleurs dans le Nord-Togo, le commerce et l'artisanat.

L'artisanat -assez répandu, surtout à Didaouré (Sokodé)- concerne essentiellement le tissage et la cordonnerie. Un peu partout dans le pays, il existe des métiers à tisser : c'est le constat que fait von Zech lors de son passage en 1896. Il précise que les métiers à tisser utilisent le coton du pays. On fabrique de grands boubous, des caleçons ou des pantalons. Les produits du tissage sont exportés vers les contrées voisines : Bassar, pays kabiyè, Anyanga. Leur commerce atteint l'Adjouti, l'Adélé et surtout le Dagomba.

---

(1) et (2) Ces deux souverains furent démis par les Allemands, respectivement en 1901 et 1906.

A ces activités, il faut joindre la vannerie, le tressage de belles nattes colorées (qui sont exportées), le travail du fer, la poterie...

Les Tem sont réputés pour leur aptitude au commerce. Ils pratiquent autant le commerce à grande distance que les échanges internes.

Le Tchaoudjo demeurait, on l'a vu, une étape importante sur l'itinéraire de la cola. Les différentes localités qui le constituent, et notamment Kparatao et Didaouré, connaissaient une activité commerciale intense, aussi bien des produits du crû que des produits importés : productions de l'artisanat et articles manufacturés s'y mêlent sur les marchés.

Kersting, en installant en juin 1897 un poste militaire sur une colline proche de Didaouré, a fait la fortune de Sokodé[1]. La ville connaîtra dès lors un autre destin avec la colonisation, comme grand centre administratif et commercial pour la région septentrionale, tandis que le Tchaoudjo disparaissait dans la banalité des découpages administratifs, qui en firent le cercle de Sokodé-Bassari, puis de Sokodé tout simplement, jusqu'à la réforme administrative de 1981, qui rendit son ancien nom à la circonscription de Sokodé.

II - L'IMPOSSIBLE ROYAUME BASSAR

Situé au nord-ouest de Sokodé, le pays bassar[2] comporte des agglomérations adossées pour la plupart à un ensemble complexe de collines, dont certaines sont riches en gisements de fer. L'implantation de communautés de métallurgistes, la mise en valeur des terres agricoles du piémont et enfin l'existence de montagnes-refuges en cas de conflit ou de razzia constituent ensemble les facteurs primordiaux de regroupement et d'attraction qui ont progressivement favorisé l'émergence de l'entité bassar -certains auteurs ont parlé d'une "confédération"-. Celle-ci comprend les communautés de l'est (Bassar, Kalanga, Kabou), appelées Bi-Tchambè, et celles de l'ouest (Bandjéli, Bitchabè, Dimouri), qui portent le nom de Bi-Tapou.

D'après les témoignages recueillis par les premiers voyageurs, en particulier le comte von Zech en 1896, le pays bassar donnait l'impression d'avoir disposé naguère d'une autorité centrale forte : *"On dit que le roi de Bassari a été autrefois une personnalité assez puissante, de qui dépendaient, en dehors de tous les villages bassari, les localités de Kalanga*[3], *Dyodjéba, Kabambore* [appelée par von Doering Kwakwamuri], *Tare* [ou Folo], *Beygaw, Bossogbâw, Kabu* [ou Kuntum][4], *Banyere, Bapure* [Gyenô], *Motiwa et Kambombé".*

En réalité, ce n'était pas le cas. Il n'y eut jamais qu'une communauté dont les fondements étaient l'usage de la même langue et, surtout, le rôle spirituel reconnu aux "rois" bassar à travers leur divinité protectrice, Barba Bassar (la montagne au pied de laquelle la communauté s'est développée). Ces éléments avaient amené progressivement les autres localités à reconnaître une certaine primauté aux détenteurs du pouvoir à Bassar. Cette situation aurait pu se consolider et aboutir à un pouvoir centralisé plus étendu et fort, mais aucun véritable "royaume" bassar ne vit

---

(1) . Le poste allemand ne sera construit qu'en janvier 1899. Il deviendra alors le chef-lieu du *Stationsbezirk* Sokodé-Bassari.
(2) Qu'Allemands et Français appelaient Bassari, la ville comme le peuple.
(3) Inexact : Kalanga est toujours resté indépendant.
(4) Même chose.

jamais le jour, dans une société pourtant relativement complexe et ouverte sur l'extérieur. C'est que, les Nataka (clan détenteur du pouvoir à Bassar) ne constituaient pas une aristocratie conquérante, capable de soumettre ou de protéger les autres localités : celles-ci conservèrent jalousement leur indépendance. Seules celles qui vivaient dans les environs immédiats de Bassar se soumirent. Kalanga, bien que située à une dizaine de kilomètres seulement, y échappa longtemps.

L'arrivée des Anoufom, au XVIIIè siècle, et leurs incursions dans la région avaient certainement obligé les communautés bassar à un minimum d'organisation. Faute d'un "suzerain" capable de les protéger, certaines localités le firent par leurs propres moyens[1]. Mais les Anoufom n'exercèrent jamais une domination directe sur la région

Photo n° 28 : **Case en pays bassar.** *Remarquer les décorations du mur*

Les Anoufom avaient fini par se retirer, laissant sur place une colonie, à l'origine du quartier Kodjodumpo. A la veille de la conquête coloniale, la "confédération" bassar restait affaiblie et divisée. A l'ouest, Kalanga, l'ensemble Tapou (Bandjéli, Bitchabé, Dimori), Bapuré et Kabou au nord gardèrent jalousement leur indépendance vis-à-vis de Bassar. Tagba (ou Atakpa), qui détenait alors le pouvoir, fit appel aux mercenaires djerma pour consolider son emprise sur les localités rebelles, mais en vain.

A. CONSTITUTION ET ÉVOLUTION DE BASSAR

Il semble, en fait, d'après des travaux récents, que ce pouvoir, fort limité, restait circonscrit à la zone urbaine actuelle. De même, l'emprise exercée sur les populations demeurait très faible,

(1) Alliance avec les Dagomba ou acceptation de payer un tribut aux Anoufom, comme le fit Kabou.

d'où la modicité des tributs perçus, ainsi que l'absence à peu près totale de moyens de coercition.

L'organisation politique à Bassar est pourtant centralisée. Le pouvoir appartient au clan Nataka, dont les représentants proviennent des groupes qui se disent autochtones (Kibédipou, Dikpakparé, Nangbani). Le souverain ne dispose pas de la réalité du pouvoir. Aussi apparaît-il, d'après les témoignages des premiers visiteurs allemands, comme un incapable. C'est ce que Klose (1903) rapporte : *"La forme de gouvernement, c'est la royauté, à la tête de laquelle se trouvait, à notre époque, le roi Tagba, un homme incapable, qui n'était qu'un jouet entre les mains des chefs influents".*

Cette "incapacité" du souverain était, semble-t-il, voulue. Pour comprendre cette situation, il faut se référer à la formation du clan Nataka. En réalité, derrière la proclamation officielle de son unité et de son autochtonie, la composition du clan royal est le résultat d'un brassage d'éléments d'origines variées. Les différents groupes qui participent à la formation du clan Nataka étaient dépositaires chacun de fonctions rituelles précises[1] : c'est le rôle joué par ces groupes qui contribuent à réduire le pouvoir du souverain. Stéphan Dugast (1988) a tout à fait raison lorsqu'il dit : *"En définitive, il apparaît que le pouvoir du chef repose en grande partie sur le support et le concours que lui accordent ces groupes. Dans la société bassar, ce pouvoir est très relatif ; pour se prémunir contre une contestation trop vive, le chef a besoin de renforcer sa légitimité en s'attribuant, plus ou moins explicitement, le contrôle des principales puissances qui assurent la reproduction du monde naturel et de la société [...]. Face à la société globale, le chef puise dans le rassemblement de compétences rituelles variées l'ascendant nécessaire au dépassement du cadre clanique ; mais, à l'intérieur de son propre clan et face à ceux qui contribuent à cette puissance, il rencontre dans ce même rassemblement les entraves à l'extension de son pouvoir."*

Le souverain est aidé dans sa tâche par le conseil des anciens, présent dans toutes les décisions de l'Etat, conseil composé des plus vieux chefs de famille des diverses localités. Ces mêmes notables forment les conseils de village, dirigés par le plus vieux membre du groupe. Chacune des instances dispose de compétences bien définies : *"Le conseil de village constitue la première instance, tandis que le conseil des vieux se réunit en deuxième et troisième instances pour régler les différends ou les questions de dettes. Il débat des questions en suspens et, après délibération, en rend compte au roi. Ensuite, le roi prend une décision qu'il fait annoncer officiellement par son porte-parole. Le roi reçoit pour une telle séance judiciaire, et des deux parties, de 6 000 à 20 000 cauris, ce qui explique la fortune très élevée du roi des Bassari"* (Klose 1903).

L'accession au pouvoir d'un nouveau roi demeure fortement influencée par le spirituel. En effet, c'est après consultation des prêtres et des devins que le nouveau roi est connu. Il est ensuite solennellement intronisé par le grand prêtre.

Liste des souverains bassar jusqu'à la conquête allemande

1 - Bankakarkou
2 - Osakar (ou Oussaka)
3 - Mogbar
4 - Bem

---

(1) Maîtrise de la terre, de la pluie, de la fécondité, etc.

5 - Djintidja (soutint la guerre contre les Dagomba en 1856)

6 - Atakpa (Tagba, selon von Doering, avec qui il signe le traité du 8 juin 1894).

En dehors des deux ou trois derniers souverains sur lesquels les traditions s'accordent, il y a divergence sur les listes. La tradition ne semble avoir retenu que les plus récents, sans doute à partir du moment où un véritable pouvoir individualisé apparaît. L'unanimité se fait autour de Djintidja, en raison des guerrès qu'il a menées (ou subies). L'instauration d'un pouvoir centralisé à Bassar semble donc remonter à un siècle au plus avant le règne d'Atakpa.

B. ARTISANAT ET COMMERCE A BASSAR

Pays des fondeurs de fer, Bassar menait une activité économique concentrée autour de ce minerai. Le travail du fer a stimulé les activités agricoles et les échanges. Le fer était un véritable atout. Malheureusement, à la différence de Kabou, bien situé sur la route de la cola et où la vie commerciale reste active, Bassar demeure hors de ce circuit.

Les différentes chefferies bassar semblent avoir vécu dans une rivalité permanente, source de nombreux conflits avant la pénétration coloniale. Ces conflits opposèrent surtout Bassar à Kalanga et à Kabou, ainsi qu'aux Anoufom de Mango et surtout aux Dagomba.

C. LES CONFLITS

Les expéditions dagomba advinrent durant le règne du roi dagomba Na Abdulaï, de 1849 à 1876. On a déjà signalé que, sous la pression des Ashanti, ce roi avait organisé deux expéditions pour payer le tribut en esclaves imposé à son peuple lors de sa soumission à Kumasi en 1744.

La première se déroula en 1856 et se solda par la défaite des Bassar. Les traditions bassar semblent ignorer complètement cet épisode, au profit du second, en 1870, et qui se solda également par une défaite et l'occupation du pays, trois ans durant, par les Dagomba. Cétait sous le règne de Djintidja, troisième souverain de Bassar.

Quant à la rivalité avec Kabou, elle serait antérieure à la fondation de cette localité et daterait du temps où les Nanwal (clan fondateur de Kabou) occupaient encore Kalanga. Les causes sont évidemment à relier aux tentatives de Bassar pour imposer une éventuelle tutelle à Kabou qui dut s'entourer d'un épais mur d'épines, -dont les traces se voyaient encore du temps où J.C. Froelich était administrateur dans la région- et subir l'assaut de Djintindja, chef de Bassar, qui fut une nouvelle fois battu. Ce n'était que partie remise, puisqu'en 1897, lorsque les Allemands créèrent le poste de Bassari, il semble qu'Atakpa, le successeur de Djintindja, préparait un nouveau coup contre Kabou.

A la veille de la conquête allemande, Bassar, adossé à la montagne, avait donc tenu bon face aux puissances régionales que constituent les Dagomba et les Anoufom. Cependant, cette chefferie restait en même temps à l'écart du monde extérieur. Sur le plan intérieur, elle ne semblait pas connaître une grande consistance. Les liens d'allégeance des autres localités, Bandjéli, Bapuré, Kabou demeuraient faibles ou nuls. Certes, elle commençait à s'organiser avec l'aide de mercenaires djerma afin de soumettre les localités rivales comme Kabou, mais on peut douter qu'elle y serait parvenue. En effet, Kabou, ouvert sur le trafic international en tant que

centre commercial régional, commençait à prendre de l'importance.

D. KABOU : LA CITÉ RIVALE

Un autre effet de cette offensive des Dagomba fut la création de Kabou. Les Nanwal de Kalanga (petit village à 9 km à l'ouest de Bassar) avaient reçu le choc de plein fouet. Une partie d'entre eux, sous la direction d'un chasseur nommé Oukpan, put s'enfuir vers le sud et traverser la rivière Mô. Ils furent accueillis par les gens de Djérékpanga, au centre de la plaine du Mô, mais n'y restèrent pas, les cavaliers dagomba sillonnant le pays jusqu'au Malfakassa. Ils contournèrent le danger par Fazao, Tabalo, Dawdè, et se retrouvèrent à Bafilo (peut-être sous le règne de *Ouro* Akondo, *ladjo* de Bafilo). Le chef de Bafilo installa ses hôtes à une journée de marche à l'est de Dawdè, au lieu-dit Kuntum, alors peu peuplé (un groupe de métallurgistes Bissib existait néanmoins à Sara) et zone de chasse où tournoyaient les éperviers[1]. On peut avancer la date approximative de 1857/58 pour cette installation.

Cet emplacement, un passage facile, entre deux collines, pour franchir la ligne de reliefs qui, de Bassar à Namon, marque l'entrée en pays bassar pour qui vient de l'est, n'était pas insignifiant : il confortait une route déjà existante qui, d'Alédjo-Koura, passait par Bafilo et Dawdê, et continuait par Tchatchaminadê et Bassar. Mieux, il permettait une liaison directe avec Yendi après que les dramatiques événements du pays bassar eurent coupé cette zone du système commercial régional.

Kabou profita de cette période de fermeture du pays bassar. Les caravanes contournaient désormais la zone troublée par Kabou, Bandjéli, Sansougou et Nakpali (à moins qu'elles ne continuassent sur Yendi). Par ailleurs, Kabou constituait le point d'arrivée en pays bassar des Lamba de Kpéssidè et des Kabiyè de Tchitchao qui venaient chercher du fer.

Kabou s'organisa avec une communauté musulmane dirigée par un *kpara-kpéï* (terme dendi utilisé dans les caravansérails du Nord-Bénin), qui correspond au *malouro* des quartiers musulmans des chefferies kotokoli, et, bien sûr, un imam. Il s'ajouta à un peuplement le long du rebord du plateau, selon un axe Alédjo-Koura - Dawdè, qui semble s'être bien étoffé au XIXè siècle, et qui, à la veille de l'arrivée des Allemands, rivalisait avec la route passant par Sokodé.

La prospérité de Kabou et son refus de reconnaître la suzeraineté de Bassar avait suscité jalousie et conflit. A l'initiative du chef Djintindja, Bassar avait monté, on l'a dit, une attaque contre sa rivale, qui avait échoué lamentablement. La victoire des gens de Kabou ne fit qu'envenimer l'antagonisme et seule la conquête coloniale mettra fin à cette rivalité, après l'avoir exploitée.

---

(1) D'où le nom de Kabou donné à la nouvelle cité (dérivé de *okab*, l'épervier, ou de *oukabon* ou encore de *oukabou*). Mais certaines sources évoquent le nom d'une divinité protectrice.

CONCLUSION

A la fin de ce travail, nécessairement provisoire parce que bien des recherches sont encore en cours, un certain nombre d'évidences se dégagent, et d'abord celle d'une lente émergence de formes de pouvoir de plus en plus centralisées, moins sous l'effet d'un dynamisme interne des sociétés que sous celui d'impacts -pacifiques ou violents- venus de l'extérieur.

Les résultats des travaux archéologiques menés à ce jour sur le terrain ont démontré l'ancienneté de l'occupation humaine au Togo. Sur ce peuplement ancien, qui remonte au moins au Néolithique, sont venues se surimposer des vagues d'immigrants en provenance d'horizons divers suivant les régions. Dans la partie méridionale, un groupe d'origine probablement yorouba vint ainsi se fusionner, sans doute dès le XIè siècle, avec les peuplements alou et azanou préexistants, donnant naissance au peuple ajatado, matrice dont dérive l'essentiel du peuplement actuel du Sud-Togo. Mais l'échec du pouvoir autoritaire à Notsé va éparpiller le monde éwé en petites communautés farouchement indépendantes. Dans la partie septentrionale, Gourma, Mossi et Mamproussi imposèrent aux sociétés acéphales du bassin de l'Oti un embryon de pouvoir étatique. Dans le même temps, l'aire "lama", relativement à l'écart de ces courants, maintient longtemps son mode de vie égalitaire et libre.

A partir du XVIIè siècle, le changement se fait plus rapide : l'intrusion européenne, avec la traite négrière, entraîna des conséquences d'une ampleur incalculable sur les sociétés des côtes africaines. Des désordres engendrés par ce commerce fondé sur la violence, découlent de nombreuses crises politiques, débouchant sur l'immigration d'autres groupes vers l'actuel Togo : Guin, Adangbé, Kpessi, Anyanga, Fon-Mahi, Ifè... Les peuples du littoral s'ouvrent de plus en plus au monde extérieur, conjugant dynamisme et instabilité chronique. Au centre et au nord, la mise en place des routes caravanières de la cola et du sel entraîne une nouvelle organisation de l'espace. La pénétration des commerçants musulmans, des conquérants anoufom et des clans politiques Mola permet la structuration plus ou moins poussée de chefferies et de royaumes, dont celui du Tchaoudjo qui paraît promis au plus grand avenir, c'est-à-dire à la capacité de s'imposer par la force à ses voisins.

Les liens entre les diverses régions du futur Togo, d'abord pratiquement nuls, se resserraient ainsi progressivement sous l'effet du commerce et des migrations.

Bien sûr, les événements qui se déroulèrent à partir de 1880, sur la côte, à Aného d'abord, puis vers Lomé, n'avaient *a priori* aucune conséquence pour les peuples de l'intérieur. Mais, on le sait, le destin en décida autrement...

*
* *

Au total, le "Togo, terre de refuge" ? C'est là une vision bien trop schématique. Le territoire togolais, comme tous les autres à travers le monde, a connu une évolution historique complexe : au peuplement qui se dit autochtone parce qu'il a perdu la mémoire de ses origines, sont venus s'ajouter, au fil des siècles et au gré des événements, des commerçants paisibles, des peuples militairement faibles refoulés par leurs agresseurs, et aussi des guerriers qui ont su imposer leur autorité. Ce sont donc ces facteurs exogènes qui ont progressivement poussé des populations qui vivaient en symbiose stable avec leur milieu naturel, en équilibre social sans conflits internes, à entrer dans une histoire où s'affrontent des regroupements territoriaux, avec des structures sociales de plus en plus diversifiées et hiérarchisées. Mais le progrès des États est-il vraiment celui du bonheur des peuples ?

Plusieurs leçons se dégagent clairement de cette histoire des Togolais : il n'y a pas, il n'y a jamais eu de peuple ethniquement "pur". Chacun des groupes a été constitué (qu'il en ait gardé le souvenir ou non) par des apports successifs qui se sont fondus plus ou moins totalement dans une nouvelle identité. Qu'elles se soient choisies ou simplement tolérées, ces communautés juxtaposées ont appris à vivre ensemble, presque toujours pacifiquement, quelles qu'aient pu être leurs différences.

Pour les gens qui sont devenus les peuples du Togo, celui-ci a été, avant tout, un espace de liberté.

Amenés à s'organiser autour d'un pouvoir plus ou moins centralisé, les peuples togolais ont su mettre au point -par réajustements progressifs et non par des "constitutions" formelles- des systèmes politiques remarquablement agencés, où les pouvoirs des uns et des autres s'équilibraient mutuellement et prévenaient les risques de tyrannie.

Cohabitation pacifique, liberté, tolérance, équilibre, harmonie politique... N'y a-t-il pas là bien des leçons qui pourraient encore avoir leur valeur dans l'avenir ?

- BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE[1]

AGBANON II, 1982, 1991 : *Histoire de Petit-Popo et le royaume guin* (préface et annotations de N. L. GAYIBOR), Lomé, EDL/UB (1ère éd. 1934). 162 p. ; 2ème éd. : Lomé, Collection "Chroniques anciennes du Togo", n° 2, Haho et Karthala, 208 p.

AGUIGAH A.D., 1984 : "*Le site de Notsé : Contribution à l'archéologie du Togo*", Thèse de IIIè cycle, Paris-Sorbonne, 482 p. + illustrations.

AGUIGAH A.D., 1995 : *Pavements et terres damées dans les régions du Golfe du Bénin : enquête archéologique et historique.* Thèse de doctorat nouveau régime, Paris I, 2 vol., 856 p.

AGUIGAH A.D., DROUET J.J., 1990 : *Les principaux sites archéologiques du Nord-Togo.* Rapport de mission, 10 p.

AHIANYO-AKAKPO A., 1971 : *Histoire des Adangbe.* Lomé, INRS, 76 p.

APOUDJAK W., 1988 : *Le pays tchamba, des origines à l'indépendance.* Mémoire de maîtrise d'Histoire, UB/Lomé, 190 p.

BANNA I.M., 1989 : *Contribution à l'Histoire des Temba (Kotokoli) : Histoire de la Chefferie Mola de K'gbafuiu.* Mémoire de maîtrise d'Histoire, UB/Lomé, 104 p.

BARBIER J.C., 1983-1988 : *Histoire régionale du centre du Togo.* Lomé, UB/ORSTOM, 145 p.

BARBIER J.C., KLEIN B., 1995 : *Sokodé, ville multicentrée du Nord-Togo.* Collection Petits atlas urbains, Paris, ORSTOM, 135 p.

BARBOT J., 1792 : *A description of the coasts of North and South Guinea...* Londres, Henry Lurtot and John Osborn, 668p.

BARROS Ph. (de), 1985 : *The Bassar : Large scale iron producers of West African savana.* Ph.D., UCLA.

BOWDICH T. E., 1819 : *Mission from Cape-Coast Castle to Ashantee.* London. Edition française : *Voyage dans le pays d'Ashantie.* Paris, Librairie Gide et Fils, 527 p.

BOSMAN W., 1704, 1705, 1967 : *A new and accurate description of the coast of Guinea.* (Utrecht, 1704). London : Frank Cass, 577 p. Edition française : *Voyage de Guinée, Contenant une description nouvelle et très exacte de cette côte où l'on trouve et où l'on trafique l'or, les dents d'éléphants et les esclaves.* Utrecht, Schouten, 520 p.

CORNEVIN R., 1950 : Avec le lieutenant Plehn à la recherche d'un cercle du Moyen-Togo ; in *ED,* IV, pp. 43-60.

(1) Liste des sigles : voir p. 168.

CORNEVIN R., 1962 : *Les Bassari du Nord Togo*. Paris, Berger-Levrault, 156 p.

CORNEVIN R., 1969b : Le canton de Kpessi ; in *BESB,* Lomé, n° 8, 105 p.

CORNEVIN R., 1987 : *Le Togo : des origines à nos jours*, Paris. Académie des Sciences d'Outre-Mer, 556 p.

CURTIN P. D., 1969 : *The Atlantic slave trade. A census.* Madison, The University of Wisconsin Press, 338 p.

DAHON M., 1989 : *Lonfo ou l'histoire du noyau ancien du peuplement akébou*. Mémoire de maîtrise d'Histoire, UB/Lomé.

DEBRUNNER H., 1968 : Notes sur les peuples témoins du Togo ; in *BESB*, n° 10, 11, 12.

DELORD P.J., 1961 : Les paysans Kabrè du Nord-Togo de Frobenius ; notes et commentaires ; in *Le Monde non chrétien*, n° 59-60.

DOERING H. G., (von), 1895 : *Voyage dans le centre du Togo à partir de la Station de Bismarckburg 1893-1895, M.F.G.D.S., VIII ;* trad. Schafer, P. et Barbier, J.C., Lomé, ORSTOM.

DOSSE A., 1994 : *Histoire d'une théocratie : Togoville des origines à 1914.* Collection "Patrimoines", n° 4 ; Lomé, Presses de l'UB, pp. 11-102.

DUGAST S., 1988 : Dénominations économiques versus fondements symboliques de la chefferie de Bassar ; in *CEA*, 110, XXVIII (12), pp. 265-280.

EIWANGER J., KUEVI D., 1992 : Recherches archéologiques au Togo : étude préliminaire ; in : *Beiträge zur Allegemeinen und Vergleichenden Archäologie*. Vol. 12, pp. 155-175.

FROBENIUS L., 1913 : *Und Africa Sprach*, **T**.3 : *Unter den Unstraeflichen Aethiopen* [Peuples du Togo : pp. 307-489] ; traduit dans *Le Monde non chrétien* 1971, 59-60, pp. 101-172, avec notes et commentaires de J. Delord.

FROELICH J.C., 1954 : *La tribu Konkomba du Nord-Togo*. Dakar, IFAN, 253 p.

FROELICH J.C., 1963 : *Les populations du Nord-Togo*. Paris, PUF. 199 p.

GAYIBOR N.L., 1983 : *Peuples et Royaumes du Golfe du Bénin*. Didactiques, n°1. Lomé, INSE/UB, 75 p.

GAYIBOR N.L., 1985 : *L'aire culturelle ajatado des origines à la fin du XVIIIè siècle.* Thèse de doctorat d'Etat, Paris I-Sorbonne, 3 vol ; 1305 p.

GAYIBOR N.L., 1989 : Le remodelage des traditions historiques : la légende d'Agokoli, roi de Notsè ; in PERROT CL-H.: *Sources orales de l'Histoire de l'Afrique*. Paris, CNRS, pp. 209-214

GAYIBOR N.L. (sous la direction de), 1990 : *Toponymie historique et glossonymes actuels de l'ancienne Côte des Esclaves (XVè-XIXè siècles).* Lomé, Presses de l'UB, 142 p.

GAYIBOR N.L., 1991 : *Le Genyi. Un royaume oublié de la Côte de Guinée au temps de la traite des Noirs.* Lomé, Haho et Karthala (Paris), 321 p.

GAYIBOR N.L., 1992 : *Les peuples du Sud-Togo.* Lomé, Presses de l'UB. 80 p.

GAYIBOR N.L., 1992 : *Traditions historiques du Bas-Togo.* Collection Etudes, n°1, Niamey, CELHTO, 299 p.

GAYIBOR N.L., 1995 : Les Rois de Glidji (Togo) : une chronologie révisée ; in *History in Africa*, 22, pp. 197-222.

GBIKPI F., 1976, 1985 : *La chefferie dans la nation contemporaine.* Thèse de doctorat de IIIè cycle, Paris.

GNAMA T., 1992 : *Histoire des "Lamba" du canton de Kanté, des origines à la fin du mandat.* Mémoire de maîtrise d'Histoire, UB/Lomé, 141 p.

GOUCHER C., 1985 : *The Iron Industry of Bassar Togo : an interdisciplinary investigation of Africa technological history.* Ph.D., UCLA.

HEINE B., 1968 : *Die Verbreitung und Gliederung der Togo restsprachen,* Berlin, Dietrich Reiner, 311 pages

ISERT P.-E., 1793, 1989 : *Voyages en Guinée et dans les îles caraïbes en Amérique.* Paris, Maradan, 343 + 48 p ; 2ème éd. avec introduction et annotations de N.L. Gayibor, Paris, Karthala, 269 p.

ISSAKA A.I., 1992 : *Le commerce caravanier et peuplement : cas de Didaure de Bafilo.* Mémoire de maîtrise d'Histoire, UB/Lomé, 215 p.

IZARD M., 1970 : *Introduction à l'histoire des royaumes mossi.* Paris -Ouagadougou, Recherches Voltaïques, 12-13.

JOHNSON S., 1921 : *The history of the Yorubas.* Londres, Routledge and Kegan Paul, 684 p.

KAKOU C., 1980 : *Le peuple Kabiyè dans la société togolaise : 1885-1940.* Thèse de doctorat de IIIè cycle d'Histoire, Paris, 2 tomes, 429 p.

KARMA B.W : *Lama Desi, un terroir du nord Togo.* (Inédit) 174 p.

KLOSE H., 1903 : Le peuple Bassar ; in *Globus*, Bd XXXIII n°20, pp. 309-341.

KPARAKI K., 1988 : *Contribution à l'histoire du peuplement du Togo : esquisse d'une histoire du peuple agnanga.* Mémoire de maîtrise en Histoire Lomé, UB/FLESH, 144 p.

KUEVI D.A., Aguigah, D., 1989 : *La pierre, la céramique et le fer révèlent le passé lointain des hommes du Togo.* Actes de la quinzaine de l'archéologie togolaise, 118 p + illustrations.

MANESSY G., 1969 : *Les langues gurunsi* ; Paris, *Bulletin de la SELAF*, 12613.

MANESSY G., 1975 : *Les langues oti-volta* ; Paris, *SELAF* 15.

MANNING, P., 1982 : *Slavery, colonialism and economic growth in Dahomey 1640-1940.* Cambridge et New-York, Cambridge University Press, 446 p.

MARTINELLI B., 1982 : *Métallurgistes bassar.* Etudes et documents de sciences humaines, série A, n° 5, Lomé : UB/INSE.

MEDEIROS F. (De), (éd.) 1984 : *Peuples du Golfe du Bénin (Aja-Éwé).* Paris, Karthala-CRA, 328 p.

NANZOU S., 1992 : *Esquisse d'une histoire des Kuhama.* Mémoire de maîtrise d'Histoire, UB/Lomé, 109 p.

NICOUE D. S., 1988 : *Contribution à l'histoire et à l'anthropologie des Djossi.* Mémoire de maîtrise d'Histoire. UB/Lomé, 124 p.

OURO-DJERI A., 1989 : *Eléments de Polémologie en Pays Tem ; cas des Semassi de Paratao (1880).* Mémoire de maîtrise d'Histoire, UB/Lomé, 111 p.

PAZZI R., 1979 : *Introduction à l'histoire de l'aire culturelle ajatado.* Lomé, INSE/UB. 323 p.

PERSON Y., 1955 : Première esquisse du peuple Biyôbê, cercle de Djougou et de Lama Kara ; in *BIFAN,* t. XVII.

PERSON Y., 1956 : Brève note sur les Logba et leurs classes d'âge ; in *ED*, XVII, pp. 35-49.

POSNANSKY M. et BARROS Ph. (de), 1980 : *An Archaeological Reconnaissance of Togo*, August 1979. Rapport de Mission Posnansky, UCLA, Free Press, 382 p.

RICHIR C., 1996 (Textes réunis par) : *Aspects ethnobiologiques en pays adélé.* Bordeaux, 227 p. (édité par l'auteur).

ROBERTSON G.A., 1819 : *Notes on Africa : particularly those parts which are situated between Cap Verd and the River Congo.* London, Sherwood, Neely and Jones.

SICRE (cap), 1918 : *Monographie du cercle de Sokodé* ; reproduit dans Doc. CERK 1972, 131 p.

SOOU K., 1989 : *Monographie de Djamdè et Saoudè.* Mémoire de maîtrise d'Histoire, UB/Lomé, 187 p.

SPIETH J., 1906 : *Die Ewestäme.* Berlin, D. Reimer, 962 p.

SURGY A. (de), 1994 : *Le roi-prêtre des Evhe du Sud-Togo.* Collection "Patrimoines", n° 4, Lomé, Presses de l'UB, pp. 103-132.

TCHAM B., 1979 : *L'évolution de la région de la Kara des origines à 1958.* Mémoire de maîtrise d'Histoire, Université de Reims, 153 p.

TCHAM B., 1990 : Ethnonymie et Histoire des origines : le cas des Kabiyè ; in *AJS, UB,* vol. I, pp. 56-76.

TCHAM B., 1992 : *Les peuples du Nord-Togo.* Lomé, Presses de l'UB, 132 p.

TCHAM B., 1994 : Les peuples du bassin de l'Oti du XVIIIè s. au début du XXè s. ; in *Cahiers du CRA*, n° 8, spécial Togo-Benin, pp. 169-193.

VERDIER R., 1982 : *Le pays kabiyè, cité des dieux, cité des hommes.* Paris, Karthala, 216 p.

WADJA B. 1992 : *Les communautés métallurgistes de Bassar : le cas des Taapu.* Mémoire de maîtrise d'Histoire, UB. Lomé, 110 p.

WASUNGU P. A., 1976 : *Organisation sociale et politique des Nawdeba.* Thèse de doctorat de IIIè cycle en Sociologie, Paris, 310 p.

ZECH (comte von), 1949 : Pays et Populations de la frontière nord-ouest du Togo ; trad. R.P. Neth ; in *ED*, II, p. 9-36.

LISTE DES SIGLES UTILISES

AEL	Annales de l'Ecole des Lettres (Université du Bénin, Lomé).
AJS, UB	Actes des Journées Scientifiques de l'Université du Bénin (Lomé).
ANT	Archives Nationales du Togo.
ANT/FA	Archives Nationales du Togo, Fonds allemand.
AUB	Annales de l'Université du Bénin (Lomé).
BESB	Bulletin de l'Enseignement Supérieur du Bénin (Lomé).
BIFAN	Bulletin de l'IFAN (Dakar).
CERK	Centre de sciences humaines de la région de la Kara .
CRA	Centre de Recherches Africaines (Paris).
CEA	Cahiers d'Etudes Africaines (Paris).
CINEATO	Cinéma et actualités togolaises ; aujourd'hui service cinéma et actualités audiovisuelles.
ED	Etudes Dahoméennes (Porto-Novo).
EPHE	Ecole Pratique des Hautes Etudes (aujourd'hui Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales : EHESS), Paris.
ET	Etudes Togolaises (Lomé).
IFAN	Institut Français d'Afrique Noire ; aujourd'hui Institut Fondamental d'Afrique Noire, Dakar.
IHPOM	Institut d'histoire des pays d'Outre-Mer (Aix-en-Provence).
JAH	Journal of African History (Londres).
JSA	Journal de la Société des Africanistes (Musée de l'Homme, Paris).
MFGDS	Mitteilungen für Forschungreisenden und Gelehrten aus den deutschen Schutzgebieten (Berlin).
NA	Notes Africaines, IFAN (Dakar).
ONTT	Office national togolais du tourisme.
RFHOM	Revue Française d'Histoire d'Outre-Mer (Paris).
THSG	Transactions of the historical society of Ghana (Accra, Legon).

NOTE SUR LES ILLUSTRATIONS

Il est fort peu aisé, on s'en doute, de rassembler des illustrations originales (gravures, photographies) concernant les périodes traitées dans le présent ouvrage. Nous nous sommes donc servis de ce que nous avons pu trouver sur place ou dans les archives à l'extérieur du pays.

SOURCE DES ILLUSTRATIONS

Fig. 1 : *abri Vialettes* ; cliché Eiwanger et Kuévi. Photo 1 : cliché A. Aguigah. Photo 2 : cliché Eiwanger, Kuévi. Photo 3 : inconnu. Photo 4 : cliché A. Aguigah ; Fig. 2 : A. Aguigah. Photo 5 et 6 : clichés A. Aguigah, Fig. 3 : A. Aguigah. Photo 7 : cliché T. Kadanga. Photo 8 : CINEATO, cliché B.C.D. Anthony. Photo 9 : CINEATO, cliché E. Bedeh. Photo 10 : CINEATO, cliché B.C.D. Anthony. Photo 11 : CINEATO, cliché C. LAWSON. Photo 12 : ONTT, cliché J. Ichay/ SEPRODIS. Photo 13 : CINEATO, cliché E. Bedeh. Photo 14 : ANT, fonds IFAN. Photo 15 : cliché Ajavon (Musée du Togo). Photo 16 : CINEATO, cliché E. Bedeh. Photo 17 : cliché M. Posnansky. Photo 18 : cliché N.L. Gayibor. Photo 19 : inconnu.Photo 20 : CINEATO, cliché C. Lawson. Photo 21 : CINEATO, cliché C. Lawson. Photo 22 : ANT. Photo 23 : cliché A. Acolatsé. Photo 24 : ANT, Fonds IFAN, cliché G. K. Johnson. Photo 25 : cliché A. de Surgy. Photo 26 : cliché Agence Togo-Cameroun. Photo 27 : gravure 1891, Dr Buckner. Photo 28 : CINEATO, cliché C. Lawson.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Fig 1 : Industrie lithique (en silex) de Pana 21
Photo 1 : Polissoirs de Kpévou 22
Photo 2 : Peinture rupestre de Sogou 23
Photo 3 : Fourneau de Bassar 24
Photo 4 : Tessons de poterie décorée de Tado 25
Fig. 2 : Pavement de Dakpodji 26
Photos 5 et 6 : Pavement en cours d'élaboration à Tcharè 27
Fig. 3 : Enceinte de Notsé 28
Photo 7 : Un *tchotcho* en pays kayiè 42
Photo 8 : Danseurs lamba de la région de Kantè 45
Photo 9 : Le *kondo* dans son accoutrement de cérémonie 46
Photo 10 : Cases rondes et cultures en terrasse en pays kabiyè 48
Photo 11 : La danse du feu *tibol* en pays bassar 54
Photo 12 : "Tata" tamberma 58
Photo 13 : Danseurs nawdéba 60
Photo 14 : Danseurs konkomba 62
Photo 15 : Aja Kanoumabou, *anyigbafio* de Tado 74
Photo 16 : Danseurs éwé 78
Photo 17 : Vestiges de l'enceinte de Notsé 79
Photo 18 : Alidjinou, dernier *anyigbafia* de Notsé 82
Photo 19 : Komedja, premier *yovofia* de Notsé 84
Photo 20 : Prise de la pierre sacrée à Glidji-Kpodji 115
Photo 21 : Danseuses *adifo* 118
Photo 22 : Masque ifè de Kambolé 122
Photo 23 : Une caravane en transit à Sokodé au début du siècle 127
Photo 24 : Décor d'une devanture de porte à Bafilo 134
Photo 25 : L'*avéto* dans la forêt sacrée 144
Photo 26 : Kparatao au début du XXè siècle 151
Photo 27 : Portrait de Djobo Boukari à cheval 153
Photo 28 : Case en pays bassar 156

TABLE DES CARTES

Carte 1 : Les préfectures en 1993 8
Carte 2 : Schéma ethnique 12
Carte 3 : Les populations des reliefs 31
Carte 4 : Zone de peuplement adélé 32
Carte 5 : Zone de peuplement akébou 33
Carte 6 : Zone de peuplement ntribou 35
Carte 7 : Zone de peuplement akposso 37
Carte 8 : Les Bogo 39
Carte 9 : Les populations de souche lama 41
Carte 10 : Le pays kabiyè et ses massifs 43
Carte 11 : Le pays lamba 44
Carte 12 : Le pays tem 49
Carte 13 : Zone de peuplement akpafou 51
Carte 14 : Le pays bassar 53
Carte 15 : L'aire Oti-Volta 57
Carte 16 : Le pays nawdéba 59
Carte 17 : Les autochtones du bassin de l'Oti 61
Carte 18 : L'aire culturelle ajatado 67
Carte 19 : Cités et peuples ajatado et leurs voisins 68
Carte 20 : Les migrations ajatado 69
Carte 21 : Zone d'influence de Tado 73
Carte 22 : Les migrations issues de Notsé 88
Carte 23 : Le pays ouatchi 89
Carte 24 : Zone de peuplement éwé du Sud-Ouest 90
Carte 25 : Zone de peuplement éwé du Nord-Ouest 91
Carte 26 : Les chefferies de la région septentrionale 93
Carte 27 : La Côte des Esclaves à la fin du XVIIè siècle. 104
Carte 28 : Les villes négrières de la Côte des Esclaves au XVIIIè s. 111
Carte 29 : Zone de peuplement guin 114
Carte 30 : Anlo et Genyi au XVIIIè siècle 116
Carte 31 : Les Adangbé du Togo 117
Carte 32 : Le pays anyanga 119
Carte 33 : Ifè et Fon-Mahi 124
Carte 34 : Les routes de la cola au XIXè siècle 125
Carte 35 : Le royaume anoufo de Mango 131
Carte 36 : Le pays tchamba 135
Carte 37 : Les grandes voies de communication de l'aire ajatado (XVIIIè-XIXè siècles) 141
Carte 38 : Les Bè-Togo 143
Carte 39 : Le royaume tem du Tchaoudjo 152

INDEX

ETHNOMYMES ET GLOSSONYMES

Adangbé 15, 17, 18, 55, 56, 113, 116-118, 161
Adélé 15, 17, 32, 33, 35, 81, 145, 166
Adjigo 105, 146, 147
Agouna 15
Ahlon 15-17, 39
Aja 14, 17, 27, 55, 56, 67-71, 74, 80, 90, 91, 104, 109, 121, 143, 146, 166
Ajatado 5, 14, 15, 56, 67-69, 90, 91, 104, 113, 116, 121, 139, 141, 146, 161, 164, 166
Akagban 146, 147
Akan 14, 38, 40, 113, 121, 128, 142, 145, 148
Akébou 15, 17, 32-35, 119, 164
Akim 15, 121
Akpafou 17, 39, 51, 52, 67, 70, 77, 145
Akposso 15-17, 32, 36-38, 118, 123, 145
Akyem 15, 113, 121
Alou 27, 52, 56, 68-71, 161
Ana 15, 67, 121
Anlo 14, 17, 67, 87, 89, 109, 115, 116, 140, 142, 145, 146
Anoufo 96, 97, 99, 128-131
Anoufom 14, 52, 60, 61, 96-100, 126, 128-130, 132, 134, 137, 156, 158, 161
Anyanga 11, 15, 34, 118-120, 128, 129, 153, 154, 161
Ashanti 14, 15, 34, 38, 56, 113, 120, 121, 128, 142, 145, 158
Atchem 15
Ayizo 72
Aza 69
Azanou 52, 56, 69, 70, 72, 161
Bariba 44, 45, 57, 109, 126, 136, 137, 154
Bassar 13, 17, 24, 52-54, 58, 60, 70, 129, 134-136, 154-159, 163-167
Bétanmaribè 56
Bitchabè 155
Biyobè 11, 57, 58
Bogo-Ahlon 15
Dagomba 33, 52, 54, 129, 154, 156-159
Danois 105, 109, 110, 115, 116, 147
Djerma 44, 97, 98, 152, 156, 158
Dogbo 76, 87, 89
Dyè 11, 17, 44, 63
Ewé 9, 14-18, 34, 34, 38, 55, 67, 68, 70, 76, 78-80, 83, 86, 86-88, 90, 91, 109, 113, 115, 117, 118, 121, 122, 139, 141 - 143, 145, 147-149, 161, 166
Fanti 15, 103, 105, 113, 146
Fon 15, 17, 67, 70, 71, 86, 105, 109, 114, 121, 123, 124, 161
Gan 15, 113, 117
Gondja 13, 52
Gourma 5, 11, 13, 17, 50, 52, 60-62, 93-96, 98-100, 127, 129, 136, 161
Guin 15, 17, 67, 68, 80, 91, 110, 113-115, 117, 145, 146, 148, 161, 163
Gun 67
Gur 16-18
Gurunsi 17, 166
Haoussa 16, 18, 95, 109, 125-128, 132, 137, 154
Ifè 15, 38, 39, 121-124, 161
Kabiyè 9, 13, 14, 17, 18, 32, 40-46, 48, 49, 52, 53, 58, 59, 154, 159, 165, 167
Koli 50, 52, 53, 86, 132, 133, 136, 153
Konkomba 11, 13, 17, 60, 62, 63, 94, 96, 98, 99, 129, 130, 135, 164
Kotokoli 13, 17, 34, 50, 52, 109, 120, 125-128, 151, 159, 163
Kouhama 40, 44
Kpélé 14, 17, 34, 90, 121, 123, 145
Kpessi 15, 109, 119-122, 128, 135, 137, 161, 164
Lama 18, 40-46, 49, 50, 58, 63, 161, 165, 166
Lamba 13, 17, 32, 40, 44, 45, 52, 53, 57-59, 129, 159, 165
Likpé 17
Logba 13, 18, 40-43, 45-47, 90, 166
Logbo 36-38, 145
Losso 14, 17, 58
Mahi 15, 17, 123, 124, 161
Mamproussi 11, 62, 63, 93, 94, 96, 98-100, 129, 161
Moba 11, 13, 17, 60, 62, 63, 93-96, 98, 99, 129, 132
Mola 50, 94, 127, 132, 133, 137, 151, 153, 154, 161, 163
Mossi 11, 93-95, 97, 99, 100, 126, 132,

161, 165
Natchaba 11, 60, 61, 129
Nawdéba 14, 56, 58-60
Nawdem 17
Ntribou 15, 32, 34, 35
Ouatchi 14, 17, 18, 67, 87, 89, 109, 113, 139
Peul 16, 18, 94, 95, 126
Popo 68, 73-75, 104, 108-110, 139, 163
Sola 11, 17, 32, 56-58
Somba 11, 56
Tamberma 11, 13, 56-58
Tchamba 13, 15, 17, 109, 126, 128, 129, 135-137, 163
Tchokossi 14, 17, 61, 128, 129
Tem 13, 15, 17, 18, 32, 43, 49, 50, 53, 120, 132, 135-137, 151-155, 166
Temba 49, 151, 163
Xwéda 9, 15, 17, 67, 73, 75, 109, 114, 128
Xwla 9, 15, 17, 56, 67, 68, 72-75, 77, 113, 114, 117, 128, 137, 146
Yanga 11
Yorouba 15, 16, 18, 39, 52, 56, 68, 70, 72, 90, 121, 122, 132, 161
Yowa 17, 45
Za 52, 56

PATRONYMES

Agokoli 36, 79, 85-87
Ajayito 84, 85
Alidjinou 82, 85
Asmis 79
Assiongbon Dandjin 114, 146
Atakpa 121, 156, 158
Borghéro 148
Bosman 109, 163
Bowdich 70, 163
Buckner 153
Cornevin 61, 163, 164
Da 75, 78, 80, 83, 85, 98, 99, 131
Djakab 94, 95
Djobo Boukari 152-154
Doering 155, 158, 164
Doré 136
Freeman 147, 148
Frobenius 164
Froelich 158, 164
Haoussa 16, 18, 95, 109, 125-128, 132, 137, 154
Isert 106, 108, 116, 165
Kégidimgbada 59
Kersting 54, 155
Klose 157, 165
Kombongou Ousakpal 95, 96
Kouko Amadja 136
Kpilip 98
Lainlangue 96
Lawson 105, 106, 115, 146, 147
Lompo 97
Manessy 166
Mindle 97
Mintre 97
Ouattara 128-130, 136
Person 166
Robertson 70, 85, 166
Sidik-Da 98, 99
Soma 131
Spieth 79, 166
Tabrekone 96
Tagba 156-158
Yoakanin 98, 99
Zech 154, 155, 167

TOPONYMES

Abrée 74, 103, 110
Ada 55, 115
Adaklou 89
Adamé 73
Adangbé 15, 17, 18, 55, 56, 113, 116-118, 161
Adjéidè 137
Adjouti 33
Aflao 56, 74, 89, 103, 104, 107, 110, 115, 116
Agbodrafo 103, 110, 147
Agbogbo 28, 78
Agbogboli 26, 36
Agbomé 76, 90
Agomé 14, 55, 90
Agotimé 15, 17, 117
Agou 9, 14, 39, 56, 67, 90
Agoué 147
Ahwétougbé 22, 27, 52
Ajatchè 27
Alédjo 152, 159
Alinou 76
Allada 71, 74, 75, 90, 91, 104, 109, 146
Alloum 44, 52

Aného15, 103-110, 113, 115, 116, 137, 144, 146, 147, 162
Anfoin15, 113
Anlogan 71, 104, 107, 110, 143
Atakpamé 54, 77, 109, 121-123, 137
Attomé 103
Avatimé 17, 18, 56
Badjoudè 45
Bafilo 49, 50, 128, 129, 132-134, 159, 165
Baga 14, 58, 59
Bago 123, 128, 137
Baguida 144
Bandjéli 49, 52-54, 155, 156, 158, 159
Bapuré 156, 158
Bassar 13, 17, 24, 52-54, 58, 60, 70, 129, 134-136, 154-159, 163-167
Bidjenga 62, 94, 96, 130
Binah 13, 44, 46
Bitchambo 57
Bogou63, 94, 96-99, 130
Bohou41, 43, 47, 48
Bombouaka 63, 98, 130
Boulohou 126-128
Boumdo 43, 45, 46
Bréniassi 34
Brésil 16, 107, 110
Budjoo 35
Burkina Faso 11, 16, 93, 97, 98
Côte de l'Or 56, 107, 108, 113, 117, 119, 120, 147
Côte des Esclaves 68, 73, 103-107, 109-111, 165
Cotonou 74
Dahomey 166
Dakpodji 26, 80, 81, 83
Danhomé 15, 54, 73, 91, 114, 123, 128
Danyi 14, 16, 23, 38-40, 51, 52, 67, 87, 90, 145
Dapaong 11, 22, 24, 63, 94, 95, 97, 99, 130
Dawdè 50, 159
Défalé 13, 14, 44, 45, 58
Dégou 121, 122
Diguingué 35, 36
Dimori 156
Djamdè 43, 52, 166
Djougou 43, 45, 49, 59, 126-128, 166
Donoukpa 74
Doufelgou 44, 57
Ekpé 110
Fada-Ngourma 132
Farendè 40-45
Fazao 11, 42, 126-128, 135, 137, 159
Gambaga 96, 97, 99
Gamé 56, 87, 88
Gando 60, 61, 129, 130, 132
Gléhwé 73, 103-105, 107, 109, 110, 113, 114
Glidji 15, 73, 74, 105, 113-115, 146, 147, 165
Ho 73, 88, 107, 145
Jakin 107, 110
Jeta 74
Kabou49, 52-54, 129, 134, 155, 156, 158, 159
Kadambara 151, 152, 154
Kadjalla 44, 52
Kalanga 134, 155, 156, 158, 159
Kanangatè 40
Kano 95, 126, 127, 132
Kantè 42, 45
Kantindi 95, 97-99, 129, 130
Kara 26, 50, 62, 128, 166-168
Karé 41, 42
Kéta 14, 77, 89, 104, 105, 107, 109, 110, 113, 115, 116, 139, 140, 148
Kétao 41, 43
Kété-Krachi 54
Komah 151, 152, 154
Kondjogo 61, 127, 129
Kong 128
Korbongou 93-96, 98, 99, 130
Kouméa 41, 43, 48, 59
Koussilonkpé 23
Koussountou128
Kozah 13, 41, 46
Kpalimé 14, 55, 90, 145
Kpando 90
Kpangalam 50, 151, 152, 154
Kparatao 151, 152, 155
Kpévou 22, 23
Kumasi 56, 121, 132, 145, 158
Lagos 73, 132
Laou 43
Lassa 41, 43, 47
Lomé 14, 15, 79, 140, 144, 162-168
Lonfo 34, 164
Maag-Djoal 24
Malfakassa 127, 159
Mali 16, 126
Mandouri 61, 130
Mango 14, 17, 54, 61, 96, 126, 128-132, 136, 137, 158
Nadoba 57
Nahori 40

Naki 23
Nalérigou 97, 129
Namoudjoga 23, 24, 99
Nano 63, 98, 99
Nataka 13, 136, 156, 157
Niamtougou 14, 44, 58, 59
Notsé 9, 14, 23, 25, 26, 28, 34, 36, 39, 55, 56, 70, 71, 75-85, 87-91, 121, 139, 141-143, 146, 161, 163
Noungou 93-97
Nzi 128
Obosomkopé 35, 36
Offra 103, 104, 107, 110
Pana 21, 22, 62, 93-96, 99, 130
Parakou 136
Paratao 120, 154, 166
Péki 56, 90, 148
Petit-Popo 68, 104, 163
Sagada 72, 109, 128, 137, 153
Sahoudè 41
Salaga 99, 126-128, 132, 134, 137
Séméré 43
Siou 14, 58, 59
Sirka 42, 43
Sogou 23
Sokodé 54, 89, 127, 154, 155, 159, 163, 166
Somdè 43
Soumdina 41, 43, 47
Tabalo 50, 94, 127, 132, 151, 154, 159
Tabligbo 118
Tado 14, 15, 22, 24-27, 52, 56, 67-80, 90, 91, 128, 146
Tchamba 13, 15, 17, 109, 126, 128, 129, 135-137, 163
Tchaoudjo 50, 133-135, 137, 151-155, 161
Tcharè 43
Tchavadi 151, 152, 154
Tchitchao 43, 48, 52, 159
Ténéga 14, 58
Togodo 109
Tohoun 75, 77, 146
Tové 145
Tsévié 77, 88, 89, 117, 118
Xwlagan 73, 75, 103, 104, 109, 110
Yadé 43, 47
Yégué 33, 36
Yélivo 151, 152
Yendi 62, 126, 132, 159
Yo 55, 90

HYDRONYMES

Comoé 17, 128
Haho 117, 118, 144, 163, 165
Kara 26, 50, 62, 128, 166-168
Kéran 42, 44, 57
Koumongou 62, 98, 130
Mô 126, 127, 159
Mono 14, 15, 17, 22, 52, 68-70, 72, 73, 75, 88, 104, 109, 113, 119-122, 128, 137, 143
Niger 16, 99, 127
Oti 17, 56, 57, 166
Todjin 56, 90, 117
Volta 14, 15, 17, 35, 52, 55-57, 67, 73, 88, 89, 99, 103-105, 118, 127, 132, 145, 146, 148, 166
Zio 15, 109, 144

TITRES, DIVINITES ET EXPRESSIONS TRADITIONNELLES

Agbogbo 28, 78
Anyigbafia 80, 82, 83
Anyigbafio 69, 74, 144
Awanou 72
Dessi ou ressi 47
Esso 154
Gwêtia 59
Homefia 80
Kondona 41, 42, 47
Ladjo 132-134, 159
Mawoufia 80, 81, 84, 85
Mawouno 79-81
Na 97, 99, 129, 131, 158, 168
Nyigblin 143-145
Obwê 135, 136
Ouro-esso 154
Samberm 59
Santa 59
Santem 59
Semassi 166
Sosa 46, 47
Tashinon 71, 72, 146
Tchadjayouré 47
Tchotcho 13, 42, 46
Têto 13, 46, 47
Tingban 94
Tobate 98

TABLE DES MATIERES

SOMMAIRE 5

AVERTISSEMENT 7

NOTE SUR LES TRANSCRIPTIONS PHONÉTIQUES 9

INTRODUCTION 11

LIVRE I : LES PREMIERS PEUPLEMENTS DU TOGO : DES ORIGINES AU XIIe SIECLE 19

CHAPITRE 1 : ARCHEOLOGIE ET PREHISTOIRE DU TOGO 21

I- LES INDUSTRIES LITHIQUES 21
II- LES PEINTURES RUPESTRES DE SOGOU ET DE NAMOUDJOGA 23
III- LA METALLURGIE DU FER 24
IV- LA CERAMIQUE 25
V- L'AMENAGEMENT DU SOL 25
VI- LES ENCEINTES 26

CHAPITRE 2 : LES PLUS VIEILLES SOUCHES DE PEUPLEMENT DU TOGO 31

I- LES ADELE 32
II- LES AKEBOU 33
III - LES NTRIBOU 35
IV - LES AKPOSSO 36
V - LES BOGO 38
VI- LE PEUPLEMENT KABIYÈ ET LES GROUPES APPARENTÉS 40
A- NAHORI, ORIGINE DES KABIYÈ ET DES GROUPES APPARENTÉS 40
B- L'EXTENSION DES LAMA 42
C- LES CARACTÈRES ORIGINAUX DU MONDE KABIYÈ 46
VII- LES TEM 49

CHAPITRE 3 : LES PREMIERS PEUPLES SPECIALISTES DU TRAVAIL DE FER. 51

I - LES AKPAFOU 51
II - LES ALOU 52
III - LES BASSAR 52

CHAPITRE 4 : LES AUTRES GROUPES DE PEUPLEMENT ANCIEN 55

I - L'AIRE MERIDIONALE 55
A. LES AUTOCHTONES 55
B. LES MIGRATIONS PRE-AJA 55
II - L'AIRE OTI-VOLTA 56
A. L'ATACORA ET SES ENVIRONS 56
B. LES AUTOCHTONES DU BASSIN DE L'OTI 60

LIVRE 2 : L'APPARITION DES PREMIERES FORMES ETATIQUES DU XIIe AU XVIe SIECLE 65

CHAPITRE 5 : L'AIRE AJATADO 67

I - LE TEMPS DES ORIGINES : XIIè-XVIè SIECLES 68
A - L'ASCENSION DE TADO 68
B - LE ROYAUME DE TADO 69
II - LA CITE-ETAT DE NOTSE 75
III - LA DIASPORA ÉWÉ 86

CHAPITRE 6 : L'INSTABILITE SOCIO-POLITIQUE DU GOURMA ET SES CONSEQUENCES SUR LE PEUPLEMENT DU NORD-TOGO 93

I - LES TRADITIONS MIGRATOIRES EN PROVENANCE DE NOUNGOU 93
II - LES CHEFFERIES GOURMA 94
1. Dapaong 94
2. Korbongou 95
3. Bogou 96
4. Pana 96
5. Bidjenga 96
6. Nakitindi-Est 97
III - LES AUTRES CHEFFERIES 97
1. Kantindi 97
2. Nano 98
3. Bombouaka 98
4. L'organisation sociale et politique 99

LIVRE III : LES MUTATIONS DU XVIe AU XIXe SIECLE ET LEURS CONSEQUENCES 101

CHAPITRE 7 : L'ÉPOQUE DE LA TRAITE NÉGRIÈRE 103

I - LES TOPONYMES ANCIENS DE LA CÔTE DES ESCLAVES 103
II - LA TRAITE NÉGRIÈRE 105
A - LES MODALITES DU COMMERCE NEGRIER 105
B - LES TERMES DE L'ECHANGE 107
C - LES DIVERS POINTS DE TRAITE SUR LA COTE DES ESCLAVES 110

CHAPITRE 8 : LES REGROUPEMENTS TERRITORIAUX ISSUS DE LA TRAITE NEGRIERE 113

1. Le royaume de Glidji 113
2. Les Adangbé 116
3. Les Anyanga 118
4. Les Kpessi 120
5. Les Ife (Ana) 121
6. Les Fon-Mahi de la région d'Atakpamé 123

CHAPITRE 9 : LE COMMERCE CARAVANIER ET SES CONSEQUENCES 125

I - LES ROUTES DE LA COLA ET LES TRANSFORMATIONS DU PAYS KOTOKOLI 125
II - LES ROUTES DU SEL 128
III - LE ROYAUME DES ANOUFOM DE MANGO 128
A - DE L'ANO À MANGO : LA MIGRATION DES ANOUFOM 128
B - LA NAISSANCE DU ROYAUME ANOUFO 129
C - LA DOMINATION ANOUFO 129
D - STRUCTURES SOCIALES ET POLITIQUES DES ANOUFOM 130
E - SANSANNÉ-MANGO : LES FONCTIONS ÉCONOMIQUES 132
IV - LA CHEFFERIE DE BAFILO 132
A - LES ORIGINES 132
B - ORGANISATION POLITIQUE ET ÉVOLUTION DE LA CHEFFERIE 133
V - TCHAMBA 135
A - L'ORGANISATION POLITIQUE 136
B - L'IMPACT DU COMMERCE CARAVANIER 136
C - L'ÉVOLUTION ÉCONOMIQUE 137

CHAPITRE 10 : L'AIRE AJATADO DU XVIIè AU XIXè SIÈCLE 139

I - LES ACTIVITES ECONOMIQUES. 139
II - LA NOUVELLE ORGANISATION POLITIQUE DES ÉWÉ ÉMIGRÉS DE NOTSÉ 141
III - LA THÉOCRATIE DES BÈ-TOGO 143
IV - LES HEGEMONIES AKAN ET L'ASPHYXIE POLITIQUE DES PEUPLES ÉWÉ DE L'OUEST 145
V - LE DÉCLIN DES ANCIENNES ROYAUTÉS ET LA NOUVELLE DYNAMIQUE SOCIALE 146
VI - L'IMPLANTATION MISSIONNAIRE EN PAYS ÉWÉ 147
A- LE PRELUDE METHODISTE 147
B- LES PREMIERS CONTACTS AVEC L'INTERIEUR 148
C- L'OEUVRE 148

CHAPITRE 11 : LES HÉGÉMONIES DE LA REGION SEPTENTRIONALE 151

I - LE ROYAUME TEM DU TCHAOUDJO 151
A - NAISSANCE ET EVOLUTION DU ROYAUME 152
B - L'ORGANISATION SOCIALE ET POLITIQUE 153
C - LES ACTIVITES ECONOMIQUES 154
II - L'IMPOSSIBLE ROYAUME BASSAR 155
A - CONSTITUTION ET ÉVOLUTION DE BASSAR 165
B - L'ARTISANAT ET LE COMMERCE 158
C - LES CONFLITS 158
D - KABOU : LA CITE RIVALE 159

CONCLUSION 161

BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE 163

LISTE DES SIGLES UTILISÉS 168

SOURCE DES ILLUSTRATIONS 169

TABLE DES ILLUSTRATIONS 170

TABLE DES CARTES 171

INDEX 172

TABLE DES MATIÈRES 177

AGENCE DE LA FRANCOPHONIE

L'Agence de la Francophonie (ACCT) créée à Niamey en 1970, sous l'appellation d'Agence de coopération culturelle et technique est l'unique organisation intergouvernementale de la Francophonie et le principal opérateur des Conférences bisannuelles des chefs d'Etat et de Gouvernement des pays ayant le français en partage aussi appelées Sommets francophones.

L'Agence assure le secrétariat de toutes les instances de la Francophonie. Elle déploie son activité multilatérale dans les domaines de l'éducation et de la formation, de la culture et de la communication, de la coopération juridique et judiciaire, de diverses actions au titre de la Direction générale du développement et de la solidarité.

Outre son siège, situé à Paris, l'Agence dispose d'une Ecole internationale de la Francophonie à Bordeaux (France) où est située sa Direction générale Education-Formation, d'un Institut de l'énergie des pays ayant en commun l'usage du français (IEPF) à Québec (Canada), d'un Bureau de liaison avec les organisations internationales à Genève (Suisse), d'un Bureau de liaison avec l'Union européenne à Bruxelles (Belgique), d'un Bureau permanent d'observation aux Nations Unies à New York aux Etats-Unis, d'un Bureau régional de l'Afrique de l'Ouest à Lomé (Togo), d'un Bureau régional de l'Afrique centrale à Libreville (Gabon), d'un Bureau régional pour l'Asie-Pacifique à Hanoi (Viêt-Nam).

L'ACCT regroupe 46 pays ou gouvernements : Bénin, Bulgarie, Burkina-Faso, Burundi, Cambodge, Cameroun, Canada, Canada-Nouveau-Brunswick, Canada-Québec, Centrafrique, Communauté française de Belgique, Comores, Congo, Côte-d'Ivoire, Djibouti, Dominique, Egypte, France, Gabon, Guinée, Guinée-Bissau, Guinée-Equatoriale, Haïti, Laos, Liban, Luxembourg, Madagascar, Mali, Maroc, Maurice, Mauritanie, Moldavie, Monaco, Niger, Roumanie, Rwanda, Sainte-Lucie, Sénégal, Seychelles, Suisse, Tchad, Togo, Tunisie, Vanuatu, Viêt-Nam, Zaïre.

[Le Royaume de Belgique, le Cap-Vert et Saint-Thomas-et-Prince portent à 49 le nombre des pays et gouvernements participants aux Sommets].

Achevé d'imprimer sur
les presses offset C. T. C. E.
1er trimestre 1997
Lomé - Togo

L'objectif du présent ouvrage est de procéder à une relecture de l'histoire des peuples du Togo, à travers l'image que les gens en ont gardée, image qui doit être révisée à la lumière des nouvelles connaissances historiques.

Il ne s'agit donc plus, ainsi que cela a été en général le cas jusqu'à présent, d'écrire une histoire des Européens au Togo ou d'une histoire du Togo vue par des Européens. Il est question pour nous de tourner une page et de voir comment apprendre aux Togolais à se sentir Togolais, malgré les nombreux clivages -parfois artificiellement créés au cours des années.

Ainsi au lieu de mener une étude diachronique prenant en compte la grande division géographique du pays, à savoir le clivage entre une région méridionale, dominée par l'aire culturelle ajatado, relativement homogène, et une région septentrionale aux groupes plus éclatés, avec une histoire multiforme, avons-nous privilégié une approche synchronique regroupant les éléments selon les grandes périodes historiques. Cela nous semble plus conforme aux objectifs qui doivent être assignés à l'histoire, en particulier dans l'enseignement scolaire : **faire que les Togolais se sentent d'une même patrie, solidaires de la vie de leur nation**. C'est à ce prix que, pensons-nous, seront abolis, au fil des décennies, les maux qui rongent nos sociétés et qui ont pour nom régionalisme, tribalisme, ignorance et refus de l'autre.

Couverture de Paul Ahyi